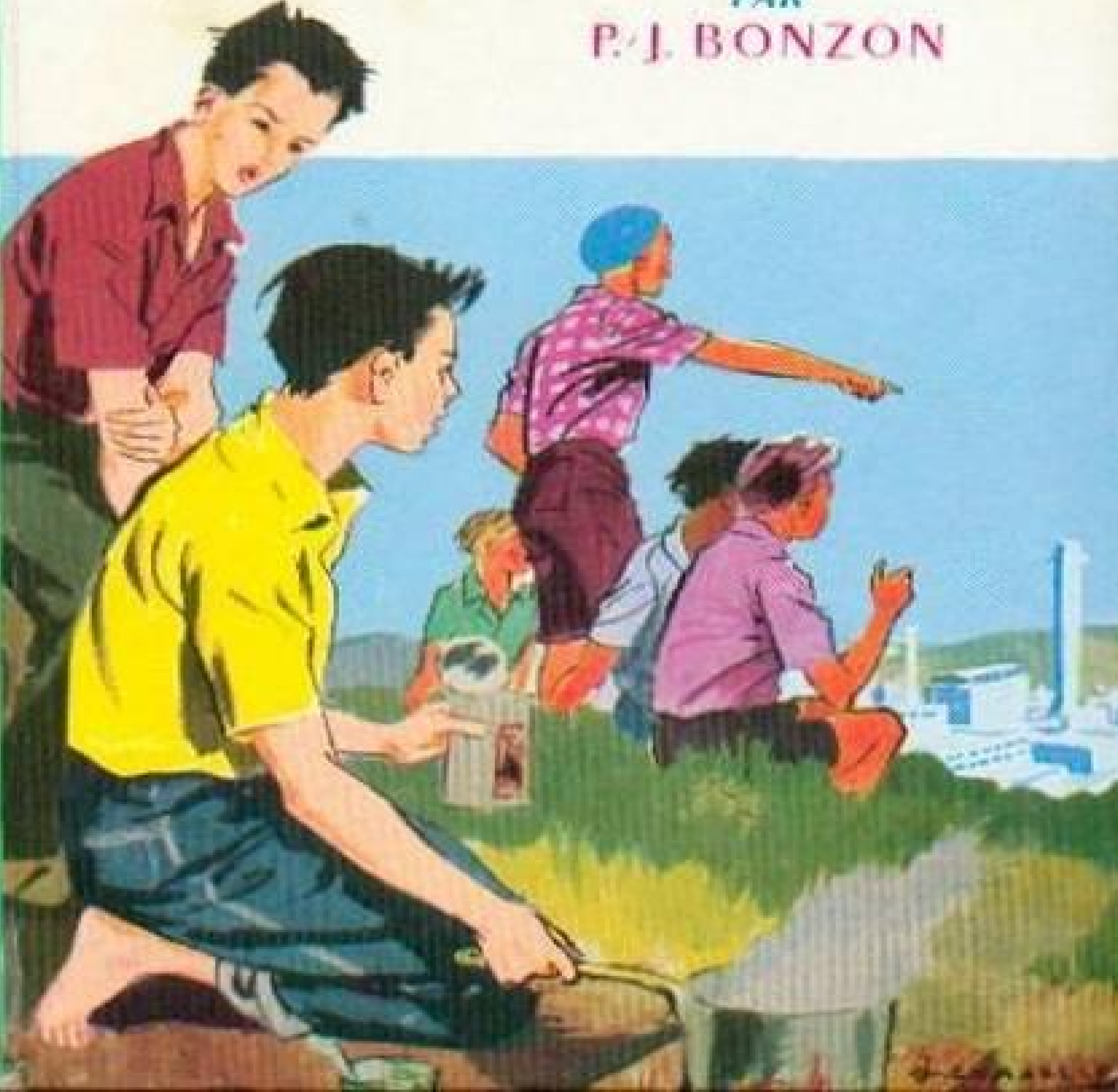
BIBLIOTHÈQUE VERTE

LES SIX COMPAGNONS ET LA PILE ATOMIQUE

PAR
P.-J. BONZON



PAUL-JACQUES BONZON

LES SIX COMPAGNONS ET LA PILE ATOMIQUE



Illustrations d'Albert Chazelle

HACHETTE



CHAPITRE PREMIER

UN GRAND PROJET

Dans la poussière de craie qui flottait à travers la salle, nous achevions de bourrer nos cartables, pleins à craquer. Derrière les stores baissés, la chaleur était accablante. Debout sur l'estrade, le maître, en manches de chemise, donnait ses derniers ordres.

« Surtout, n'oubliez rien ! Ne laissez pas traîner vos affaires dans les casiers. Vous ne les retrouveriez pas à la rentrée. »

Enfin, la cloche tinta. Nous étions libres pour deux longs mois. Le maître donna le signal de la sortie. Ce fut la ruée générale vers la cour avec les cinq cents autres élèves de la Croix-Rousse.

À peine dehors, sur le boulevard, je sentis une main se poser sur mon épaule. C'était celle de mon camarade Corget.

« Eh bien, Tidou, tu ne vas pas rentrer chez toi comme ça. Il faut attendre les autres. Où sont-ils ? »

Les autres n'étaient pas loin. Se frayant un passage à travers la foule des « gones » (ainsi appelle-t-on les petits Lyonnais), ils venaient vers nous. En un instant, la bande fut reconstituée. D'un commun accord, elle se dirigea vers le « Toit aux Canuts », cette terrasse bordée d'un parapet, d'où l'on domine toute la ville de Lyon.

L'équipe était au complet : d'abord Corget, qui était en quelque sorte le chef de la bande, le petit Gnafron, aussi brun de cheveux et de peau que s'il était né au cœur du Sahara, Bistèque, le fils du garçon boucher, le Tondu qui grandissait toujours mais dont le crâne demeurait désespérément chauve, depuis une récente maladie, la Guille, le silencieux… et moi, Tidou.

Nous nous assîmes, côte à côte, sur le parapet du « Toit aux Canuts », jambes pendantes dans le vide, mais, chose curieuse, personne n'avait envie de parler. Comme tous les autres écoliers, nous avions attendu les vacances avec impatience et juste au moment où nous aurions dû sauter de joie, nous demeurions silencieux comme si ces deux mois et demi de liberté nous embarrassaient.

« Vous ne trouvez pas cela bizarre ? remarqua Corget d'un air grave. Nous avons l'air stupide comme si nous étions ennuyés de quitter l'école. »

Il disait vrai. Pour nous les vacances ne pourraient être de vraies vacances que si nous restions ensemble. Nous n'étions pas simplement une poignée de « gones » réunis pour le jeu. Les aventures survenues à Kafi, mon brave chien-loup[1], nous avaient rendus inséparables. Nous étions les « Compagnons de la Croix-Rousse » comme tout le monde nous appelait, dans le quartier. Ces compagnons ne pouvaient se séparer sans chagrin. Bien sûr, tous ne quitteraient pas Lyon pour la mer ou la montagne, comme les enfants des riches quartiers ; il nous arriverait de nous rencontrer sur le boulevard, mais ce ne serait pas la même chose. Nous ne nous retrouverions plus, deux fois par jour, sur le chemin de l'école.

« Corget a raison, murmura le Tondu. En somme, les vacances seront plutôt tristes. »

Et il ajouta, en me regardant :

« Sauf pour Tidou, bien sûr. »

Je me sentis affreusement gêné. C'est vrai, j'allais bientôt partir pour Reillanette, mon village natal, près d'Avignon. J'emmènerais Kafi, mon brave chien. Là-bas, je retrouverais Mady qui faisait partie, elle aussi, des « Compagnons de la Croix-Rousse ». Chère Mady ! Elle n'était pas

seulement notre camarade, mais notre protégée. Depuis trois mois, elle était partie avec sa mère, se soigner au soleil, dans la maison que j'avais habitée avant de venir à Lyon. Elle m'avait invité, moi seul, parce que la maison n'était pas assez grande pour recevoir tout le monde. Pourtant, partir sans mes camarades me faisait l'effet d'une trahison. Kafi leur appartenait un peu, je ne voulais pas les en priver si longtemps. Alors, brusquement, je déclarai :

« Pourquoi ne chercherions-nous pas le moyen de partir tous là-bas ? Ce n'est pas impossible. »

Les têtes se redressèrent.

« Toute la bande à Reillanette ? s'écria le petit Gnafron en ouvrant des yeux étonnés et ravis.

— Mady serait heureuse de vous revoir. Bien entendu, il n'est pas question d'envahir la maison : nous pourrions camper dans une grange abandonnée, aux alentours du village.

— Ce serait épatant, approuva la Guille, mais le voyage ?… Ça doit coûter cher, le trajet, jusque là-bas, par le train.

— Nous ne serions pas obligés de prendre le train. Reillanette est à peine à deux cent cinquante kilomètres de Lyon. Nous pourrions partir à bicyclette, et faire le chemin en deux ou trois étapes.

— Formidable ! s'écria le Tondu en lançant son béret en l'air. Formidable !… »



Toute la bande poussa des cris de joie. Mais, aussitôt, Bistèque s'inquiéta :

« Et Kafi ?

— Ne t'inquiète pas, répliqua aussitôt le petit Gnafron ; nous lui fabriquerons une petite remorque. »

Mais chacun pourrait-il trouver un vélo ?

« Moi, dit Corget, j'aurai celui de ma mère.

— Moi, déclara Gnafron, je pourrai peut-être me faire prêter celui d'un camarade qui habite au-dessus de chez moi et qui va au lycée. Son vélo d'enfant est devenu trop petit ; il vient d'en étrenner un tout neuf.

— Moi aussi, assura Bistèque, je me débrouillerai. »

Seul, la Guille ne dit rien. Les regards se tournèrent vers lui.

« Et toi ? » demanda Corget.

La Guille rougit, embarrassé. On crut qu'il n'avait pas envie de faire partie de l'expédition, et cela nous fit de la peine. La Guille n'était jamais très bavard, c'est vrai, mais il était bon camarade.

« Ça ne te fait pas plaisir de revoir Mady ? » insista Corget.

La Guille rougit encore davantage. Il bredouilla quelque chose que personne ne comprit, se tut, puis, enfin, avoua :

« Oh ! si, je voudrais bien partir avec vous… mais je ne sais pas monter à vélo. »

Cette déclaration parut si extraordinaire que nous restâmes muets de surprise. Ainsi, la Guille, le champion de patins à roulettes de la Croix-Rousse, n'était jamais monté à bicyclette !

« C'est pourtant vrai, répéta la Guille. Quand nous habitions dans le quartier de la Guillotière, il y avait trop de circulation. Mon père n'a jamais voulu que je grimpe sur une selle.

— Bah ! Ce n'est pas une catastrophe, déclara Corget. Nous te donnons trois jours pour ton apprentissage ; l'essentiel est que tu puisses trouver une bécane.

— Mon grand-père ne me refusera pas la sienne, il y a plus de vingt ans qu'il ne s'en sert plus.

— Parfait, conclut Corget. Le plus difficile, d'ailleurs, ne sera pas d'apprendre à la Guille à se tenir sur deux roues, mais d'obtenir la permission de nos parents.

— Ils accepteront, dit le Tondu ; puisque c'est pour aller voir Mady et que nous serons tous ensemble.

— Pour les rassurer, ajouta Bistèque, nous éviterons de prendre la Nationale sept, où circulent trop de voitures ; nous passerons sur l'autre rive du Rhône. Ce sera peut-être plus long mais moins dangereux.

— Attendez, s'écria Gnafron, nous allons étudier ça de près, j'ai une vieille carte Michelin. »

Il ouvrit son cartable, un cartable énorme, presque aussi gros que lui. Il en sortit des livres, des cahiers, des buvards-réclame, un mètre pliant, des bouts de ficelle, un lance-pierres… et enfin une carte routière en piteux état. Il en rassembla les morceaux sur le parapet et on se pencha sur son épaule.

Je cherchai longtemps mon village, en bas de la carte. Le nom était presque effacé. Il était, d'ailleurs, écrit en si petites lettres !

« C'est là, vous voyez, au bord de cette rivière, sur l'autre rive du Rhône, près de Roquemaure. »

Les yeux se fixèrent sur le point minuscule que je montrais, puis remontèrent en haut vers Lyon. Toute la carte à traverser !… Quel voyage ! Cependant, on constata avec soulagement que la route de la rive droite était à peine plus longue que l'autre. En somme, le voyage pouvait très bien se faire en deux jours.

Le sourire était revenu sur tous les visages. Quelle merveilleuse expédition ! Gnafron se voyait déjà, cheveux au vent, filant à toute vitesse sur la route. En digne fils de garçon boucher, Bistèque s'imaginait faisant cuire des ribambelles de côtelettes, sur un feu de bois, au milieu d'un pré. Le Tondu sentait l'eau lui monter à la bouche à la pensée de cueillir des pêches à l'arbre.

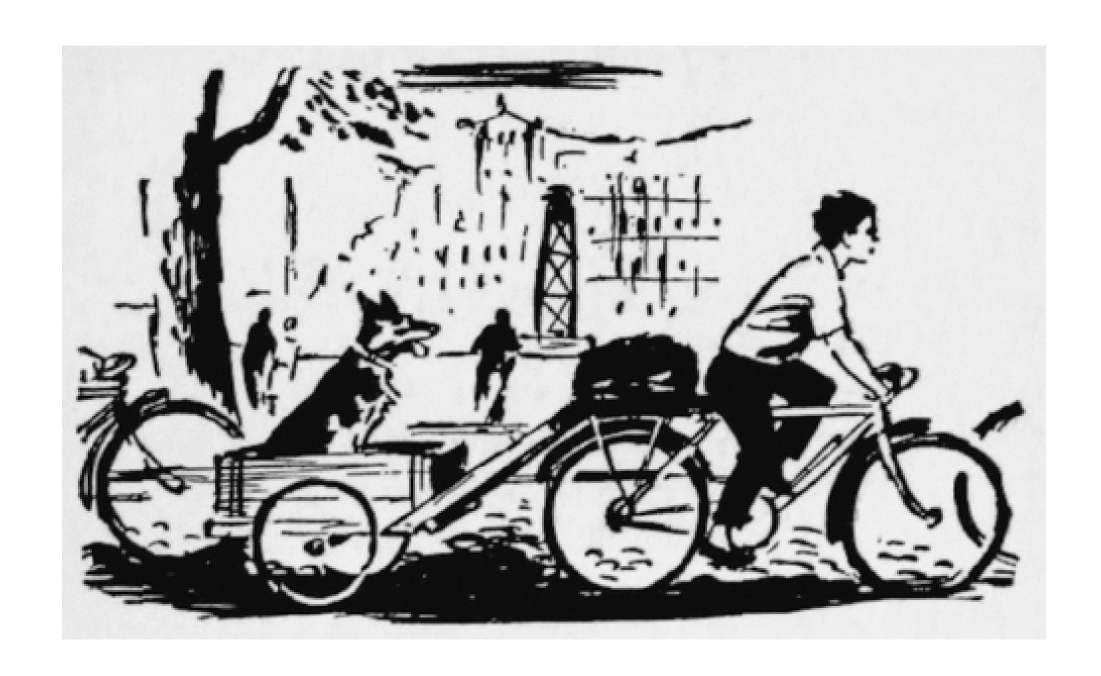
Quant à moi, j'étais tout simplement grisé à l'idée de faire bientôt découvrir à mes camarades les trésors de ma Provence.

Mais, avant toute chose, la Guille devait apprendre à monter à vélo. En quittant le « Toit aux Canuts », il courut chez lui décrocher la vieille machine de son grand-père, une étrange bicyclette, au guidon si haut relevé que, pour le saisir, il devait se tenir droit comme une asperge sur la selle.

Au premier essai, la Guille entra tout droit dans l'éventaire d'une fleuriste, au bord du trottoir, et se retrouva à terre, sous une jonchée de glaïeuls. Le lendemain, il rentra chez lui, les genoux écorchés et une

énorme bosse au front à cause de la chaîne trop distendue qui s’était prise dans les rayons et lui avait fait faire un magistral « soleil ».

Mais le troisième jour, comme convenu, il était prêt à prendre le grand départ…



CHAPITRE II

LA DEUXIÈME NUIT

La nuit qui précéda le départ, je ne dormis guère. Je pensais trop à mon village, à Mady que j'allais revoir. J'étais heureux d'emmener Kafi là-bas. Cependant, j'éprouvais une sorte d'appréhension. J'avais peur de le perdre une seconde fois. J'avais passé des jours si tristes quand naguère je l'avais cru disparu à jamais, l'hiver dernier, la nuit où des inconnus l'avaient volé.

Il couchait dans ma chambre, au pied de mon lit, comme autrefois à Reillanette. Je me levai plusieurs fois, dans la nuit, pour m'approcher de lui. Il semblait un peu inquiet, comme moi. Peut-être devinait-il simplement ma nervosité ; il me comprenait si bien, mon bon Kafi !

Nous avions décidé de partir tôt pour profiter de la fraîcheur matinale. Dès six heures, j'étais debout. Maman était déjà dans la cuisine, préparant mon petit déjeuner. Ce départ par la route l'effrayait un peu, mais puisque

mon père avait donné son accord… Au fond, je suis sûr qu’elle m’enviait de partir pour Reillanette, qu’elle aimait tant, elle aussi.

J’avalai une grande tasse de chocolat et trois tartines, tandis que Kafi lapait un bol de lait. J’embrassai maman très fort, en lui demandant de ne pas s’inquiéter, et je sortis. Kafi sautait de joie. Je lui recommandai de ne pas faire de bruit, dans l’escalier, à cause de la concierge.

Le rendez-vous des « Compagnons de la Croix-Rousse » était fixé au bas de la rampe des Pirates, un ancien sous-sol d’atelier que nous appelions notre caverne. La veille, nous y avions rassemblé notre matériel et nos montures. Et quelles montures !… On les aurait dit sorties d’un marché aux puces ou d’un musée d’antiquités. Cela nous était égal. Elles roulaient, c’était l’essentiel. Nous n’avions ménagé ni la graisse ni l’huile, les moyeux en regorgeaient, les pédales et les chaînes en ruisselaient.

Sur son porte-bagages, chacun emportait deux couvertures et son sac. Moi, j’avais naturellement la charge de Kafi pour lequel Corget et le Tondu avaient fabriqué une remorque avec une caisse montée sur deux roues de voiture d’enfant. Quant à l’argent donné par nos parents, nous l’avions mis en commun. Corget tiendrait notre caisse.

Nous étions excités et affairés comme si nous entreprenions le tour du monde. Gnafron n’avait pas fermé l’œil de la nuit. Bistèque s’était relevé trois fois pour vérifier le contenu de son sac. La Guille avait rêvé que des bandits enlevaient Kafi. Je frémis en l’entendant raconter son cauchemar.

À dire vrai, il nous arrivait souvent, à tous, de voir des bandits dans nos rêves. Et nous avions l’impression qu’au cours de cette expédition quelque chose d’extraordinaire allait nous faire vivre des heures palpitantes.

À sept heures précises, Corget donna le signal du départ. J’eus toutes les peines du monde à obliger Kafi à prendre place dans la remorque. Il aurait préféré nous suivre en galopant. En pleine ville, c’était trop dangereux. Je dus le gronder sévèrement pour le faire monter dans sa caisse roulante.

La traversée de Lyon se fit sans incident, par les quais de la Saône. Nous roulions en file indienne, Gnafron en tête, sur son petit vélo qui l’obligeait à remonter les genoux jusque sous le menton. Le Tondu fermait la marche, juste derrière moi. Il faisait très beau et déjà chaud. En prévision de la fatigue, nous avions décidé de couvrir, le premier jour, la plus grande distance possible. Sitôt la campagne atteinte, Gnafron accéléra l’allure.

C’était trop beau. Nous n’avions pas parcouru dix kilomètres que la Guille, voulant éviter des débris de verre répandus sur la chaussée, fonça, malgré lui, droit dessus, comme fasciné. Naturellement, un de ses pneus creva. On mit pied à terre, tandis que le Tondu, qui s’y connaissait, recolla une pièce.

Ce n’était qu’un commencement. Un quart d’heure plus tard, Bistèque descendait de machine, à cause d’un frein qui s’obstinait à bloquer la roue arrière et ne voulait pas lâcher prise… Plus loin, Corget « crevait » à son tour, ce qui, pour dire vrai, n’avait rien de surprenant vu l’état de ses pneus dont on voyait la toile.



À Tournon, nous avions déjà plus de deux heures de retard. Il fallut, d’ailleurs, s’arrêter dans cette petite ville pour faire raccourcir la chaîne de Gnafron qui sautait à la moindre secousse. On profita de cet arrêt pour déjeuner au bord du Rhône, à l’ombre de gros platanes. Il était temps, la faim nous dévorait l’estomac. Il faisait si bon, au bord de l’eau, que, malgré nos incidents, nous étions ravis. Fou de joie, Kafi gambadait autour de nous, bondissant pour happer la nourriture que chacun lui lançait. De temps en temps, il s’approchait de moi, remuant la queue, faisant de petits signes de côté avec sa tête pour obtenir la permission de se jeter à l’eau. Mais je connaissais le Rhône et ses remous. Je ne voulais pas qu’il se noie sous nos yeux.

On se remit en route sous la grosse chaleur de l’après-midi. Cette fois, Kafi refusa absolument de regagner sa caisse. Langue pendante, il trottait à

mon côté. Il n’avait, d’ailleurs, pas grand-peine à nous tenir pied. Faute d’entraînement, nos jarrets devenaient raides. La Guille commençait à zigzaguer dangereusement sur la route. On décida alors de prendre un peu de repos dans un petit bois de pins en bordure de la route. Haletant, la langue pendante, mais heureux, Kafi s’étendit à côté de moi. De temps à autre, il me regardait avec ses bons yeux intelligents qui semblaient dire : « Tu sais, Tidou, j’ai compris, nous allons à Reillanette. »

Tandis que je parlais à mon chien, mes camarades s’étaient endormis ou somnolaient. Tout à coup, je tendis l’oreille.

« Écoutez !… Écoutez !… »

Des têtes se relevèrent.

« Vous n’entendez pas ?… là-haut, dans ce pin, au-dessus de nous ! »

C’était une cigale ! la première cigale. Nous étions donc déjà si près de la Provence ? Je me levai, secouai tout le monde, donnai le signal du départ, tant j’étais pressé d’arriver.

On roula encore deux bonnes heures, mais Gnafron n’en pouvait plus à cause de son vélo trop petit qui l’obligeait à faire deux fois plus de tours de pédales.

D’un commun accord, nous décidons de nous arrêter et de passer la nuit dans les ruines de l’ancien château fort qui se dresse sur une colline, de l’autre côté de la route. On trouvera sûrement là un endroit pour s’abriter. Tenant nos vélos à la main, nous grimpons le sentier rocailleux qui s’élève vers les ruines. L’endroit est idéal pour camper. Les gîtes ne manquent pas.

Bistèque, notre cuisinier, déballe les victuailles et entreprend de faire du feu. C’est merveilleux. Nous avons l’impression d’être à des milliers de kilomètres de Lyon. Un léger mistral souffle sur les ruines, faisant bruire les feuilles d’un amandier sauvage. Je me crois revenu à Reillanette par un beau soir d’été.

Après une pareille équipée, nous sommes tous très las. Chacun cherche un coin pour dormir à son aise. Je déroule mes couvertures, une pour Kafi, l’autre pour moi. Mais Kafi préfère s’étendre sur la pierre nue. C’est la première fois que je couche ainsi, à la belle étoile. Non, je n’ai pas peur ; mais je pense à Kafi. Je crains qu’il ne lui prenne fantaisie de se promener dans la nuit. De temps en temps, j’allonge mon bras pour passer la main sur son pelage doux et chaud.

« Dors, Kafi, ne t’éloigne pas. »

… Le lendemain, il fait grand jour quand je m’éveille. C’est Kafi qui me tire de mon sommeil en me léchant la joue. Les autres Compagnons de la Croix-Rousse sont déjà levés. Tous ont dormi comme des souches, sauf le malheureux la Guille qui a passé sa nuit à rêver de chutes et de catastrophes. Bistèque a trouvé du lait de chèvre, dans une ferme aux environs et il le fait chauffer dans la plus grande casserole de notre matériel de cuisine. Kafi a sa part, bien entendu. Pensez donc ! du lait de chèvre, comme autrefois à Reillanette.

Nous nous remettons en route, reposés, le cœur joyeux, ravis de cette nuit en plein air et presque déçus qu’il ne nous soit rien arrivé. Mais l’expédition n’est pas terminée. Décidément, la Guille n’a pas de chance avec son vélo préhistorique. Nous roulons depuis deux heures à peine quand, tout à coup, il s’effondre et s’étale sur la route. Le guidon de son vélo vient de se briser net. La Guille n’a pas grand mal, juste une bosse au front à la place de celle qu’il s’est déjà faite trois jours plus tôt, mais la bicyclette est mal en point. Impossible de la réparer. Que faire ? Gnafron trouve une solution.

« Posons le vélo sur la caisse, à la place de Kafi qui nous suivra en trottant. Toi, la Guille, installe-toi sur le porte-bagages du Tondu. Au prochain village, nous ferons réparer ta machine. »

Hélas ! au premier village, personne ne peut faire la réparation. Cinq ou six kilomètres plus loin, nous nous croyons sauvés en apercevant la boutique d’un marchand de cycles. Devant le lamentable vélo de la Guille, le marchand secoue la tête, disant qu’il vend des bicyclettes mais qu’il n’est pas antiquaire. Plus loin encore, dans un gros bourg, nous découvrons l’atelier d’un forgeron. Celui-ci n’a pas terminé sa sieste ; sa femme nous demande d’attendre. Enfin l’homme apparaît, souriant. Tranquillement, il exécute la soudure, puis une seconde et une troisième pour consolider le guidon.

« Si ce n’est pas malheureux de risquer sa vie sur des engins pareils », bougonne-t-il en remettant le vélo sur ses roues.

Et il nous renvoie, sans rien vouloir accepter en paiement.

Le soir tombe déjà quand nous nous remettons en selle. Nous avons perdu toute chance d’atteindre Reillanette le soir même. J’en suis désolé. J’avais écrit à Mady en lui fixant le jour de notre arrivée. Elle va s’inquiéter.

Et la nuit nous surprend, plus tôt que la veille, car le ciel s’est couvert. Une seule de nos machines, celle de Gnafron, possède un éclairage. À l’entrée d’une petite ville nous mettons pied à terre, par crainte des gendarmes. Malgré la nuit, tout le village est dehors. Des hommes jouent aux boules sous les platanes ou aux cartes à la terrasse des cafés.

« Ne nous attardons pas, dit Corget ; dès que nous aurons retrouvé la campagne, nous chercherons une grange pour passer la nuit. »



Nous suivons la grande rue, poussant nos vélos. Voici les dernières maisons. Enfin, nous allons nous reposer. Mais tout à coup se dressent devant nous d’énormes et gigantesques constructions hautes de dix, quinze étages, peut-être davantage dont les multitudes de fenêtres brillent dans la nuit. Est-ce que nous rêvons ? Des gratte-ciel en pleine campagne ! Où sommes-nous donc ?

« Je ne comprends pas, répète Gnafron, le nez en l’air, les mains sur les hanches. Je ne comprends pas. »

Une vieille femme qui passe nous renseigne :

« Comment, vous ne savez pas ?… C’est la cité nouvelle, celle des ingénieurs et des ouvriers.

— Quels ingénieurs ?… quels ouvriers ?…

— Ceux de Marcoule, parbleu. Vous n’avez jamais entendu parler de Marcoule ?… C’est tout près d’ici, de ce côté, à quatre ou cinq kilomètres. »

Marcoule ! la fameuse usine atomique. C'est vrai, j'aurais dû me souvenir. J'avais souvent entendu prononcer ce nom à Reillanette. C'était, pour les gens de mon village, une sorte de lieu mystérieux et inquiétant.

Nous nous regardons, sans dire mot, comme si, brusquement, nous venions d'arriver aux portes d'un autre univers.

« Alors, demande Bistèque, que faisons-nous ? »

Personne ne se décide à répondre.

« Bah ! dît Corget, nous ne sommes plus des gamins. De quoi aurions-nous peur ? Si l'endroit était dangereux, on n'y aurait pas élevé toutes ces bâtisses. Nous sommes trop fatigués pour aller plus loin ; cherchons un abri. »

Toujours à pied, nous nous engageons sur une petite route jusqu'à la lisière d'un bois de chênes verts. Le temps est couvert, pas une étoile au ciel, mais la chaleur est presque aussi forte que dans la journée. Faute de grange, nous décidons de camper dans le bois ; nous n'y aurons pas froid.

Tout en cassant la croûte, nous parlons de Marcoule. Le mot « atomique » nous impressionne terriblement. Mais nous sommes trop fatigués, bientôt nous ne pensons plus qu'à dormir. Je m'étends sur un tapis de feuilles mortes et Kafi vient s'allonger tout contre moi, après m'avoir tendu sa patte, comme il le fait souvent, pour me dire bonsoir.

Est-ce la fatigue ? est-ce une sorte d'angoisse à cause de cette mystérieuse usine qu'on ne voit pas, qu'on n'entend pas, mais que je sais si proche… ? est-ce un pressentiment ? Je n'arrive pas à m'endormir ou, plutôt, j'essaie de rester éveillé. De temps en temps, j'allonge le bras, comme la veille, pour caresser mon bon chien et Kafi laisse échapper de petits grognements pour me montrer que, lui non plus, ne dort pas.

« Ne bouge pas, Kafi, reste près de moi, comme l'autre nuit. »

Tout est si calme que je finis par m'assoupir. Mais, peu à peu, des rêves étranges viennent troubler mon sommeil. Je me vois dans une immense forêt, courant à perdre haleine pour fuir les flammes d'un incendie dont les explosions effroyables illuminent le ciel.

Je me réveille en sursaut, le front couvert de sueur froide. Aucune lueur, aucun bruit autour de moi, seulement les ronflements de Bistèque qui dort sous l'arbre voisin. Pour me rassurer, j'étends la main vers Kafi. Mes doigts ne le rencontrent pas. Pendant que je dormais, Kafi a peut-être changé de

place. Je me lève. À mi-voix, pour ne pas éveiller mes camarades, j'appelle doucement :

« Kafi… ! Kafi !… »

Mon chien ne répond pas. Le cœur battant, j'inspecte à tâtons les alentours. Puis, affolé, j'appelle de toutes mes forces :

« Kafi !… Kafi !… »

Kafi a disparu.



CHAPITRE III

UNE MYSTÉRIEUSE BLESSURE

Mes appels ont réveillé mes camarades. Ils se dressent, se frottant les yeux, pour essayer de voir dans la nuit.

« Que se passe-t-il ? s'écrie le petit Gnafron, la voix angoissée. Une explosion ?… La bombe atomique ?…

— Kafi… Il a disparu. »

En entendant le nom de Kafi, Corget et le Tondu se lèvent d'un bond.

« Que dis-tu ?

— Quand je me suis éveillé, tout à l'heure, il n'était plus près de moi. Il ne répond pas à mes appels. »

Ma voix trahit mon inquiétude. Puisqu'il ne s'agit pas d'une explosion atomique, Gnafron me rassure :

« Bah ! ne te tracasse pas, Tidou. Pendant que tu dormais, Kafi est parti à la chasse au lapin de garenne. Tu penses, dans un bois, le gibier ne manque pas.

— De toute façon, ajoute Bistèque, il n'est pas allé bien loin. Il saura nous retrouver. »

Évidemment, mes camarades ont raison. J'ai eu tort de les réveiller pour une fugue de Kafi. Il était trop heureux de se retrouver dans la campagne, il n'a pas pu résister.

Pourquoi, cependant, ne répond-il pas à mes appels ? Autrefois, à Reillanette, il lui arrivait de s'éloigner dans les champs, quand nous nous promenions ensemble. Au premier appel, il me répondait en aboyant et, aussitôt, je le voyais accourir.

« Appelons-le tous ensemble, propose Corget, il entendra sûrement. »

Unissant nos voix, nous lançons son nom aux quatre vents. Aucune réponse. Un quart d'heure s'écoule. Mes camarades commencent à prendre mon inquiétude au sérieux.

« Quelle heure est-il ? » demande Corget.

La Guille regarde le cadran lumineux de la montre que son père lui a prêtée.

« Trois heures et demie. »

Corget réfléchit :

« De toute façon, en pleine nuit, dans un bois que nous ne connaissons pas, impossible de le rechercher. Dans une heure, le jour se lèvera. Si, d'ici là, il n'est pas rentré, nous battrons le bois. »

Et il ajoute en me posant la main sur l'épaule :

« Mais sois tranquille, mon vieux Tidou, nous n'aurons pas besoin de partir en campagne. »

Corget a raison ; rien d'autre à faire que d'attendre. Au lieu de nous recoucher, nous nous asseyons en cercle, nos couvertures sur les épaules, car l'air a fraîchi au cours de la nuit. Nous bavardons, mais sans conviction. Au moindre bruit, nous tendons l'oreille.

« Allons, Tidou, répète Gnafron, ici ce n'est pas comme à Lyon, Kafi ne risque pas d'être volé. Attends-toi plutôt à le voir revenir triomphant, un lièvre entre les crocs. »

Enfin, le ciel pâlit, une vague clarté se glisse dans le bois. Kafi n’a toujours pas reparu malgré de nouveaux appels. Ou bien il est parti très loin et n’a pas su nous rejoindre, ou bien il lui est arrivé un accident.

« N’attendons pas davantage, déclare le Tondu ; explorons le bois séparément. Toi, la Guille, reste ici ; si Kafi rentrait pendant notre absence, tu nous avertirais d’un coup de sifflet. »

Nous nous éloignons. Je marche un moment en compagnie de Corget, puis le quitte pour m’enfoncer dans d’épais taillis. Sur le sol sec, jonché de feuilles mortes, il est à peu près impossible de découvrir la moindre empreinte. D’arbre en arbre, je m’éloigne, m’arrêtant de temps en temps pour lancer un appel. J’arrive ainsi, essoufflé, égratigné, à la sortie du bois. Face à moi s’étend alors une immense garrigue d’où jaillissent au loin, sur la droite, un ensemble de cheminées, de pylônes, de colonnes métalliques qui brillent dans le soleil levant. Marcoule !… l’usine atomique !… Mais je ne pense qu’à mon chien. Je grimpe sur un monticule, inspecte les alentours. Kafi est-il venu sur ces terres dénudées à la poursuite d’une bête des bois ? Pour la centième fois, les mains en porte-voix, j’appelle : « Kafi !… Kafi !… »

J’attends un long moment, de plus en plus anxieux. Je me suis trop éloigné. Kafi est peut-être rentré et je n’ai pas entendu le coup de sifflet.

Cependant, au retour, pour ne pas suivre le même chemin, j’oblique vers la gauche, continuant de chercher des traces. Au bout de dix minutes, je débouche brusquement sur un chemin creux ou plutôt une sorte de piste à peine carrossable et détrempée par le ruissellement d’une source. Kafi, autrefois, aimait les petits chemins en forêt où on flaire toutes sortes d’odeurs. Tout à coup, je m’arrête, le cœur battant. Là !… sur le sol… des taches.

Je me penche. Du sang !… du sang frais qui n’a pas eu le temps de noircir. Est-ce celui de Kafi ?… Je me relève, j’appelle encore mon chien ; en vain. Alors j’examine de nouveau la flaque de sang, puis les alentours pour savoir quelle direction l’animal a prise en s’enfuyant. Hélas ! à part quelques petites traces brunâtres tout près de la tache, rien ne me permet de suivre une piste. Je distingue seulement les empreintes de pneus d’auto imprimées dans la terre humide du chemin creux. Surpris, ébloui par les phares d’une auto, Kafi a-t-il été écrasé ? C’est la première idée qui me vient. Non, ce n’est pas possible. D’abord, la tache de sang est à deux ou

trois mètres de la piste… Et comment penser que Kafi se soit laissé surprendre par une auto qui, dans ce mauvais chemin, ne pouvait rouler que très lentement ? D’ailleurs, que serait venue faire cette auto, en pleine nuit, dans le bois ? Ces traces de pneus doivent dater de plusieurs jours.

À demi rassuré, je veux tout de même faire part de ma découverte à mes camarades. Au besoin, nous reviendrons ici pour battre le bois aux alentours de la flaque de sang.

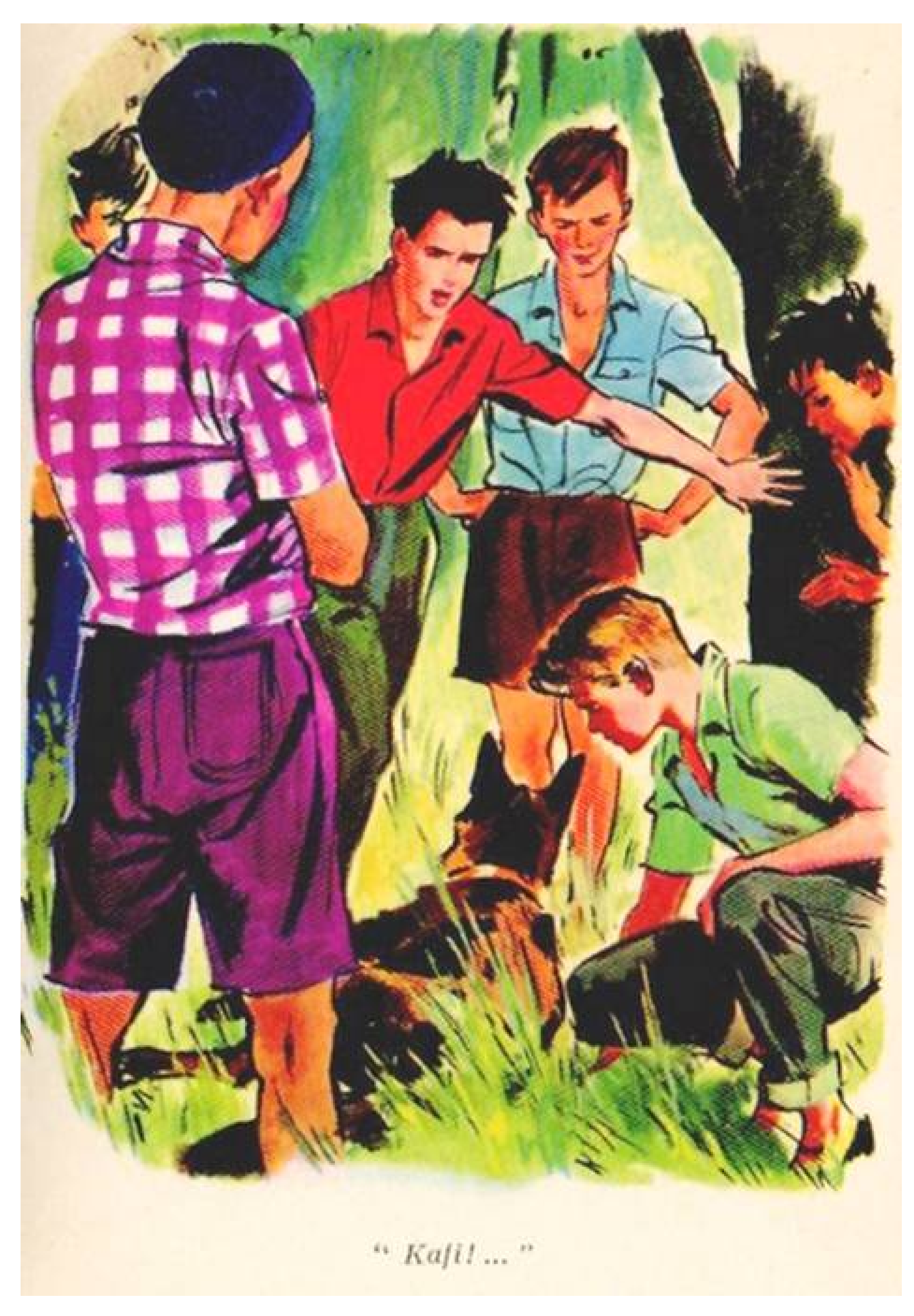
Dans mon affolement, je retrouve à grand-peine mon chemin. Soudain, au loin, sur ma droite, un coup de sifflet ! Mon cœur se remet à battre. Kafi a été retrouvé ! Je me précipite à travers les buissons épineux sans me soucier des égratignures. Mes camarades font cercle autour de quelque chose. Je les écarte.

« Kafi !… »

Mon chien est étendu sur le sol, vivant mais blessé. Au son de ma voix, il redresse la tête.

« Rassure-toi, dit vivement Corget, ce n’est pas grave… Regarde. »

Kafi se laisse toucher. Son épaule droite est souillée de sang. Doucement, j’écarte les poils collés. En effet, on ne distingue presque rien, juste une petite plaie de quelques millimètres. En tenant le bout de la patte de Kafi, j’essaie lentement de faire jouer les articulations. La pauvre bête ne tressaille pas. La patte n’est donc pas cassée.



“ Kafi ! ... ”

Je me retourne vers mes camarades.

« Qui l’a trouvé ?

— Moi, dit Gnafron. Il revenait ici sur trois pattes, en gémissant. J’ai voulu le soulever pour le porter ; il était trop lourd… et surtout je lui faisais mal. Il a réussi à revenir ici tout seul. Il s’est probablement blessé en poursuivant une bête des bois. En sautant à travers un buisson, il a dû rater son coup et s’enfoncer dans l’épaule une épine ou un bout de bois. »

Je n’en suis pas certain. D’ordinaire, une épine ou une écharde s’enfoncent sans faire couler beaucoup de sang. Or, la flaque que j’ai découverte tout à l’heure était assez importante. Il aurait pu aussi se blesser à un débris de fil de fer, mais alors la déchirure de la peau serait plus longue. Tout cela me paraît étrange.

Je me penche encore sur mon chien pour revoir la minuscule plaie et Kafi tourne la tête vers moi d’un air qui semble dire : « Je ne sais pas ce qui m’est arrivé. »

J’ai envie d’entraîner mes camarades jusqu’au chemin creux pour leur montrer la tache de sang et, avec eux, essayer de comprendre ce qui s’est passé, mais cela ne guérira pas mon chien ! L’essentiel est d’arriver le plus tôt possible à Reillanette.

Nous installons Kafi, avec précaution, dans sa caisse. Il me regarde d’un air inquiet qui m’enlève toute envie de le gronder. Reillanette n’est plus qu’à une vingtaine de kilomètres. Je recommande à Gnafron, toujours en tête, de ne pas rouler trop vite pour épargner à Kafi les cahots de la route. De temps en temps, je me retourne vers mon chien. Que s’est-il passé dans le bois ? Il y a là un mystère que je voudrais bien éclaircir. Ah ! pourquoi Kafi ne sait-il pas parler ?





CHAPITRE IV

LE MOULIN-JAUNE

Avant midi, nous étions en vue de Reillanette J'allais revoir la maison que j'avais habitée ! J'en oubliai mon émotion de la nuit dernière. À présent, Kafi, lui aussi, semblait reconnaître ces paysages familiers. Il s'efforçait de se redresser et laissait échapper de petits grognements qui n'étaient plus des plaintes mais une manifestation de sa joie.

Aux premières maisons du village, la bande des « Compagnons de la Croix-Rousse » mit pied à terre pour faire un brin de toilette, au bord du ruisseau. Après trois jours de tribulations, nous en avions besoin. Nous ne voulions pas faire honte à Mady.

Rafraîchie, lavée, peignée, l'équipe se remit en selle ; cette fois, le petit Gnafron me laissa prendre sa place, en tête de file, sous prétexte que je connaissais mieux le chemin. Il voulait plutôt me laisser le plaisir de pénétrer le premier dans mon village.

Et, tout à coup, je reconnus mon ancienne maison. Mady était dans le jardinet, en plein soleil, étendue sur sa chaise longue. En nous apercevant, elle eut un grand cri de joie et tendit ses bras vers nous.

« Ah ! j'étais sûre que vous vous arrangeriez pour venir tous ensemble. Je vous ai attendus longtemps hier soir ; j'ai eu peur qu'il vous soit arrivé un accident. »

Nous retrouvions son même beau sourire ; elle n'était plus pâle comme à Lyon ; ses joues s'étaient arrondies.

« Tant de kilomètres à vélo pour venir me voir, s'exclamait-elle en serrant nos mains, comme c'est gentil !… »

Nous étions trop émus ; nous ne savions comment lui exprimer notre propre joie.

« Et Kafi, dit-elle tout à coup, avec un petit air de tristesse. Pourquoi ne vient-il pas me tendre sa patte ?… M'aurait-il oubliée ? »

Non, Kafi ne l'avait pas oubliée, mais il ne pouvait sortir seul de sa caisse. Je le soulevai pour le déposer à terre.

« Mon Dieu ! il est blessé ? »

On lui expliqua l'incident de la nuit. Mady, elle aussi, voulut voir la blessure de près. Se penchant vers mon chien, elle l'embrassa, puis écarta délicatement les poils, près de l'épaule.

« C'est curieux, remarqua-t-elle, il peut à peine marcher et pourtant on ne voit qu'une toute petite plaie. »

Mais elle ajouta aussitôt, en tapotant la tête de Kafi :

« Va, ce n'est pas grave, mon bon chien ; nous allons te soigner ; bientôt tu pourras gambader dans Reillanette, comme autrefois. »

Nous venions à peine d'arriver et tout le village était déjà au courant. Pour les gens de Reillanette que le soleil du Midi rendait nonchalants, venir de Lyon à bicyclette constituait un exploit extraordinaire. Et puis, ils avaient entendu parler des « Compagnons de la Croix-Rousse », par Mady qui connaissait déjà tout le monde, et par Frédéric.

Frédéric, qu'on appelait Frigoulet, avait été mon meilleur camarade quand j'habitais au village. Il était le fils du boulanger. À notre arrivée, il n'était pas là. Il était parti avec son père porter le pain dans la campagne.

Il surgit bientôt, rouge d'avoir couru, heureux de me revoir, de faire connaissance avec mes camarades.



« Moi aussi, je vous attendais hier soir, dit-il un peu fâché de n'avoir pas été là pour nous accueillir. Votre gîte était prêt. Je vous ai trouvé un endroit épatant. Te souviens-tu, Tidou, du Moulin-Jaune ? »

Si je me souvenais ! C'était un ancien moulin à vent, sur une petite colline, à un kilomètre à peine du village. On l'appelait le Moulin-Jaune à cause de sa couleur ocre. Bien entendu, depuis longtemps il ne possédait plus ses ailes. Quand j'étais petit, il me faisait grand-peur. Un soir, en me promenant, avec mon père, j'avais vu en sortir une bête que j'avais prise pour un loup et qui n'était sûrement qu'un chien.

« Vous y serez chez vous, assure Frigoulet, personne ne viendra vous déloger puisque le moulin appartenait autrefois à mon grand-père. J'y ai apporté du foin. Vous pourrez même faire votre cuisine sur le vieux fourneau de la salle basse… Venez, je vais vous y conduire. »

Un peu à regret, nous laissons Mady qui, hélas ! ne peut nous accompagner à cause de sa hanche malade. Elle nous demande seulement de lui confier Kafi qui reste couché près de sa chaise longue.

Le chemin conduisant au Moulin-Jaune n'a jamais été goudronné… et depuis combien de temps a-t-il été empierré ? Il ne sert d'ailleurs plus aux charrettes puisque les champs de lavande sont abandonnés depuis longtemps. À cause de nos pneus en mauvais état, nous préférons y aller à pied. Le Moulin-Jaune se dresse sur un monticule dénudé.

« Vous voyez, dit fièrement Frigoulet, en poussant la porte qui ne tient plus que par un gond, vous serez là comme des rois… et vous ne manquerez

pas d'eau ; vous trouverez une source à deux cents mètres, au bas de cette roche. »

Nous sommes ravis. Pour manifester sa joie, le Tondu lance son béret… qui reste suspendu à une poutre. Faire sa popote à sa guise ! dormir sur du foin ! être libre toute la journée ! Quelles merveilleuses journées nous allons passer ! Mais Frigoulet veut nous faire visiter en détail notre domaine. Nous passons dans la salle basse. Bistèque fait la moue devant le fourneau.

« Le tuyau est percé ; le tirage ne doit pas être fameux… Nous ferons la cuisine dehors, sur des pierres. »

Le nez en l'air, le petit Gnafron cherche à savoir ce qui peut bien se trouver là-haut.

« Rien, dit Frigoulet ; autrefois, quand le moulin possédait ses ailes, c'est là que se trouvaient les engrenages. À présent, le plancher commence à s'effondrer.

— Allons voir quand même », insiste Gnafron.

Nous grimpons les uns derrière les autres le long d'une échelle où manquent des barreaux. Avec précaution, nous nous aventurons sur le plancher branlant. Gnafron, toujours intrépide, se penche à la lucarne.

« Regardez, fait-il, plein d'admiration, regardez comme c'est beau ! »

La vue est très belle, en effet. Au loin, se découpe, sur le ciel, la haute croupe du mont Ventoux que je reconnais sans peine. Devant, ondulent des collines, toutes blanches dans le soleil.

« Tiens, s'écrie soudain le Tondu, en tendant le bras, qu'est-ce que cette tache verte derrière les arbres, presque au pied du moulin ? »

Frigoulet se penche à son tour.

« Ah ! oui, une tente de campeurs. C'est la première fois qu'on voit des campeurs s'installer à Reillanette. Ils sont trois, deux hommes et un garçon de treize ou quatorze ans. On se demande ce qui a bien pu les attirer ici, certainement pas la pêche, la rivière est presque à sec. Vous les rencontrerez sûrement en allant chercher de l'eau à la source. Ils ont de drôles de têtes. L'un d'eux a un accent bizarre. »

La visite terminée, nous redescendons dans la grande salle ronde du moulin pour achever notre installation. Les vélos sont rangés dans la salle basse, celle où, autrefois, on entreposait les sacs de farine. Bistèque nous envoie chercher du bois mort, tandis qu'il construit un foyer avec des

pierres, devant la porte du moulin. Le bois sec flambe comme des allumettes. Une demi-heure plus tard, la marmitée de spaghettis est cuite. Nous nous jetons dessus comme des affamés. Je finis, avec délices, la salade de haricots verts que maman m'avait donnée au départ, dans une gamelle et qui a traîné pendant deux jours au fond de mon sac. Quel régal !

Mais nous avons hâte de revoir Mady. Nous avons si peu eu le temps de bavarder. Le repas terminé, nous reprenons le chemin du village. Mady est de nouveau dans le jardinet, en plein soleil, puisque c'est de soleil qu'elle a besoin pour guérir.

« Tu sais, Tidou, me dit-elle, pendant votre absence, maman et moi avons nettoyé la blessure de Kafi. Il s'est laissé faire docilement mais, à quelques centimètres de la plaie, ou dirait que quelque chose est resté planté entre la chair et l'os. »

Je me penche sur mon chien ; mes camarades s'approchent eux aussi. On distingue, près de l'épaule, comme une petite bosse très sensible, car la pauvre bête tressaille chaque fois que mon doigt l'effleure.



« La pointe du bout de bois ou l'épine qu'il s'est plantée dans la chair est restée sous la peau, explique le Tondu, elle finira bien par sortir.

— Ou alors, dit Corget, c'est tout simplement un caillot de sang qui n'a pu sortir et qui disparaîtra tout seul. »

Kafi se contente de nous regarder parler de lui en remuant la queue, puis il vient se coucher à mes pieds.

Nous nous installons dans le jardin, autour de Mady. Ce matin, nous avons à peine demandé des nouvelles de sa santé.

« Vous voyez, dit-elle, je vais beaucoup mieux. Le docteur m'a promis la guérison pour bientôt. J'ai même la permission de me lever une heure par jour et de faire quelques pas. »

Puis, très vite, elle nous questionne. Elle réclame des nouvelles de son cher quartier de la Croix-Rousse. Et puis, bien sûr, nous parlons encore de Kafi. Enfin, elle nous fait raconter en détail notre équipée.

« Ainsi, dit-elle, Kafi s'est blessé dans un bois près de Marcoule !… Savez-vous que je suis très savante sur ce Marcoule dont je n'avais jamais entendu parler avant de venir à Reillanette ? L'autre dimanche, comme il faisait très chaud, maman avait poussé mon « carrosse » jusqu'au bord de la rivière pour trouver un peu de fraîcheur. Nous y avons fait la connaissance d'un ingénieur du centre atomique, venu passer la journée au bord de l'eau avec sa femme et sa fille. Il nous a parlé des installations de l'usine, de piles au plutonium, de batteries électroniques, de réflecteurs de neutrons, de je ne sais quoi encore que j'ai déjà oublié… Surtout, je ne savais pas que c'était un endroit aussi secret, aussi bien gardé. On n'y pénètre qu'en montrant patte blanche. Plusieurs fois des espions ou des saboteurs ont tenté de s'y introduire. Il paraît qu'on a tendu, tout autour, un réseau de fils de fer barbelés, des clôtures électriques et que, nuit et jour, des hommes en armes, aidés par des chiens policiers, montent la garde dans l'enceinte. »

Tandis que nous bavardons, la maman de Mady a préparé un copieux goûter pour fêter notre arrivée. Nous y faisons largement honneur, car le plat de spaghettis de Bistèque est déjà loin. Le goûter fini, nous recommençons nos bavardages. Nous avons tous tant de choses à raconter ; l'après-midi est tout de suite passé.

« Oh ! vous me quittez déjà », soupire Mady.

Pour la consoler, je lui laisse Kafi, et nous regagnons notre moulin sans ailes. Après la mauvaise nuit de la veille, nous avons hâte de nous étendre sur le foin et de dormir. Il sent si bon, ce foin dans lequel Frigoulet a semé quelques brins de lavande pour le parfumer.

Je m'étends à côté de Corget. Cependant, malgré ma fatigue, je ne parviens pas à m'endormir. Toutes sortes de choses me trottent dans la tête. Je pense à Kafi ; sa mystérieuse blessure m'inquiète. Je pense aussi à tout

ce que Mady a raconté sur Marcoule, à ces campeurs, nos voisins, qui ont fait une étrange impression à Frigoulet.

Mes camarades dorment depuis longtemps, étendus dans le foin, quand tout à coup je tends l'oreille à un bruit venu du dehors ; on dirait le ronflement d'une auto ; oui, c'est bien cela, une auto roule sur le chemin cahoteux de la garrigue. Aussitôt, je ne sais pourquoi, je pense à l'autre auto, celle dont j'ai découvert les traces, la nuit précédente, en recherchant Kafi.

Je me lève sans bruit et pousse la porte du moulin laissée entrouverte, à cause de la chaleur. Je distingue les deux petits ronds jaunes de phares laissés en veilleuse. La voiture roule lentement en direction du village. Elle ne peut venir que de l'endroit où les campeurs ont dressé leur tente puisque le chemin ne va pas plus loin. Pourquoi ces inconnus ont-ils attendu la pleine nuit pour sortir ? Est-ce notre présence dans le moulin qui les dérange ? Ont-ils décidé de s'installer ailleurs ? Mais pourquoi partir à cette heure ? Pourquoi ne pas allumer les phares, sur ce mauvais chemin sinueux ?

J'ai envie de réveiller Corget, mais Corget ronfle si bien dans son foin ! Et ne va-t-il pas se moquer de moi ?

Alors je me recouche en essayant de ne plus penser à rien. Je suis ridicule. Que pourrait-il nous arriver ? que pourrait-il arriver à Kafi ?…



CHAPITRE V

UN MYSTÈRE ÉCLAIRCI

Sitôt éveillé, le lendemain, je grimpai l'échelle afin de regarder par la lucarne, le seul endroit d'où l'on pouvait apercevoir la tente. La tente était toujours là, ce qui me surprit, car je croyais que les campeurs avaient déménagé. Je distinguai même, à demi caché par la toile, le capot d'une auto.

J'avais probablement rêvé. Aucune voiture n'était passée cette nuit sur le chemin, ou bien c'était celle de gens venus voir leurs amis campeurs, et qui étaient repartis assez tard. J'avais bien fait de ne pas réveiller Corget.

Mais cela n'enlevait rien à mon inquiétude pour Kafi. J'avais hâte de savoir comment il avait passé la nuit. Mes camarades, eux aussi, pensaient à lui comme à un véritable camarade qu'on aurait laissé quelque part, à l'hôpital. Corget et le Tondu m'accompagnèrent au village. Au visage contrarié de Mady, je vis tout de suite que je ne m'étais pas trompé.

« C’est étrange, dit-elle, sa patte n’est pas cassée, mais, par moments, elle se raidit ; il ne parvient pas à la replier, comme si elle se paralysait. Cette nuit, il a dormi dans ma chambre, je l’ai entendu plusieurs fois se plaindre. Regardez ; la petite bosse n’a pas disparu ; on dirait même qu’elle a enflé. Il faut montrer Kafi à quelqu’un. »

C’était aussi notre avis, mais il n’y avait pas de vétérinaire à Reillanette, ni dans les environs. Nous devrions descendre jusqu’en Avignon. C’était loin… et puis, nous n’étions pas riches. Un vétérinaire se fait payer cher, aussi cher qu’un médecin.

J’allai trouver Frigoulet. Peut-être pourrait-il nous renseigner. Frigoulet affirma qu’à Saint-Ignace, un village situé à sept ou huit kilomètres de Reillanette, vivait un rebouteux qui s’y entendait aussi bien et même mieux qu’un vétérinaire pour soigner les bêtes.

J’hésitai. Je ne voulais quand même pas mettre Kafi entre les mains de n’importe qui. Frigoulet insista, disant qu’on pouvait avoir confiance.

Nous avions tant de peine de voir Kafi traîner sa pauvre patte blessée qu’on partit pour Saint-Ignace. Dans notre émotion, nous avions oublié de demander à Frigoulet le nom du bonhomme. Mais Saint-Ignace était à peine plus grand que Reillanette. On n’eut même pas besoin de se renseigner. À l’entrée du village, comme nous descendions de vélo, une vieille femme comprit aussitôt, en voyant l’air malheureux de Kafi dans sa caisse, ce que nous voulions.

« Ah ! c’est le vieux Césaire que vous cherchez ! Il habite, là-bas, au bout du village, vous trouverez sans peine : la maison qui n’a plus de carreaux aux fenêtres. »

La maison est bien reconnaissable, en effet, une masure qui tient à peine debout, mais si elle a perdu ses carreaux, elle ne manque pas d’habitants. Des chats dorment sur le plancher ou des chaises dépaillées. Deux chiens infirmes lapent une gamelle de soupe, un lapin trotte sous la table, une pie, perchée sur un croisillon de la fenêtre, nous regarde d’un air penché. Je ne me sens pas très rassuré.

« Allons-nous-en, je n’ai pas confiance. »

Mes camarades me retiennent.

« Puisqu’il y a tant d’animaux chez lui, dit le Tondu, c’est qu’il les aime. Il ne guérira peut-être pas Kafi, mais ne lui fera pas de mal. »



Nous nous approchons. Inutile d'appeler. Les chiens se chargent d'aboyer pour avertir leur maître. Celui-ci apparaît descendant du grenier par une trappe, un chat sur son épaule. Il a bien quatre-vingts ans ; il porte de grosses lunettes dont l'un des verres est noir pour cacher sans doute une orbite vide. Sans Corget et le Tondu, je serais déjà ressorti en emmenant Kafi.

« Eh bien, lance le bonhomme, qu'est-ce qui vous arrive ? Où est la bête malade ?

— Là, dans une caisse, c'est mon chien. Voyez, il ne peut en sortir seul. »

J'enlève Kafi de sa caisse, le dépose à terre, montre la plaie et la petite bosse.

« Quelque chose est resté pris dans sa chair, sans doute un petit morceau de bois ou une grosse épine. La patte n'est pas cassée, mais, par moments on la dirait paralysée. »

Le bonhomme, qui a l'air d'un vrai sorcier, ne répond pas. Il dépose à terre le chat qui se balançait sur son épaule, chasse dans la rue ses autres pensionnaires et nous demande de placer Kafi sur la table pour l'examiner de près. Il se penche alors longuement sur mon chien, soulève les poils, tâte la petite bosse.

Ses doigts, secs et tordus, sont si légers que Kafi tressaille à peine à leur contact. L'examen dure longtemps, très longtemps. Les doigts agiles se promènent tout le long de la patte paralysée pour revenir sur la petite bosse.

Enfin, le bonhomme se relève, fixe sur nous son œil unique et déclare en secouant la tête :

« Non, mes pitchounets, votre chien ne s'est blessé ni avec un morceau de bois, ni avec une épine. »

Une idée soudaine me traverse l'esprit.

« Aurait-il été mordu par un serpent ?

— Encore moins, mes pitchounets. »

L'air à la fois mystérieux et tranquille du bonhomme m'affole.

« Est-ce grave ?

— Non… mais ça pouvait l'être… et même plus que grave : mortel !… »

Je me mets à trembler.

« Qu'est-il arrivé à mon chien ?

— Vous allez comprendre. Aidez-moi plutôt à le maintenir sur la table, couché de côté, de cette façon… Vous deux, tenez ses pattes, l'un celles de devant, l'autre celles de derrière… et toi, parle-lui, caresse-le pour qu'il ne s'effraie pas. »

La voix du vieil homme est douce. Les précautions qu'il prend pour apaiser Kafi enlèvent mes craintes… qui reviennent aussitôt, quand je le vois sortir d'un tiroir un énorme rasoir comme celui dont se servait mon grand-père autrefois.

« Oh ! vous allez lui faire du mal !… »

Le bonhomme me regarde, sourit doucement.

« Juste une petite incision. Il s'en apercevra à peine et je suis sûr que, dans deux jours, ton chien courra de nouveau comme un cabri. »

Docilement, Kafi se laisse tenir les pattes. On dirait qu'il comprend que c'est pour son bien. Cependant, tandis que je le caresse, il tourne son regard vers moi d'un air de demander : « Que va-t-on me faire ? »

C'est le moment ! le père Césaire rajuste ses lunettes, tâte une dernière fois la petite bosse, puis brandit son rasoir…

Un petit coup sec du poignet noueux du sorcier, un léger tressaillement et une courte plainte de Kafi…, un énorme battement de mon cœur, c'est déjà fini. Le bonhomme se redresse, son rasoir d'une main, et quelque chose dans l'autre, au creux de sa paume, qu'il examine attentivement. Alors, il pousse un soupir de soulagement et murmure entre les dents :

« Oui, c'est bien ce que j'avais senti sous mon doigt. »

Le Tondu se penche sur la main. Tout à coup, il pâlit :

« Oh !… une balle !

— Oui, mes pitchounets, une balle de revolver, une balle qui a buté contre l'os et qui pinçait un nerf, ce qui paralysait la patte. On a voulu tuer votre chien. Qui a fait ça ?… »

Cette découverte nous laisse ahuris. Kafi a reçu une balle !

« Voyons, répète le bonhomme, vous n'avez aucune idée ?

— C'est arrivé une nuit, dans un bois, on ne sait pas comment ; nous n'avons rien vu ni entendu.

— En tout cas, c'est une chance que votre chien n'ait pas été tué. Je suppose que la balle a été tirée d'assez loin ; elle n'a pas eu la force de traverser l'os. »

Puis, se tournant vers Kafi :

« Si ce n'est pas malheureux ! un si beau chien ! Ah ! si je connaissais celui qui t'a fait ça !… Mais je suis sûr qu'à présent, tu peux déjà t'appuyer sur ta patte. »

Ce disant, il donne une petite tape amicale sur la croupe de Kafi qui se dresse. Kafi s'appuie sans peine, en effet, sur la patte jusque-là paralysée ; il en paraît lui-même tout surpris. Quant à l'incision faite par le rasoir, on ne voit presque rien, juste une petite goutte de sang. Mon soulagement est si grand que j'en ai les larmes aux yeux. Je serre la tête de Kafi contre la mienne.

« Kafi !… mon cher Kafi !… tu es sauvé ! »

Comment remercier le bonhomme ? Nous lui donnerions tout ce que nous avons. Je sors mon porte-monnaie, mais il repousse ma main, d'un air presque fâché.

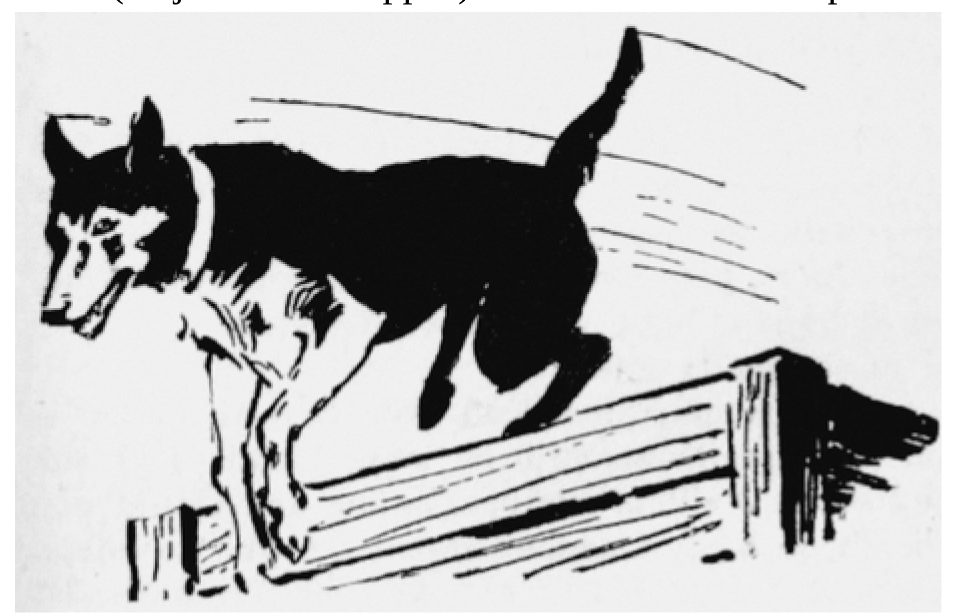
« Gardez votre argent, mes pitchounets. Vous aimez les bêtes ; ça me suffit comme paiement. »

Et il remonte vers sa trappe, sans plus s'occuper de nous, avec le petit chat revenu se percher sur son épaule.

Nous restons confondus. Le Tondu et Corget ont, comme moi, une larme de reconnaissance envers ce vieux bonhomme. Puis, l'émotion passée, nous enfourchons nos vélos pour rentrer à Reillanette à toutes pédales.

Nos camarades nous attendent, réunis autour de Mady, dans le jardin. Voyant Kafi sauter seul hors de la remorque, ils poussent des hurlements de

Sioux… Mais les cris de joie s’éteignent immédiatement, quand je sors de mon mouchoir (où je l’ai enveloppée) la balle extraite de l’épaule de Kafi.



C’est à peine si nos camarades et Mady nous croient, tant cela leur paraît monstrueux. Quelqu’un a voulu tuer Kafi ! Le crime est abominable. Nous cherchons à comprendre ce qui est à peine imaginable. Comment reconstituer la scène ? Nous savons si peu de chose.

Assis en rond, dans le jardin, autour de Mady et de Kafi qui est venu se coucher près de sa chaise longue, nous nous interrogeons.

« Pour moi, dit Gnafron, Kafi a été blessé par un braconnier. C’est la nuit que les braconniers rôdent dans les bois. »

Corget hausse les épaules.

« Non, pas un braconnier. On aurait retrouvé dans l’épaule de Kafi des plombs de chasse, pas une balle de revolver.

— Alors, peut-être un promeneur qui s’est affolé, se croyant attaqué », propose Bistèque.

Je secoue la tête.

« Pas ça non plus. Kafi saurait se défendre si on l’attaquait, mais il ne s’est jamais jeté sur personne. D’ailleurs, le bonhomme de Saint-Ignace l’a dit, le coup a probablement été tiré de loin,… et puis, regardez l’épaule de Kafi. La balle est entrée ici et s’est logée là. Par conséquent, Kafi tournait le dos à celui qui a tiré.

— Très juste, approuve Corget, ce n’est donc pas parce qu’il se croyait attaqué que l’homme a tiré. »

Alors nous cherchons autre chose ; je parle de nouveau des traces de pneus imprimées sur le sentier à quelques mètres de la flaque de sang. L'inconnu était-il en auto ?

« Non, tranche catégoriquement la Guille, c'est encore moins vraisemblable. Si l'homme était en auto, il était protégé ; il n'avait donc aucune raison de tirer sur un chien errant.

— Ou alors, reprend Bistèque, on peut supposer qu'à ce moment-là l'homme n'était pas dans sa voiture.

— Bah ! fait le Tondu en hochant la tête, cette histoire ne tient pas debout. Je me demande ce que serait venue faire cette auto, en pleine nuit, sur un chemin à peine carrossable. Les empreintes relevées par Tidou ne signifient rien ; elles pouvaient dater de plusieurs jours. »

Nouveau silence. Soudain, une voix reprend :

« Êtes-vous certains d'avoir pensé à tout ?… »

Cette fois, c'est Mady qui vient de parler. Les regards se tournent vers elle avec une curiosité étonnée.

« Oui, reprend-elle, vous oubliez que ce coup de feu contre Kafi a été tiré dans un bois tout près de Marcoule. Souvenez-vous de ce que je vous ai raconté hier ! Nuit et jour, Marcoule est gardé par des hommes armés et des chiens policiers.

— Et alors ?…

— Alors Kafi a pu être pris pour un de ces chiens par quelqu'un qui se cachait dans le bois, quelqu'un qui avait de bonnes raisons d'être poursuivi par un chien policier. »

L'explication de Mady est formidable. Nous en restons bouche bée. Comment n'avoir pas deviné plus tôt ? Kafi a été blessé par un espion, un individu qui cherchait à pénétrer dans l'enceinte défendue. Ainsi, c'est par une sorte de bandit que Kafi, notre cher Kafi, a failli être tué ! Cette brusque révélation, par Mady, nous laisse abasourdis. Puis la colère, l'indignation montent en nous. Nous n'avons plus qu'une seule pensée : découvrir le coupable.



CHAPITRE VI

LES ÉTRANGES CAMPEURS

Oui, mais comment le retrouver, ce coupable ? Je me souvins alors de ce que j'avais vu et entendu, la nuit précédente, quand je ne dormais pas, car j'étais certain, à présent, de n'avoir pas rêvé. Bien sûr, je n'avais aucune raison de faire un rapprochement entre cette auto qui roulait, dans la nuit, au bas du moulin, et les traces de pneus laissées par l'autre, dans le petit bois où nous avions dormi près de Marcoule ; cependant, ce rapprochement se fit tout de suite dans mon esprit. J'en parlai à mes camarades. Comme je m'y attendais, Corget commença par hausser les épaules.

« Mon pauvre Tidou, tu te fais des idées. Si, comme le croit Mady, Kafi a été blessé par un malfaiteur qui rôdait autour des installations atomiques, tu penses bien que ce n'est pas ici, à plus de vingt kilomètres de Marcoule, que nous allons le retrouver, tranquillement installé sous une tente.

— D’autant plus, ajouta Gnafron, que ces campeurs ont avec eux, d’après ce qu’a dit Frigoulet, un garçon de notre âge. Des espions ou des saboteurs ne s’embarrasseraient pas d’un gamin. »

Évidemment, Gnafron et Corget avaient raison. Cependant j’expliquai que la lumière des phares était à peine visible, elle n’éclairait le chemin que quelques mètres devant elle, comme si elle voulait passer inaperçue.

« Cela ne prouve rien, déclara Bistèque. La nuit dernière était claire… et puis, le chemin n’est pas goudronné, il est facile de le suivre, de nuit, avec ses cailloux et sa poussière blanche. »

Bistèque, lui aussi, avait raison, pourtant je ne voulais pas démordre de mon idée. Je rappelai ce qu’avait dit Frigoulet quand nous avions aperçu la tente verte, par la lucarne du moulin : ces campeurs avaient de drôles de têtes, l’un d’eux parlait avec un accent bizarre, un accent étranger.

Corget fit encore la moue.

« Moi, je ne crois pas aux hasards. Ce serait trop beau si, du premier coup, nous tombions sur l’agresseur de Kafi. »

Il y eut un silence. Au fond, mes camarades étaient déçus. Ils furent soulagés quand Corget, après une longue réflexion, ajouta :

« Après tout, on ne sait jamais. Il faut en avoir le cœur net. Nous sommes bien placés pour surveiller les allées et venues de ces inconnus et de leur voiture. Qu’en pensez-vous ? »

La blessure de Kafi nous avait trop bouleversés. Tout le monde approuva.

Le soir même, on décida donc de faire le guet au cas où l’auto quitterait le campement dans la nuit, comme la veille. L’un d’entre nous grimperait au grenier pour regarder par la lucarne. Les autres descendraient au bord du chemin. Dès que la voiture se mettrait en route, le guetteur nous avertirait d’un coup de sifflet et nous nous cacherions au bord du chemin pour la voir de près. On patienterait jusqu’à minuit. Si, à ce moment-là, l’auto n’était pas passée, eh bien, on rentrerait tout bonnement se coucher.

Nous étions tous, même moi, certains qu’il ne se produirait rien, mais nous avions tant besoin de savoir, d’apaiser notre curiosité.

La Guille, qui avait une façon extraordinairement puissante de siffler, fut désigné pour monter la garde à la lucarne. On discuta pour savoir si l’on emmenait Kafi. À la réflexion, on jugea prudent de le laisser avec la Guille.

Si, par hasard, l'un des campeurs était son agresseur, Kafi le reconnaîtrait peut-être ; il aboierait furieusement et tout serait gâché.



Ce soir-là, le temps était de nouveau couvert, presque menaçant. La nuit tomba plus tôt que la veille. Sitôt la soupe avalée (une bonne soupe aux pois chiches, préparée par Bistèque, en plein air, sur son feu de bois), nous descendîmes au bord du chemin. À un endroit, s'élevait un petit mur de pierres sèches, à demi écroulé, derrière lequel on se cacha en s'allongeant dans l'herbe. Nous n'étions qu'à vingt mètres du chemin, cependant la nuit était si sombre que nous ne distinguerions sûrement pas grand-chose.

Nous nous installons donc dans l'herbe. Une demi-heure s'écoule. Puis une autre. Aucun bruit, dans la campagne provençale, à part le tremblement des feuilles d'un vieil olivier au-dessus de nous.

« Évidemment, soupire Corget, il fallait s'y attendre, nous perdons notre temps. Ce n'est pas parce que les campeurs sont sortis la nuit dernière qu'ils vont repartir ce soir… D'ailleurs, le temps se gâte…, je viens de sentir une goutte de pluie sur la nuque. »

Dix heures et demie ! Toujours rien, et il commence à pleuvoir. À quoi bon attendre encore ? Nous abandonnons notre mur pour remonter vers le moulin.

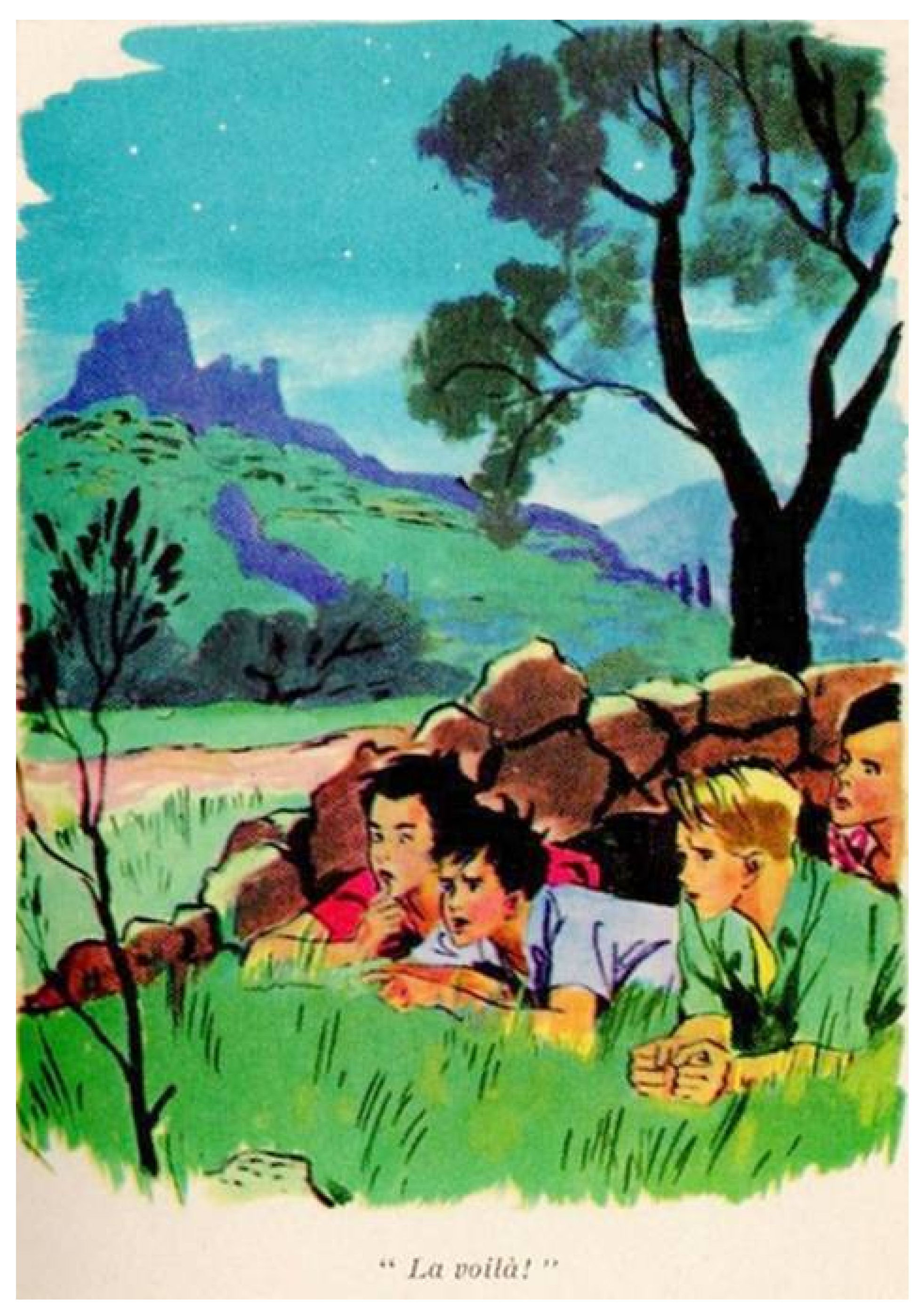
Mais, soudain, un coup de sifflet strident nous arrête. La Guille vient de nous prévenir. Nous regagnons en hâte notre cachette. Étendus sur le sol, nous attendons, le cœur battant. Gnafron, à côté de moi, me pousse du coude :

« La voilà ! »

Je distingue deux ronds jaunes, au loin, et un bruit encore sourd de moteur. Presque aussitôt les lumières disparaissent, cachées par un talus, puis elles trouent de nouveau la nuit, plus proches. L'auto n'est plus qu'à deux cents mètres, elle va passer devant nous…, elle est passée. Dans la nuit épaisse nous avons à peine distingué sa silhouette. Au bruit du moteur, nous avons cru reconnaître une assez puissante voiture. Combien de personnes étaient à bord ? Deux seulement, à ce qu'il nous a semblé. Je crie aussitôt :

« Vite, remontons au moulin, nous pourrons la suivre plus loin ! »

Nous arrivons là-haut hors d'haleine. Sur la gauche, je reconnais Reillanette, aux lampes des rues qui restent éclairées toute la nuit. La voiture nous a échappé, mais Gnafron la redécouvre.



“ La voilà ! ”

« Là-bas ! regardez… ces deux petits points jaunes qui bougent, entre les arbres. »

Tout le monde a vu, comme Gnafron. Les deux points jaunes, qui vont se rapetissant, passent sous le village. La voiture a pris le raccourci qui passe hors de Reillanette afin de rejoindre la route de Roquemaure. Oui, c’est bien cela. Nous essayons encore de suivre sa marche, puis les deux points jaunes disparaissent définitivement sur la grande route.

Tout cela s’est passé très vite ; nous n’avons pas échangé un seul mot. Sous l’averse qui tombe dru nous rentrons dans le moulin, où le Tondu allume la vieille lampe à pétrole suspendue à une poutre. À sa lumière nous nous découvrons de drôles de mines.

« J’avoue, déclare Corget, que, tout à l’heure, je ne croyais guère à l’histoire de Tidou… J’en conviens, si cette auto sort ainsi toutes les nuits, c’est plutôt étrange. »

Puis, se tournant vers moi :

« Toi qui connais bien le pays, tu es sûr que l’auto a pris la route de Roquemaure ?

— Absolument sûr !

— Et pour aller à Marcoule, est-on obligé de passer par Roquemaure ?

— Pas forcément… mais il faut bien traverser le Rhône quelque part, et les ponts sont rares dans la région.

— C’est simple, dit Gnafron, regardons la carte. »

Une fois de plus, Gnafron déplie sa fameuse carte routière réparée avec des bouts de papier collant. De son long bras, le Tondu décroche la lampe à pétrole et la dépose sur la table, ou plutôt sur ce qui nous sert de table : une ancienne porte posée sur des tréteaux. Alors Corget promène son doigt sur les petits traits rouges et jaunes qui zigzaguent sur les deux rives du Rhône. En effet, par le pont situé un peu en amont de Roquemaure (celui que nous avons traversé pour venir à Reillanette) le chemin est nettement plus court. Cependant, cela ne prouve pas grand-chose. Une fois à Roquemaure, on peut aussi bien filer sur Nîmes ou Avignon.

« En tout cas, remarque le Tondu, une chose m’a frappé. Les phares de l’auto n’étaient pas des phares ordinaires. Ils n’étaient pas en veilleuse, comme l’avait cru Tidou l’autre nuit. Ils n’éclairaient la route qu’à trois ou quatre mètres parce qu’ils étaient inclinés en avant, comme des phares orientables et ça, croyez-moi, ce n’est pas courant.

— Moi, affirme le Tondu, j’ai de bons yeux ; malgré la nuit, j’ai cru voir que le garçon n’était pas dans la voiture… ou alors il s’était allongé sur la banquette arrière, mais pourquoi se serait-il caché ? »

À force de réfléchir, nous trouvons de plus en plus étranges ces sorties nocturnes de l’auto. Une même curiosité nous saisit : quand la voiture rentrera-t-elle ?

« Nous avons trop sommeil, déclare le Tondu, nous ne pouvons pas attendre toute la nuit, je propose de faire le guet, à tour de rôle, une heure et demie chacun, par exemple. Pendant ce temps-là, les autres dormiront. »

L'idée du Tondu est aussitôt adoptée. Pour faire les choses en règle, nous tirons au sort. Bistèque commencera la garde, près de la porte, viendront ensuite Corget, le Tondu, la Guille, moi et Gnafron.

Nous nous couchons dans le foin, encore tout excités de l'événement. Kafi s'est étendu contre moi. Depuis qu'on a retiré la balle de son épaule, il est presque guéri. Cependant, avant de m'endormir, j'allonge le bras, pose la main sur son dos, comme si je craignais encore qu'il ne lui arrive quelque chose.

Je dors depuis longtemps quand, tout à coup, une main me secoue rudement. Je me redresse, les cheveux pleins de brindilles de foin. Est-ce mon tour de garde ?

« Tout le monde debout !… »

C'est la Guille qui vient de donner l'alerte.

« Vite ! l'auto !…, elle revient. »

Nous nous précipitons vers la porte. Il n'est que quatre heures du matin, mais il fait déjà jour, presque grand jour.

« Regardez ! dit la Guille, elle va déboucher, derrière ce monticule. »

C'est bien notre voiture, en effet, une conduite intérieure noire. Elle roule tranquillement, tressautant sur le mauvais chemin. Deux hommes seulement sont à bord. L'un d'eux fume la pipe, l'autre la cigarette. Nous grimpons vivement l'échelle du grenier pour voir arriver l'auto près de la tente verte. Au moment où elle y parvient, une silhouette sort de la tente, celle du jeune garçon qui était donc bien, comme nous le supposions, resté seul au campement. Puis les trois personnages disparaissent sous la toile. Nous attendons un long moment ; personne ne reparaît ; nous redescendons.

Que penser à présent ? Cette nuit, quand la voiture est partie nous étions certains d'avoir affaire à de louches personnages. Maintenant, nous n'en sommes plus très surs : ils avaient, au retour, un air trop naturel, trop détendu.

« Nous nous sommes emballés pour rien, dit Corget. Après tout, les gens qui n'aiment se promener que la nuit existent. Je me souviens de mon grand-père ; il ne mettait pas le nez dehors de toute la journée, mais chaque soir, après le dîner, il faisait son tour sur le boulevard de la Croix-Rousse.

— Possible, reprend Gnafron, mais on ne peut tout de même pas comparer Lyon et Reillanette. À Lyon, le soir, il y a des lumières, du monde dans les rues, tandis qu'ici, en pleine campagne… et puis, cette nuit il pleuvait.

— Gnafron a raison, approuve le Tondu. D'ailleurs, la voiture est restée dehors plus de cinq heures. Vous ne me ferez pas croire qu'elle a roulé pendant tout ce temps. Elle est donc allée à un endroit précis. »

C'est aussi l'avis de la Guille et le mien. Les campeurs se sont rendus à un rendez-vous secret, comme la veille… et ils y retourneront sans doute demain…





CHAPITRE VII

UN SECRET SOUS UNE TENTE

Nous nous étions peut-être emballés pour rien, comme le disait Corget, mais notre curiosité n’était pas apaisée, bien au contraire. Il fallait absolument que nous sachions qui étaient ces étranges campeurs, ce qu’ils étaient venus faire à Reillanette, dans un lieu isolé, sans aucune distraction pour ce garçon de notre âge.

Le matin même, nous descendîmes au village questionner de nouveau Frigoulet. Une seule boulangerie existait à Reillanette, celle du père de Frigoulet. Les deux campeurs devaient donc y venir assez souvent.

« Non, déclara Frigoulet, les deux hommes, je ne les ai vus qu’une fois dans la boutique. C’est toujours le garçon qui vient chercher le pain, de bonne heure le matin… Il est même souvent le premier client de la journée.

— Te parle-t-il quelquefois ?

— Il n’est pas bavard. Je lui ai demandé, une fois, s’il ne s’ennuyait pas, tout seul, sans camarades. C’est tout juste s’il m’a répondu. Il a l’air sauvage… ou plutôt on le dirait préoccupé, triste.

— Quel accent a-t-il ?

— Je ne sais pas au juste… pas celui du Midi, en tout cas. Avec ses cheveux blonds, il doit être du Nord.

— Par la lucarne du grenier, nous l’avons aperçu plusieurs fois ; il lisait, étendu dans l’herbe, près de la tente, comme s’il ne voulait pas s’en éloigner. L’as-tu rencontré ailleurs, toi ?

— Une fois, en faisant la tournée, avec mon père. Il a fait un détour pour ne pas se trouver sur notre chemin. Peut-être que les gens du Nord sont comme ça.

— Y a-t-il longtemps que ces campeurs sont à Reillanette ?

— Je ne les ai pas vus arriver ; mais ils viennent à la boulangerie depuis une huitaine de jours… Naturellement, le garçon n’a jamais dit s’ils resteraient longtemps. »

C’est tout ce que put nous apprendre Frigoulet. Cependant, l’attitude de ce garçon qui ne parlait à personne, fuyait les gens, nous parut au moins aussi anormale qne les sorties nocturnes de la voiture noire.

En quittant Frigoulet, nous partîmes voir Mady. Elle était déjà dehors, dans le jardin, mais debout, cette fois, faisant les quelques pas quotidiens permis par le docteur. Notre joie fut si grande de la voir ainsi tout à coup, presque guérie, grâce au bon soleil de Reillanette, que nous en oubliâmes un instant nos préoccupations. Kafi, lui aussi, était si joyeux de la voir debout qu’il se dressa pour poser les pattes sur ses épaules et faillit la renverser.

« Mon brave Kafi, s’écria-t-elle en riant, quel chagrin nous aurions eu si celui qui a tiré sur toi t’avait tué. Ah ! si nous pouvions le connaître, ce méchant-là ! »

On s’assit près d’elle pour lui parler de nos étranges voisins les campeurs. Le Tondu, toujours bavard avec elle, raconta notre embuscade pour surveiller les allées et venues de la voiture dans la nuit. Mady fut très impressionnée par ce récit.

« Mon Dieu, s’écria-t-elle, si vraiment les coupables, c’étaient eux !… »

Alors on lui demanda conseil sur la façon dont nous pourrions savoir qui ils étaient. Bien sûr, avec une auto ou une moto, nous aurions pu les suivre,

mais nous n’avions que nos mauvais vélos.

« À votre place, dit-elle, je questionnerais ce jeune garçon.

— Frigoulet a essayé, il répond à peine quand on lui parle.

— Frigoulet a peut-être un air qui ne lui plaît pas. Tentez quand même de l’aborder, de jouer avec lui. Il finira bien par dire quelque chose. »

L’idée de jouer avec ce garçon qui avait peut-être tiré sur Kafi ne nous plaisait guère, mais Mady sut si bien nous convaincre que, l’après-midi même, je décidai de lui parler. Je pensai que le meilleur endroit était la source où il venait plusieurs fois par jour puiser de l’eau. Pour être sûr qu’il ne rebrousserait pas chemin en m’apercevant, je ne me montrerais qu’au dernier moment. J’emportai mon seau, fis un grand détour, derrière le Moulin-Jaune, et me cachai dans les buissons à quelques mètres seulement de la source.



J’attendis un long moment. Enfin, le garçon sortit de la tente verte, un bidon à la main. Je le laissai s’avancer jusqu’à la source. Au moment où il se penchait pour prendre de l’eau, je quittai mes broussailles sans précipitation, comme si j’arrivais tranquillement par un autre chemin que celui du moulin. Le garçon tressaillit et se retourna brusquement. Je distinguai alors ses traits. Il était blond, très blond avec des yeux bleus et un visage plutôt pâle. Avait-il compris que je ne me trouvais pas là par hasard ?…

« Que me veux-tu ? » dit-il sèchement.

Et, au lieu d'achever d'emplir son bidon, il fit demi-tour pour rejoindre la tente. Je revins au moulin, à la fois penaud et impressionné.

Cette attitude ne pouvait que renforcer nos soupçons. Que faire, à présent, pour en apprendre davantage ? Heureusement, le lendemain, une occasion inespérée se présenta.

C'était au début de l'après-midi ; nous étions devant le moulin, occupés à gonfler les pneus de nos vélos pour descendre voir Mady quand un bruit de moteur nous fit tendre l'oreille. C'était la voilure noire qui passait, sur le chemin, se dirigeant vers Reillanette. Les trois campeurs étaient à bord, les deux hommes sur le siège avant, le garçon sur la banquette arrière.

« Ça y est, s'écria Gnafron, ils déménagent avec armes et bagages. Il fallait s'y attendre, notre présence au moulin devait rudement les déranger. »

Ce disant, il lâcha sa pompe et monta à la lucarne pour s'assurer qu'en effet la tente avait disparu. Eh bien, non, celle-ci était toujours plantée au même endroit. Les trois inconnus s'étaient donc simplement absentés, ne laissant personne pour la garder.

La même idée nous vint alors en même temps : celle de rôder autour de la tente pendant que ses habitants n'étaient pas là. Une fois de plus, la Guille se proposa pour faire le guet à la lucarne et nous faire signe, au cas où la voiture rebrousserait chemin.

Nous partons donc tous les cinq… ou plutôt tous les six, car j'emmène Kafi. Nous avançons lentement, comme si cette tente mystérieuse cachait quelque danger. À cinquante mètres du campement, le Tondu nous arrête. À mi-voix, il murmure :

« Moi, cela m'étonne que ces trois inconnus soient partis ainsi en abandonnant leur matériel. Qui sait s'il n'y en a pas un quatrième ?

— Nous ne l'avons jamais vu.

— Ils auraient pu le ramener avec eux, cette nuit, pendant que nous dormions. »

Le Tondu a raison. La tente est peut-être habitée. Comment le savoir ? Par précaution, nous nous cachons derrière un tas de pierres et nous écoutons. Rien. Alors j'envoie Kafi rôder seul autour du campement en lui recommandant d'aboyer ; ce qu'il comprend très bien. Il s'élance, commence par flairer le sol, puis fait le tour de la tente en aboyant de toutes

ses forces. Rien ne bouge. Nous attendons encore un moment, puis nous avançons.

La tente verte paraît confortable, presque neuve. Elle possède un double toit et une sorte d'auvent maintenu par des piquets. L'entrée est protégée par un ingénieux système de fermeture Éclair dont la tirette extérieure est fixée à un solide cadenas.

« Vous pensez bien, dit Corget, qu'ils ne sont pas partis sans prendre leurs précautions. »

Alors, nous cherchons, tout autour, sur le sol, des objets oubliés, quelque chose qui nous renseignerait. Hélas ! à part les traces de cendres du foyer, une boîte à conserves vide, un papier ayant enveloppé du chocolat, nous ne découvrons rien. Que faire ? essayer de forcer le cadenas ?… C'est ce que propose Gnafron. Tout le monde n'est pas de son avis. Une tente est un peu comme une maison, on n'a pas le droit d'y pénétrer… et puis, si on force le cadenas, les campeurs s'en apercevront à leur retour, et ils penseront aussitôt à nous.

« Nous ferions mieux de prévenir les gendarmes, dit Bistèque.

— Les gendarmes ! s'écrie Gnafron, ils ne nous écouteraient pas. Parce que nous portons des culottes courtes, personne ne nous croirait. »

Malgré tout, nous hésitons. Soudain, le Tondu, qui cherchait partout une autre issue, s'écrie :

« Attendez !… »

Il vient de découvrir, à l'arrière de la tente, une autre fermeture Éclair qui, celle-là, ne peut s'ouvrir que de l'intérieur ; mais en tâtonnant, avec son doigt, il s'est aperçu que les mailles de la fermeture étaient mal engrenées. Ainsi il peut glisser la main à l'intérieur de la tente et manœuvrer la tirette, exactement comme on ouvre une fenêtre par un carreau cassé.

L'intérieur de la tente apparaît, envahi d'une lumière verdâtre presque sinistre. Gnafron se baisse pour entrer, mais Corget le retient vivement.

« Malheureux !… tes pas vont laisser leurs marques sur la toile du sol !… »

Nous nous déchaussons, sauf le Tondu qui se poste à l'écart pour rester en contact avec la Guille, toujours à sa lucarne. Par précaution (nos chaussettes ne sont peut-être pas très propres), nous pénétrons sous la tente à quatre pattes.

« Quel désordre ! s’exclame Bistèque en riant, on voit bien qu’ils n’ont pas de femme, avec eux, pour ranger leur bazar ! »

Trois matelas pneumatiques, à demi dégonflés, sont entassés au fond. Des ustensiles de cuisine gisent pêle-mêle, dans un coin. Dans un autre, repose une énorme valise, un sac tyrolien et une serviette en cuir qui bâille.

« Voyons ça, dit Gnafron, en s’approchant de la serviette.

— Penses-tu, fait Corget, puisqu’elle n’est pas fermée à clef, elle ne contient rien de compromettant.

— Ça n’empêche pas de regarder. »

Gnafron l’ouvre et en retire des cartes, des cartes routières semblables à la sienne.



« Tu vois, dit Corget, rien d’intéressant. »

Mais Gnafron est têtu. Une à une, il déplie toutes les cartes. Tout à coup, il pousse un cri de triomphe.

« Regardez !… »

C’est une carte de la vallée du Rhône. Vers le bas, une main inconnue a tracé un grand rond au crayon bleu, un rond dont le centre se situe aux environs de Marcoule. Plusieurs noms de villages ont été soulignés… mais pas celui de Reillanette.

Le cœur battant d’émotion, nous cherchons à comprendre, quand Gnafron découvre un autre papier. Cette fois, il ne s’agit pas d’une carte imprimée mais d’un plan…, le plan détaillé des installations de Marcoule. Les divers bâtiments qui composent la cité atomique y figurent avec leurs

noms, des noms mystérieux qui, pour nous, ne signifient rien, mais qui doivent être d'une grande importance. À certains endroits, une main, toujours la même sans doute, a souligné des noms au crayon rouge et tracé des croix.

Cette découverte nous laisse perplexes. Pourquoi de simples touristes se promèneraient-ils avec des cartes et des plans de la cité atomique alors que personne ne peut la visiter ?… Et que signifieraient ces indications portées au crayon ?…

Bistèque et moi nous nous attardons à examiner ces documents étranges quand un cri de surprise nous fait tressaillir. Ce cri, c'est Corget qui l'a poussé, malgré lui. En soulevant la pile de matelas pneumatiques, il vient de découvrir des armes : un revolver et une mitraillette.

Cette fois, nos cœurs se mettent à battre à grands coups. Des armes !… Pour le revolver, passe encore ; après tout, des touristes peureux peuvent se munir d'un revolver, surtout quand ils campent dans des endroits retirés, mais une mitraillette !…

Terriblement impressionnés par ces dangereux engins, nous restons à l'écart. Cependant, Corget ne résiste pas à l'envie de les voir de près. Sans y toucher, il examine le revolver. Nous ne sommes guère connaisseurs mais, apparemment, son calibre paraît correspondre à celui de la balle retirée de l'épaule de Kafi. Cette soudaine constatation me fait trembler d'effroi. Si c'était !…

Mais, au même instant, Gnafron nous fait signe. Au moment où il s'apprêtait à ouvrir la grosse valise, il s'est arrêté. Un doigt sur les lèvres, il nous invite au silence.

« Écoutez !… »

Nous nous penchons, l'oreille tendue. De la lourde valise s'échappe un petit bruit étouffé mais régulier, pareil à un tic-tac de pendule.

Nous nous regardons, atterrés. La même pensée nous est venue à tous en même temps. Nos campeurs sont de faux touristes. Cette valise contient une machine infernale, des explosifs dont la décharge doit être produite à l'aide d'un mécanisme d'horlogerie. Plus de doute, nous avons affaire à des saboteurs qui s'apprêtent à faire sauter quelque chose… Marcoule, bien entendu.

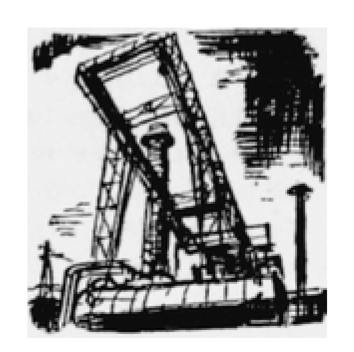
Les yeux toujours fixés sur la mystérieuse valise, nous reculons comme si elle allait voler en éclats.

« N’ayons pas peur, fait tranquillement Corget, vous pensez bien qu’ils n’ont pas l’intention de faire sauter leur propre tente… Si la valise renferme une bombe, le mécanisme d’horlogerie n’est pas branché. Nous ne risquons rien à l’ouvrir. »

À demi rassurés, nous nous rapprochons quand un bref appel nous parvient, de l’extérieur.

« Alerte !… Remettez tout en place et filons vite !… »

C’est le Tondu qui vient de nous prévenir. La Guille a aperçu la voiture noire qui revient vers le campement.





CHAPITRE VIII

LES GENDARMES DE BARTHEZON

Nous avons juste eu le temps de refermer la tente… sans prendre celui d’enfiler nos chaussures. Nous arrivons au Moulin-Jaune essoufflés, en même temps que les campeurs à leur tente. Inquiets, nous grimpons aussitôt à la lucarne du grenier. Les campeurs ne paraissent pas s’être aperçus de notre passage.

Alors, dans la grande salle du moulin, nous tenons un nouveau conseil de guerre. Cette fois, c’est sérieux. Personne, même Corget, ne doute plus. Notre pressentiment ne nous a pas trompés. Nous avons bien affaire à de faux touristes. Tout concorde. Les armes et, plus particulièrement, la mitraillette, les cartes et le plan détaillé de Marcoule, la valise et son mécanisme d’horlogerie. Comment croire que ces gens-là sont simplement venus se reposer sous une tente ? C’est Marcoule qui les intéresse, mais, par

précaution, ils ont préféré s'installer à distance, dans un endroit qu'ils croyaient isolé, où personne ne pourrait se douter de ce qu'ils complotaient.

Cependant, sur certains points, nous ne sommes pas d'accord. S'agit-il de simples espions chargés de relever les plans d'installations secrètes ou de saboteurs ayant pour objectif la destruction des piles atomiques ?

Notre imagination va bon train. Bistèque, Gnafron et Corget penchent plutôt pour des saboteurs, le Tondu, la Guille et moi, pour des espions.

« De toute façon, conclut Corget, espions, saboteurs ou autre chose, cela n'a pas d'importance pour nous. Ils possèdent des armes, des plans d'installations secrètes, ils sortent en cachette toutes les nuits, c'est plus qu'il n'en faut pour les soupçonner. Nous devons avertir les gendarmes. »

Sans plus attendre, nous descendons à Reillanette faire part de notre étrange découverte à Mady.

« Aucune hésitation, s'écrie-t-elle, allez prévenir les gendarmes. »

Il n'existe pas de gendarmerie à Reillanette. La plus proche se trouve à Barthezon, à quatre bons kilomètres. Nous enfourchons nos vélos et partons aussitôt, suivis de Kafi qui trotte sur trois pattes.

Barthezon est un petit village, pas plus grand que Reillanette. La gendarmerie est installée dans une vieille maison provençale au toit souligné d'une double génoise et aux fenêtres étroites. À cause de la chaleur, les volets sont fermés. En manches de chemise, à cheval sur un banc, deux gendarmes jouent aux cartes, sous un platane. L'arrivée de cette bande de cyclistes interrompt leur partie. Gnafron s'avance, le premier. De loin, un gendarme lance :

« Est-ce encore pour signaler un accident au carrefour des Piboules ? Ça fera le quatrième en huit jours.

— Non, monsieur, pas un accident ; c'est plus grave. »

Les deux joueurs posent leurs cartes sur le banc.

« Plus grave ?… Que diable ! que se passe-t-il donc ? »

Corget s'avance, à son tour.

« On voudrait parler au brigadier.

— Le brigadier ?… c'est moi, répond le plus gros des deux hommes. Que lui voulez-vous, au brigadier ? »

Nous nous regardons, embarrassés. Comment commencer ?

« Voilà, déclare Gnafron, nous croyons avoir découvert des espions… des espions qui se préparent peut-être à faire sauter Marcoule. »

Les gendarmes ont tressailli. Ils nous examinent, l'un après l'autre, l'air soupçonneux, se demandant si nous ne nous moquons pas d'eux. Nos mines empruntées les rassurent.

« Oui, des espions, de vrais espions.

— Où ça ?

— À Reillanette.

— Diable ! Comment avez-vous vu que c'étaient des espions ?

— Ils campent sous une tente, en dehors du village, dans un endroit désert… ou plutôt un endroit qui était désert avant qu'on ne vienne s'y installer, nous autres. On a surveillé leurs allées et venues. Ils sortent presque toutes les nuits et ne rentrent qu'au petit jour.

— C'est tout ?

— Oh ! non, monsieur le brigadier. Cet après-midi, ils n'étaient pas à leur campement. Nous sommes allés rôder autour de leur tente. On a découvert toutes sortes de cartes de la région… et surtout un plan détaillé des installations de Marcoule. Il y avait même des croix marquées dessus et des noms soulignés. »

Ses gros bras velus croisés sur sa poitrine, le brigadier nous regarde curieusement.

« Ainsi, mes galopins, vous vous imaginez que des espions laisseraient traîner leurs plans dehors n'importe où ? »

Nous rougissons. Devons-nous avouer que nous avons pénétré dans la tente ?



« C’est que, rectifie Corget, ce n’est pas à côté de la tente que nous avons trouvé ces cartes et ce plan, mais dedans. Elle n’était pas très bien fermée ; nous y avons jeté un coup d’œil… On a même aperçu des armes : un revolver et une mitraillette, oui, monsieur le brigadier, une mitraillette.

— Il y avait aussi une énorme valise, enchaîne aussitôt Gnafron. À l’intérieur ça faisait tic-tac, comme un mouvement d’horlogerie pour les bombes à retardement.

— Et cette valise, vous l’avez ouverte ? demande le gendarme.

— Non, mais elle contenait peut-être des explosifs.

— Diable ! Des explosifs, répète le brigadier, des explosifs ! »

Et il ajoute :

« Est-ce tout, cette fois ? »

Je m’avance, à mon tour.

« Non, monsieur le brigadier. L’autre jour, en venant de Lyon, nous avons passé la nuit dans un bois, près de Marcoule. Pendant que nous dormions tranquillement, mon chien a été blessé par des inconnus qui ont tiré sur lui, avec un revolver… Regardez, on voit encore la trace de la blessure. »

Le brigadier hésite, puis se penche sur Kafi.

« Ne craignez rien, monsieur, il n’est pas méchant. »

La blessure est si bien cicatrisée qu’on ne voit presque rien. Le brigadier hoche la tête.

« D’abord, es-tu sûr que c’était une balle ?

— Oh ! oui, monsieur, absolument sûr… J’ai même dû conduire mon chien à Saint-Ignace pour la lui faire extraire. Elle est à peu près du même calibre que le revolver que nous avons aperçu sous la tente. C’est pour ça que nous pensons que les faux touristes pourraient être aussi les inconnus qui ont tiré sur mon chien près de Marcoule. »

Je sors vivement mon porte-monnaie où je conserve soigneusement le petit bout de métal. Stupeur ! je ne le trouve pas. La balle serait-elle tombée au fond de ma poche ? Mon porte-monnaie ferme si mal. Non, elle n’y est pas. Elle ne peut pourtant pas se trouver dans l’autre poche puisque jamais je ne change de côté mon porte-monnaie. L’aurais-je perdue, tout à l’heure, quand je suis allé acheter un timbre à la poste de Reillanette ? Je reste confondu.

« Pourtant, je vous assure, monsieur le brigadier, c’était bien une balle, tous mes camarades peuvent vous le dire, même qu’elle paralysait un nerf dans l’épaule de mon chien. »

Le brigadier paraît sceptique. Il hausse doucement les épaules. Puis, ses sourcils se froncent.

« Voilà où cela vous mène quand on lit trop de romans policiers. À douze ans on se prend pour des détectives… et par-dessus le marché vous venez déclarer à des gendarmes que vous vous êtes introduits sous une tente appartenant à des gens que vous ne connaissez pas. Savez-vous que cela s’appelle une violation de domicile par effraction et que ça pourrait vous mener loin… ? Sans parler de vos vélos, qui ne sont pas en règle. Vous ignorez peut-être que les appareils d’éclairage sont obligatoires, même en plein jour… Que diriez-vous d’une bonne petite contravention ?… Quant à vos prétendus espions, je vous prie de les laisser en paix. Figurez-vous que nous les connaissons, vos espions. Ils sont trois, n’est-ce pas ? Deux hommes et un garçon de votre âge. Rassurez-vous, leurs papiers sont parfaitement en règle, nous les avons vérifiés… Allez ! filez, messieurs les détectives, et, désormais, mêlez-vous de ce qui vous regarde. »

Le brigadier est-il réellement en colère ? Se moque-t-il de nous ? Il est difficile de le savoir. En tout cas, inutile d’insister. Il ne nous reste plus qu’à sauter sur nos vélos et à déguerpir.

Sans mot dire, nous retraversons le village de Barthezon, mais, sitôt dans la campagne, nous nous arrêtons, à l’ombre d’un mûrier, pour discuter. De

tous, je suis le plus ennuyé. C'est ma faute si les gendarmes ne nous ont pas crus, parce que je n'ai pas retrouvé la balle.

« Penses-tu ! dit Gnafron, même si tu la leur avais montrée, ils ne nous auraient pas écoutés. Ils auraient pensé qu'on l'avait trouvée n'importe où… sauf dans l'épaule de Kafi. J'ai tout de suite vu, à leur façon de nous regarder, qu'ils ne nous prenaient pas au sérieux.

— Après tout, avance la Guille, puisqu'ils ont vérifié les papiers des campeurs, ils ont peut-être raison. »

Corget secoue la tête.

« Les papiers ne prouvent rien. Tout le monde sait que les espions ont toujours des papiers parfaitement en règle… de faux papiers, bien entendu.

— En tout cas, reprend Bistèque, quand nous avons parlé du revolver et de la mitraillette, ils n'ont rien manifesté. Pourtant, ce n'est pas très normal, même pour des touristes munis de papiers en règle, de se promener avec de pareils outils.

— Ce qui prouve, conclut Bistèque, qu'ils n'ont pas cru un seul mot de tout ce que nous racontions et qu'ils ont dit n'importe quoi pour se débarrasser de nous. »

Vraiment, nous ne nous attendions pas à cela. Cette visite aux gendarmes de Barthezon a douché notre enthousiasme. Nous étions presque certains d'avoir affaire à des malfaiteurs… des malfaiteurs qui, à cause du calibre du revolver, pouvaient être les agresseurs de Kafi. Et voilà que, brusquement, tout notre bel échafaudage s'écroule. Alors, une fois de plus nous rassemblons tous nos soupçons : les sorties nocturnes des campeurs en direction probable de Marcoule, leur allure bizarre, l'endroit désert qu'ils ont choisi pour dresser leur tente, les nombreuses cartes de la région qu'ils possèdent, le plan détaillé des installations de Marcoule, le revolver et surtout la mitraillette, enfin la grosse valise dont nous ne connaissons pas le contenu, mais qui renferme un mécanisme d'horlogerie.

« Non, dit Gnafron, nous ne nous trompons pas, ces campeurs sont de faux touristes ; rien ne m'enlèvera cette idée de la tête. »



CHAPITRE IX

LA CITÉ ATOMIQUE

Puisque les gendarmes de Barthezon n’avaient pas voulu nous écouter, Mady nous encourageait à poursuivre, seuls, nos recherches. Nous y étions bien décidés.

« Voilà ce que je propose, déclara Corget. Continuer de surveiller les allées et venues des faux touristes ne nous apprendra plus grand-chose. Si nous allions faire un tour du côté de Marcoule ? En somme, l’autre jour, nous n’avons vu que de très loin les installations atomiques. Ensuite, et c’est le plus important, nous repasserions par le bois de chênes verts où nous avons couché. Tidou m’a assuré qu’il saurait retrouver l’endroit où Kafi a été attaqué. Les traces de pneus ne seront peut-être pas effacées… et on peut faire d’autres découvertes intéressantes. »

C’était vrai, nous ne connaissions pas ces fameuses installations atomiques qui, depuis quelques jours, prenaient pour nous une importance

extraordinaire. La proposition de Corget fut adoptée.

On partit le lendemain matin, presque à l'aube, alors que la voiture noire venait juste de rentrer de sa promenade nocturne. Ainsi, au moins pour l'aller, nous roulerions dans la fraîcheur. Seuls, la Guille et Kafi ne faisaient pas partie de l'expédition. La Guille était décidément devenu notre homme de garde. La solitude ne l'effrayait pas… et surtout il avait peur de tomber de nouveau, avec son vélo préhistorique. Quant à Kafi, j'avais insisté pour ne pas l'emmener. Je m'imaginais que, dans ce bois de chênes verts, il courrait un nouveau danger. En passant au village, je le laissai dans le jardin de notre ancienne maison où Mady le trouverait quand elle se lèverait. Elle serait heureuse de le garder.

Dans cet air frais et léger, il faisait bon rouler. Nous chantions comme des rossignols. Devant, sur son petit vélo, Gnafron pédalait si vite qu'on ne voyait plus ses jambes tourner.

Le Rhône traversé, près de Roquemaure, on s'engagea, toujours en chantant, sur la belle route plate qui remontait l'autre rive du fleuve. Mais bientôt, une pancarte coupa net sifflets et chansons :

MARCOULE 7 KM

Enfin, nous approchions de ce lieu mystérieux et secret sur lequel Mady nous avait raconté tant de choses. D'instinct, on ralentit l'allure. Brusquement, à un détour du chemin, apparurent, dans la claire lumière du matin, une forêt de tours, de pylônes, de hangars. On mit pied à terre pour mieux regarder de tous ses yeux ce paysage étrange.

« C'est curieux, dit Gnafron, je ne voyais pas Marcoule ainsi. On dirait plutôt un grand chantier. »

Gnafron avait raison. Les usines de produits chimiques de la banlieue lyonnaise, avec leurs acres fumées rouges, jaunes, vertes, étaient autrement impressionnantes. Ici, pas de lumières, à peine quelques petites fumées et surtout pas de bruit. Un silence si grand régnait sur cette plaine du Rhône que nous en étions presque déçus.

Mais lorsqu'on s'approcha du réseau de fils de fer barbelés qui entourait les installations, notre cœur recommença à battre. Là, devant cette clôture, on comprenait que ce n'était pas une usine comme les autres. Une longue barrière mobile, peinte en rouge et blanc, comme celle d'un passage à

niveau, coupait la route. Mitraillette à l'épaule, des policiers montaient la garde devant de petites guérites. Une immense pancarte indiquait, en lettres rouges, que l'entrée était rigoureusement interdite aux visiteurs.

Cependant, à gauche, une autre pancarte, plus petite celle-là, invitait les touristes à monter jusqu'à un belvédère aménagé de l'autre côté, sur la colline, d'où ils auraient une belle vue d'ensemble sur Marcoule.

« Allons-y », dit Bistèque.

La route blanche grimpait, sinueuse, exposée au soleil matinal et déjà chaude. De cette terre rocailleuse et sèche se dégageait un agréable parfum de romarin et de thym sauvage. La côte était si raide qu'on mit pied à terre. Transpirant, le Tondu essuyait son crâne chauve avec la doublure de son béret.

Enfin, on parvint au sommet de la colline. Au dernier tournant, se dressa devant nous une construction neuve, ressemblant un peu à un chalet, dominant la vallée du Rhône. Les touristes d'un car qui nous avait dépassés dans la montée, y pénétraient.

« Suivons-les », dit Gnafron.

Cette construction était une sorte de musée où une multitude de tableaux lumineux, de panneaux, de graphiques, de maquettes donnaient des détails sur l'énergie nucléaire, le fonctionnement des piles atomiques. C'était bien savant pour nous… et surtout autre chose nous intéressait davantage.

Sans s'attarder, on passa sur la terrasse du chalet. La pancarte n'avait pas menti. La vue sur les installations était magnifique. Les autos, rangées au pied des hangars, paraissaient minuscules à côté des bâtiments gigantesques de la cité. Ainsi, c'était tout cela que nos campeurs voulaient peut-être faire sauter !… Un frisson passa entre nos épaules.

Tandis que nos regards se promenaient sur ce vaste horizon silencieux, un groupe de jeunes étudiants d'Afrique noire écoutait les explications d'un ingénieur qui, en même temps, montrait les différentes parties de l'usine. Nous ne pouvions pas comprendre, c'était trop difficile, mais, tout à coup, on tendit l'oreille à ce dialogue :

« Et cette sorte de tour métallique en construction, demandait un étudiant, à quoi servira-t-elle ?

— Elle supportera une plate-forme de guet et un groupe de projecteurs, pour assurer une meilleure surveillance de l'ensemble des installations, surtout la nuit.

— Pourquoi tant de précautions ? demanda le jeune Noir.

— On peut toujours craindre quelque chose pour des installations qui ont coûté des sommes fabuleuses et renferment des machines secrètes… Ainsi, ces jours-ci encore, la police a été alertée plusieurs fois, en pleine nuit. »

Nous nous regardons, pris par une nouvelle envie de révéler ce que nous savons. Non, on ne nous croirait pas davantage.

« Tu as entendu, me glisse Corget à l'oreille, plusieurs alertes cette semaine. Ne nous attardons pas, nous avons vu ce que nous voulions voir. »

Nous remontons sur nos machines et dévalons à toute vitesse vers la plaine. De loin, nous avons repéré sans peine notre bois de chênes verts qui fait une tache sombre sur le paysage grillé par le soleil. Mais, pour l'atteindre, nous devons effectuer un long détour et rejoindre d'abord la route sur laquelle nous sommes passés l'autre jour. Nous retrouvons l'endroit où nous avons dormi. Bistèque y récupère même une boucle de son sac. L'émotion nous serre la gorge quand on pense que des hommes armés rôdaient dans ce bois, près de nous. Que serait-il arrivé si c'était nous, au lieu de Kafi, qui les avions rencontrés ?

« Conduis-nous, me dit le Tondu, à l'endroit où tu as découvert la tache de sang. »

Nous nous glissons à travers le bois qui est plutôt une sorte de maquis. Je ne le reconnais pas très bien. Il me paraît plus grand que l'autre jour. Dans mon affolement, je ne me rendais pas compte des distances. Nous nous dispersons pour essayer de retrouver le fameux chemin creux. Enfin je l'aperçois ; j'appelle mes camarades. Nous descendons cette piste jusqu'à l'endroit où le sol apparaît plus sombre, détrempé par l'eau de la petite source.

Voici la tache de sang. Elle est encore parfaitement visible, elle a seulement bruni en séchant. Les traces de pneus, elles aussi, se distinguent très bien. Je me penche pour les examiner.

« Qu'y a-t-il ? me demande Corget en me voyant m'attarder. Tu ne les reconnais plus ?… Ce ne sont pas les mêmes ?

— Si, les mêmes… mais il m'avait semblé qu'elles n'étaient pas aussi nombreuses. »

Mes autres camarades ont dressé l'oreille.

« Tu es sûr de ce que tu dis, Tidou ?

— Presque sûr.

— Tout simplement, en déduit Bistèque, cela prouve que la voiture est revenue depuis l'autre nuit.

— Et que cette voiture pourrait être celle de nos campeurs, ajoute Gnafron, puisqu'ils quittent si souvent Reillanette.

— C'est ce que nous saurons bientôt, affirme le Tondu, j'ai ce qu'il faut pour relever les empreintes. »



Le Tondu a pensé à tout. Il sort de sa poche du papier, un pinceau, une bouteille d'encre. Avec la pointe du pinceau trempé dans l'encre il badigeonne les parties en relief d'une empreinte bien nette. Ensuite, il pose son papier, à plat, presse légèrement et retire délicatement la feuille marquée de raies noires qui font des zigzags. Il ne reste plus qu'à laisser sécher le papier avant de le plier.

« Oui, dit Gnafron, mais comment ferons-nous pour prendre aussi les empreintes de la voiture noire ? Devrons-nous attendre le premier jour de pluie ? Ça risque d'être long… Quant à s'en approcher, ce ne serait pas facile. »

Je me tourne vers Gnafron.

« Je connais un endroit, sur le chemin du moulin, où la terre s'accumule, après les orages. Ce soir, nous irons y verser quelques arrosoirs d'eau et demain matin nous aurons nos empreintes.

— Formidable ! s'écrie Gnafron, je n'y aurais pas pensé ! »

Avant de quitter le bois, nous explorons encore les abords du chemin creux, espérant trouver d'autres indices, des balles ou des douilles de

revolver, car il est probable que Kafi n'a pas essuyé qu'un seul coup de feu. Mais comment découvrir d'aussi petits objets dans les feuilles mortes ? Tant pis. Nous avons les empreintes, c'est l'essentiel.

Pressés, à présent, de regagner Reillanette, nous courons reprendre nos vélos déposés à l'entrée du bois. Il est dix heures. La chaleur monte, si forte que nous protégeons nos têtes avec nos mouchoirs noués aux quatre coins. Malgré le vent du midi qui nous jette au visage des bouffées brûlantes, nous pédalons comme des forcenés. Ah ! qu'ils ont eu raison de ne pas nous écouter, les gendarmes de Barthezon !… Dans quelques heures nous allons peut-être faire une découverte sensationnelle.

… Mais nous sommes loin de nous douter de l'incroyable surprise qui nous attend encore avant d'arriver au Moulin-Jaune.

En effet, nous atteignons les premières maisons de Reillanette et, déjà, Gnafron a pris les devants, pour annoncer la nouvelle à Mady, quand nous le voyons revenir, pédalant à toute vitesse, l'air affolé.

« Arrêtez ! nous crie-t-il. Arrêtez… »

Il saute de son vélo. Il aurait vu un âne voler qu'il ne paraîtrait pas plus ahuri.

« Qu'y a-t-il, Gnafron…, un accident ?

— Non, pas un accident…

— Mady ?

— Oui, Mady… elle… elle… »

L'émotion le fait bégayer.

« Allons, parle, Gnafron !

— Mady… elle est avec lui… avec le garçon, elle discute avec lui. »

Inutile de demander des précisions. Le garçon, c'est celui de la tente. Pourtant, c'est trop invraisemblable, nous ne pouvons le croire.

« Tu t'es trompé, Gnafron, tu as mal vu. Il ne parle jamais à personne.

— Je vous jure que c'est lui. Avec des cheveux blonds comme les siens, on ne peut pas se tromper. Venez, sans bruit !… »

Nous le suivons, à pied, tenant nos vélos par le guidon. Au coin de la mairie, nous nous abritons derrière le mur et, le cou tendu, nous observons. Gnafron n'a pas eu la berlue. Le garçon de la tente verte parle à Mady ; il se tient debout devant sa chaise longue, à l'entrée du jardin. Il doit être là depuis un certain moment, car il a déposé le sac tyrolien où il met ses

provisions. Comment Mady s’est-elle prise pour l’arrêter et le forcer à parler ? Mais, soudain, Gnafron prend un air indigné.

« Oh ! regardez !… il ose caresser Kafi. »

J’ai vu, moi aussi. Mon cœur s’est arrêté de battre.

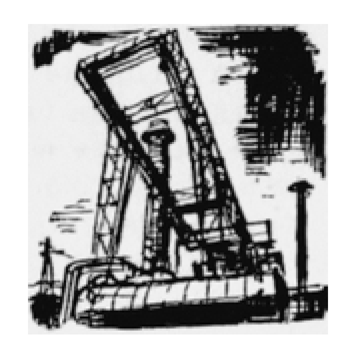
Une terrible envie me démange de courir vers ce garçon pour lui enlever mon chien. Mes camarades me retiennent.

« Non, Tidou, laisse-le, il ne lui fait pas de mal, et Mady est peut-être en train de le questionner habilement pour savoir quelque chose. »

C’est Corget qui vient de me calmer. Il a raison. Tout de même, quand je pense que ce garçon fait semblant de s’intéresser à mon chien alors que lui, ou les autres campeurs, ont peut-être voulu le tuer.

Bouillant d’impatience, nous continuons d’observer. Mady parle beaucoup, puis le garçon s’anime à son tour. Enfin, il reprend son sac tyrolien, le passe à ses épaules, tend la main à Mady, donne une nouvelle petite tape amicale à Kafi et s’éloigne.

Le cœur battant, nous nous élançons.





CHAPITRE X

UN CURIEUX GARÇON

Nous entourons notre petite camarade, certains qu'elle va nous apprendre des choses extraordinaires.

« Mady ! tu es formidable !… Comment as-tu réussi à l'arrêter et à le faire parler ? Vite, raconte-nous !.. »

Mais, au lieu de sourire, Mady lève vers nous un regard étrange qui nous surprend. Ses yeux brillent, on dirait qu'elle a pleuré.

« Oh ! Mady, que s'est-il passé ? Ce garçon a été méchant avec toi ? »

Mady essuie ses yeux, secoue la tête, lentement. D'une voix grave, elle murmure :

« Vous et moi, nous nous sommes tous monté la tête. Ce ne sont pas les campeurs du Moulin-Jaune qui ont tiré sur Kafi… et par conséquent pas eux, non plus, qui vont rôder autour de Marcoule. »

Elle laisse échapper un soupir. Nous attendons la suite, suspendus à ses lèvres. Une soudaine inquiétude traverse l'esprit de Corget, qui demande vivement :

« Tu as donc parlé de nos soupçons à ce garçon ?… de la blessure de Kafi ? »

Mady proteste énergiquement.

« Rassurez-vous. Comme vous, j'avais promis de n'en parler à personne. Je n'ai rien dit de compromettant. Écoutez plutôt, voici comment cela s'est passé. J'étais assise sur ma chaise longue en train de tricoter quand j'ai aperçu le garçon, au bout de la rue, venant de ce côté. Je ne l'avais jamais vu, mais, avec son sac tyrolien, ses cheveux blonds, je l'ai tout de suite reconnu. Alors, une idée m'est venue. Vous n'aviez jamais réussi à l'aborder, j'aurais peut-être plus de chance.

« J'ai fait exprès de laisser tomber ma pelote de laine, en tirant ensuite légèrement sur le fil, pour qu'elle se déroule sur la pente du jardin. Par chance, elle a dévalé jusque sur la route. C'était cette pelote rouge, il ne pouvait manquer de l'apercevoir. En effet, il s'est arrêté, a regardé la pelote, suivi des yeux le fil, jusqu'à moi. Je l'ai vu hésiter, prêt à rebrousser chemin ; mais au moment où nos regards se croisaient, j'ai souri, comme si je lui demandais un service. Alors il a fait les deux pas qui le séparaient de la pelote, l'a ramassée et me l'a rapportée. Là, encore, il a hésité. Ses sourcils se sont froncés. Il a regardé ma chaise longue et, finalement, m'a demandé :

« — Tu es donc blessée ?… ou malade ?…

« — Malade, depuis plusieurs mois.

« — Ce doit être triste de rester toujours allongée ?…

« — Je ne m'ennuie pas ; Kafi me tient souvent compagnie.

« — Ah ! oui, ce chien, je le reconnais ; je le vois souvent avec les garçons qui se sont installés dans le vieux moulin.

« — Ils me le prêtent pour me distraire. C'est une bonne bête, il n'est pas méchant.

« — Moi aussi, j'aime les bêtes. »

« Il a posé la main sur la tête de Kafi qui a battu de la queue pour montrer qu'il était sensible à la caresse. Vous voyez, si Kafi avait été menacé par ce garçon, il n'aurait pas été si aimable. Évidemment, cela n'est pas une preuve suffisante. Mais attendez la suite. Pendant qu'il caressait

Kafi, j’ai eu le temps d’observer ce garçon. Je le devinais embarrassé, comme quelqu’un qui veut dire quelque chose et n’ose pas. Si j’avais prononcé un seul mot, je suis sûre qu’il serait parti. Je n’ai rien dit. Alors, au bout de quelques instants, il a murmuré :

« — Oui, c’est triste d’être longtemps malade. Cependant, tu ne parais pas malheureuse. Moi, vois-tu, je ne suis pas malade, mais je suis triste et le serai toujours à présent. »

« Il m’a regardée. Je n’ai encore rien dit, mais lui ai souri. Alors, il a ajouté :

« — Le mois dernier, j’ai perdu ma mère et ma sœur dans un accident d’auto, près de Paris. Je reste seul avec mon père. Je ne me consolerai jamais. »

« Il a soupiré, tournant la tête pour cacher une larme. J’ai pris sa main pour lui montrer que je partageais son chagrin. Il a tressailli, puis, sans me regarder, m’a raconté l’accident. Sa mère avait été tuée sur le coup, sa sœur plus jeune que lui, était si gravement blessée qu’elle devait mourir le lendemain dans une clinique. Il parlait lentement, à mi-voix, mais je le sentais soulagé de me confier sa peine.

« Alors je lui ai demandé pourquoi il était venu à Reillanette où il ne trouvait aucune distraction pour oublier son chagrin. Il m’a répondu que, justement, il préférait cet endroit isolé puisque jamais plus il ne serait heureux. Jusqu’à présent, depuis la mort de sa mère et de sa sœur, il n’avait parlé à personne. Cependant, en disant cela il me sourit doucement comme pour me remercier de l’avoir écouté. Nous sommes ensuite restés un moment silencieux, puis je me suis enhardie à lui demander :

« — Ainsi, à part les courses au village, tu restes toujours là-bas, autour de la tente ?

« — Je lis, je me promène dans les bois, loin du village… je fais la cuisine pour tout le monde.

« — Je sais, tu n’es pas seul.

« — Je campe avec mon père et un de ses amis, un Alsacien. »

« À ce moment-là, je l’ai regardé dans les yeux pour lui demander s’il ne sortait jamais avec eux puisque souvent, la nuit, on voyait leur voiture passer au bas du village. Le garçon a froncé les sourcils, comme si ma question le surprenait ou même lui était désagréable, mais aussitôt il a expliqué :

« — C’est vrai, mon père et son ami sortent souvent le soir, très tard, pour ne rentrer qu’au petit jour. Je ne les accompagne jamais. »

« Je n’ai pas insisté. Je lui ai simplement demandé s’il resterait encore longtemps à Reillanette.

« — Je ne sais pas, a-t-il dit. À présent que je te connais, je le voudrais…, mais cela ne dépend pas de moi. »

« Et il a ajouté :

« — Si je ne t’ennuie pas, demain, en revenant au village, faire mes provisions, je te dirai bonjour en passant.

« — Tu ne m’ennuies pas, au contraire… mais j’aimerais savoir ton nom.

« — Ma petite sœur m’appelait Niky… et toi ?

« — Mady !

« — Alors à demain, Mady ! »

« Il a encore caressé Kafi, puis a repris son sac. Voilà, c’est tout… mais à présent, je suis sûre que ce garçon et ses compagnons ne font rien de mal. »

Mady se tait. Nous nous regardons. Son récit nous a abasourdis. Le visage bouleversé de notre petite camarade nous interdit toute parole. Nous demeurons silencieux, en rond, autour de sa chaise, chacun attendant qu’un autre parle le premier.

« Mady, dit enfin Corget, nous ne voudrions pas te contrarier ni te peiner, mais ce que tu viens de nous apprendre ne peut détruire nos soupçons. Je ne sais que penser de ce que t’a dit ce garçon, mais ses compagnons ne lui disent peut-être pas tout ce qu’ils font. D’ailleurs, nous allons peut-être trouver un nouvel indice. Dans le bois où nous avions dormi, près de Marcoule, nous venons de relever les empreintes d’une voiture qui est certainement revenue plusieurs fois, là-bas, après notre départ. Nous allons les comparer avec celles de l’auto des campeurs. Suppose que ces empreintes correspondent !…

— Ce n’est pas vrai… et même si elles étaient semblables, cela ne signifierait rien. Il n’existe pas trente-six sortes de pneus. Niky est un garçon comme vous… et son père, un père comme les nôtres. »

La conviction de Mady est si profonde que nous osons à peine la contredire.

« Pourtant, risque Bistèque, tu ne trouves pas bizarre que les deux hommes laissent ce garçon seul, toutes les nuits, sous la tente ?

— Cela m’a paru curieux, je le reconnais, mais il existe toutes sortes de gens ; d’ailleurs en cette saison chaude, il fait meilleur sortir la nuit qu’en plein midi. Quand vous êtes rentrés de Marcoule, hier soir, vous étiez en nage, rouges comme des écrevisses.

— Toi-même, Mady, as reconnu qu’à ta question, le garçon avait pris un air gêné.

— Justement, comme vous et moi, il trouve lui aussi ces sorties nocturnes un peu extravagantes et je suis sûre qu’il ne les approuve pas… En tout cas, j’ai bien vu que Niky était sincère… D’ailleurs, il doit revenir demain ; il sera moins intimidé ; je lui poserai des questions précises ; vous verrez qu’il y répondra. Pauvre Niky, il est si malheureux ! »

Une nouvelle larme perle à la paupière de Mady. Nous ne savons plus que penser. Comment pourrions-nous partager sa certitude ?

Nous la quittons, un peu brusquement, pour rentrer au moulin. Comme nous traversons le village, midi sonne au clocher. Tout à l’heure en arrivant à Reillanette, après notre équipée, nous étions joyeux et affamés. Le récit de Mady nous a coupé l’appétit. Vraiment, les gendarmes de Barthezon et Mady auraient-ils raison ?

Assis en rond dans la grande salle du moulin, nous discutons des événements. Sur le coup, les larmes de Mady nous ont tellement impressionnés que nous sommes presque apitoyés par ce garçon…, ce même garçon qui m’a lancé un regard si froid le jour où j’ai voulu lui parler, sur le chemin de la fontaine.



« Oui, s’écrie tout à coup Corget, pourtant si calme d’ordinaire, nous sommes des imbéciles. Nous avons failli nous laisser prendre au piège tendu par ce Niky. Il a joué à Mady la comédie. Il a essayé de l’attendrir parce que c’est une fille… et que les filles croient ce qu’on leur raconte pourvu qu’on pleure un peu.

— Parfaitement, approuve Bistèque, nous nous sommes laissé rouler. Pas par Mady, bien sûr ; elle a bon cœur, on ne peut pas lui en vouloir, mais par l’autre. Ce sont les deux hommes qui l’ont envoyé. Ils ont compris qu’on les surveillait, que leurs allées et venues en pleine nuit commençaient à intriguer les gens du village. Alors, ils ont pris les devants. Ils ont délégué le garçon pour raconter une histoire montée de toutes pièces. Le coup de l’Alsacien ne prend pas. Cet homme à l’accent bizarre est sans doute payé par un pays étranger.

— Si vraiment, ajoute Gnafron, ce Niky avait besoin de raconter son chagrin, il n’aurait pas attendu si longtemps puisque, tous les jours, il passe devant le jardin de Mady. »

Cependant le Tondu est moins affirmatif. Le Tondu est le plus grand de nous tous, mais aussi le plus sentimental. Il a trop confiance en Mady pour penser qu’elle ait pu se tromper.

« Vous avez peut-être raison, dit-il, cependant, il ne faut pas oublier que ce n’est pas le garçon qui s’est arrêté pour parler à Mady, mais Mady qui l’a retenu, presque de force, en l’obligeant, pour ainsi dire, à ramasser sa pelote de laine.

— C’est vrai, approuve la Guille, je n’étais pas près de Mady quand elle vous a parlé de sa rencontre avec ce garçon, mais tout à l’heure, quand vous me l’avez racontée, vous avez dit que Niky avait promis à Mady de revenir demain. S’il avait quelque chose à cacher, il ne reviendrait pas. Il aurait peur, cette fois d’être obligé d’en dire trop. »

Je suis le seul à n’avoir pas donné mon avis. Les autres se tournent vers moi, attendant ma réponse :

« Je pense, comme Corget et Bistèque, que nous avons trop de doutes pour ne pas nous méfier des faux touristes… mais, comme le Tondu, je ne peux pas croire que Mady se trompe.

« C’est bon, déclare finalement Corget, inutile de discuter davantage. Attendons jusqu’à demain, nous aurons alors un indice de plus, les

empreintes de la voiture noire… et nous déciderons de ce qui nous reste à faire. »

Alors, seulement, nous pensons à manger. Bistèque allume son feu de bois devant le moulin, mais nous sommes encore trop bouleversés pour retrouver notre appétit et notre entrain. Il est si vrai que nous ne sommes pas comme d'habitude, que Kafi tourne autour de nous, inquiet comme lorsque quelqu'un l'a grondé et qu'il cherche à se faire pardonner.

Le repas terminé, au lieu de rester au moulin, j'emmène mon chien pour un long tour dans la campagne.

J'ai envie de revoir Mady. À midi, nous l'avons quittée brusquement, comme si nous étions fâchés. Elle doit être triste en pensant que nous lui reprochons de ne plus partager nos soupçons. Cependant, à cause de mes camarades, je n'ose aller la retrouver.

Enfin, le soir est là. Sitôt la nuit tombée, nous partons avec un arsenal de casseroles et de seaux pleins d'eau vers l'endroit où le chemin est recouvert d'une couche de boue séchée. Nous l'arrosons copieusement, puis rentrons nous coucher.

Sur mon tas de foin, je tarde à m'endormir. Cette journée a été trop chargée d'événements. Je revois Marcoule, ses hautes cheminées, ses tours, ses hangars, je pense à Mady, à la peine qu'elle aura demain matin, si nous lui apprenons que les empreintes des deux voitures se correspondent.

Avant de fermer les yeux, je passe la main dans la belle fourrure de Kafi ; tout bas, en le caressant, je murmure :

« Kafi ! pourquoi ne sais-tu pas parler ? »

… Je dors encore profondément quand des appels me tirent de mon sommeil.

« Debout ! vite, debout !… »

Je me redresse, me frotte les yeux. C'est Gnafron qui vient de nous réveiller. Il fait déjà grand jour. Bistèque et la Guille sont déjà en train de s'habiller.

« Vite, venez voir ! » s'égosille Gnafron.

Nous le suivons, à la queue leu leu, le long de l'échelle qui plie à se rompre. Il nous montre la lucarne.

Stupeur !… la tente verte et la voiture noire ont disparu.

« Regardez ! »

« J’en avais le pressentiment, déclare Gnafron, pâle d’émotion. C’est pour cela qu’en m’éveillant, tout à l’heure, j’ai vite grimpé là-haut. Ils ont dû décamper en pleine nuit. »

Nous redégringolons dans la grande salle. Le temps de passer nos tricots, car l’air du matin est vif, et nous voilà galopant vers l’emplacement de la tente. Hélas ! il fallait s’y attendre ; les campeurs n’ont rien laissé traîner, et ce n’est pas sur ce terrain sec et caillouteux que nous pouvons relever la moindre trace. À peine distingue-t-on quelques gouttes d’huile, tombées du moteur de la voiture.

« Inutile de perdre son temps, dit vivement Bistèque, nous ne trouverons rien. Descendons sur le chemin. »

Mon idée était bonne. Dans la boue pâteuse, les empreintes sont de véritables moulages. Pour éviter une grosse pierre ronde, au milieu du chemin, le chauffeur a donné un grand coup de volant de sorte que les roues arrière ne sont pas venues effacer les traces des roues avant. Corget triomphe :

« Vous voyez !… même pas la peine de relever les empreintes ; ce sont bien les mêmes zigzags.

— Ce départ brusqué est facile à expliquer, conclut alors Gnafron. Je n’accuse pas Mady, mais, sans le vouloir, elle a eu la langue trop longue. Elle a parlé de nous, elle l’a dit elle-même puisqu’elle a expliqué au garçon que Kafi nous appartenait. Niky a compris que nous surveillions le campement. À son retour, il a raconté aux deux hommes sa conversation avec Mady. Ceux-ci ont alors jugé prudent de déguerpir au plus vite. Pensant que nous pouvions les épier, ils sont partis en pleine nuit. »

L’explication de Gnafron paraît très vraisemblable. Que faire à présent puisque les campeurs viennent de nous échapper ?

« Allons voir Mady, propose Corget. Hier elle était tellement émue qu’elle ne nous a peut-être pas tout dit. »

Nous remontons donc vers le village, nous demandant si Mady est déjà levée et surtout comment nous allons la trouver. Malgré l’heure matinale, elle est déjà au soleil, dans le jardin. Nous nous approchons, embarrassés. Comment lui annoncer la fuite de ce garçon qu’elle croit sans doute encore innocent ?

« Parle le premier, toi, Tidou, me glisse Corget. Tu la connais mieux que nous. »

Mais je n’ai pas le temps d’ouvrir la bouche.

« Je sais ce que vous venez me dire de si bon matin, fait-elle. La tente verte a disparu, n’est-ce pas ? »

En disant cela, elle sourit d’un petit sourire triste qui accroît notre trouble.

« Oh ! Mady, tu sais donc ?…

— J’ai été prévenue par ce petit papier que j’ai trouvé tout à l’heure sur le pied de ma chaise longue. »

Elle me tend une feuille arrachée à un carnet, sur laquelle sont griffonnés ces mots :

« Nous quittons Reillanette… Je suis très triste de ne pas te revoir. J’essaierai de revenir bientôt ou je t’écrirai. Je souhaite que tu guérisses vite.

NIKY. »

Le billet passe de main en main. Chacun le relit, tout bas, comme s’il allait trouver autre chose, entre les lignes. Mady nous observe, presque inquiète de notre silence.

« Vous voyez, déclare-t-elle avec assurance, j’avais raison. Si Niky faisait partie d’une bande de malfaiteurs, il n’aurait pas commis l’imprudence de se trahir par son écriture… et pourtant, des espions, il en rôde en ce moment dans la région. Avez-vous vu le journal ?…

— Pas encore.

— Il vient d’arriver ; lisez ! »

Elle déplie devant nous le journal du pays. En première page, un gros titre attire aussitôt notre attention. Nous nous bousculons pour lire tous en même temps :

NOUVELLE ALERTE À MARCOULE

Cette nuit encore, des inconnus ont tenté de pénétrer dans l’ensemble du grand centre atomique de la vallée du Rhône. Deux chiens policiers ont été trouvés morts, vraisemblablement empoisonnés. Une brèche a, d’autre part, été découverte dans la clôture électrique. Il semble que les auteurs de ce

nouvel attentat soient ceux, qui la semaine dernière, ont déjà mis les services de surveillance en état d'alerte.





CHAPITRE XI

TROIS OMBRES DANS UN BOIS

Grand branle-bas au Moulin-Jaune. La fuite inattendue des campeurs, l'article du journal nous ont décidés à partir. Nos couvertures pliées, nos sacs bouclés, nos vélos réparés et gonflés à bloc, nous sommes prêts.

Mady nous attend dans son jardin. Elle connaît notre décision puisque nous l'avons prise devant elle, ce matin même. Pauvre Mady ! Elle nous sait décidés à ne commettre aucune imprudence et à ne pas nous attarder là-bas, elle s'inquiète tout de même.

« J'ai peur qu'il vous arrive quelque chose, dit-elle. De loin, Marcoule paraît si effrayant ! »

Je lui répète que notre intention est simplement de passer la nuit dans le bois de chênes verts où nous avons couché l'autre fois, afin de nous rendre compte si vraiment il s'y passe quelque chose. Ce que nous voulons savoir, c'est si la voiture qui vient rôder dans ce bois est celle des campeurs. Si

nous pouvons obtenir cette preuve, alors il ne nous restera plus qu'à avertir la police, à obliger les surveillants de Marcoule à venir constater, sur place, que nous ne nous sommes pas monté la tête.

Mais Mady s'inquiète quand même.

« Coucher dehors !… et s'il pleuvait, la bâche que vous a prêtée Frigoulet ne vous protégerait guère… et si vous vous trouviez tout à coup devant un danger, comme Kafi ! »

Nous reconnaissons à peine notre petite camarade qui, deux jours plus tôt encore, nous engageait à pousser l'aventure jusqu'au bout. Faut-il que sa conversation avec Niky l'ait transformée à ce point ?… Nous le sentons bien, si elle essaie de nous retenir ce n'est pas seulement pour le danger que nous pouvons courir mais à cause de Niky. Malgré tous nos soupçons accumulés, elle est toujours persuadée que Niky et les deux hommes qui l'accompagnent n'ont jamais, ni de près ni de loin, trempé dans une affaire louche.

« Je ne sais pas comment vous expliquer, dit-elle, c'est ainsi. Ce que je ressens ne me trompe pas. »

Mais elle pense aussi à Kafi.

« Tu devrais me le laisser, Tidou. Suppose qu'il s'échappe encore cette nuit, qu'il se fasse de nouveau blesser !… »

Mady a trouvé le point sensible. Bien sûr, je n'oublie pas la balle qui a traversé l'épaule de Kafi, et je pense à ces deux chiens policiers, trouvés empoisonnés. Pourtant Kafi peut nous aider. Il a l'oreille fine, un flair extraordinaire. Malgré le danger, je décide de l'emmener… en emportant une solide corde qui servira de laisse.

« Mon bon Kafi, soupire Mady en prenant la tête de mon chien entre ses mains et en l'embrassant, pourvu qu'il ne t'arrive rien ! »

Nous sautons sur nos vélos, et Mady nous regarde partir sans joie, sans agiter le bras comme elle le faisait souvent, en signe d'au revoir. Kafi nous suit en trottinant. La distance entre Reillanette et Marcoule n'est pas grande. Je n'ai pas attaché la remorque à mon vélo. D'ailleurs, depuis le jour où j'ai conduit Kafi à Saint-Ignace, chez le vieux Césaire, il refuse absolument de remonter dans sa caisse roulante. Sans doute se souvient-il des cahots de la route qui avivaient la douleur de sa blessure.

Il fait encore très chaud sur la route. Nous roulons lentement. Partout, autour de nous, chantent grillons et cigales. Mais nous ne pensons guère à

les écouter.

Nous n’avons décidément pas de chance avec nos vieux vélos. Presque coup sur coup, deux crevaisons nous obligent à mettre pied à terre. Le Tondu (notre spécialiste en réparations de pneus crevés) constate que ce ne sont pas des clous qui ont percé les chambres à air, mais que la chaleur a décollé d’anciennes pièces.

Enfin, Marcoule est en vue. Le silence qui enveloppe la cité atomique paraît encore plus impressionnant que l’autre jour. Nous suivons les fils de fer barbelés de l’enceinte sans nous attarder. À quoi bon ! Nous savons bien qu’espions et saboteurs ne travaillent pas au grand jour.

Le soir commence à descendre quand nous arrivons en bordure du bois de chênes verts. Avant la tombée de la nuit, nous partons en reconnaissance pour repérer le chemin creux et, plus précisément, l’endroit où la source détrempe le terrain. Nous retrouvons facilement le lieu, mais il fait déjà trop sombre pour se rendre compte si la voiture est encore revenue la nuit précédente.

« Dépêchons-nous, dit Bistèque, de dénicher un endroit bien camouflé, d’où nous pourrons surveiller la piste. »

Cet endroit idéal, nous le trouvons entre deux gros rochers qui se rejoignent presque au sommet. Si le temps se gâtait, ce qui paraît improbable, nous n’aurions qu’à étendre la bâche entre ces deux blocs pour en faire un véritable abri. Pour plus de sécurité, nous cachons nos vélos sous des branchages, au cas où des phares d’auto, braqués dans notre direction, feraient briller leur métal. Ensuite nous entassons des feuilles mortes sur le sol où les couvertures sont ensuite étendues, formant un véritable matelas, aussi souple que les bottes de foin du Moulin-Jaune. J’attache solidement Kafi à un tronc d’arbre, en lui recommandant de ne pas aboyer s’il entend du bruit. Pour me faire comprendre je le regarde fixement dans les yeux, en imitant ses aboiements et en lui donnant en même temps de petites tapes sur la croupe, pour bien lui signifier l’interdiction.

Il ne nous reste plus qu’à tirer les provisions des sacs et à pique-niquer en attendant la vraie grande nuit. Le bois est silencieux. Les cigales se sont tues depuis longtemps. Quelques insectes voltigent autour de nous. Du sol, monte une odeur de plantes sauvages, douce comme un parfum. Pourtant, dans ce calme, nous avons l’impression qu’il va se passer quelque chose d’extraordinaire ; nous osons à peine parler.

Comme l'autre nuit, au Moulin-Jaune, nous décidons de poster un guetteur qui nous réveillera à la première alerte. Nous tirons au sort avec des bouts de papier numérotés placés dans le béret du Tondu. L'homme de garde prendra la faction pendant une heure. Pour être sûr de ne pas s'endormir, il devra rester debout. Interdiction absolue d'allumer l'une de nos deux bougies et encore moins la lampe électrique. Il prendra la montre à cadran lumineux de la Guille et la passera au suivant.



Bistèque tire le numéro 1. Il prendra son tour de garde de dix heures et demie à onze heures et demie. Moi, j'ai tiré le numéro 2. Je ferai le guet jusqu'à minuit et demi… et ainsi de suite jusqu'à quatre heures et demie où le petit jour commencera à poindre. Mais nous sommes presque sûrs que Corget, le numéro 6, n'aura pas à monter la garde ; quelque chose se sera passé avant l'aurore.

Tout est réglé ; il ne nous reste plus qu'à attendre. Nous essayons de bavarder, de plaisanter, mais les rires sonnent faux. De temps en temps, au léger bruit d'une bête des bois qui trotte dans les feuilles mortes, Kafi dresse les oreilles, découvre ses crocs, prêt à aboyer, mais il se tourne aussitôt vers moi et se retient. Il a compris la leçon.

Dix heures et demie ! Bistèque prend son tour de garde et les autres s'étendent, serrés comme des sardines dans une boîte. À côté de moi, j'entends la respiration un peu haletante de Kafi. Il nous sent inquiets. Au lieu de se coucher, il demeure les pattes de devant dressées, les longs cornets de ses oreilles tendus en avant. De l'autre côté, le paisible la Guille

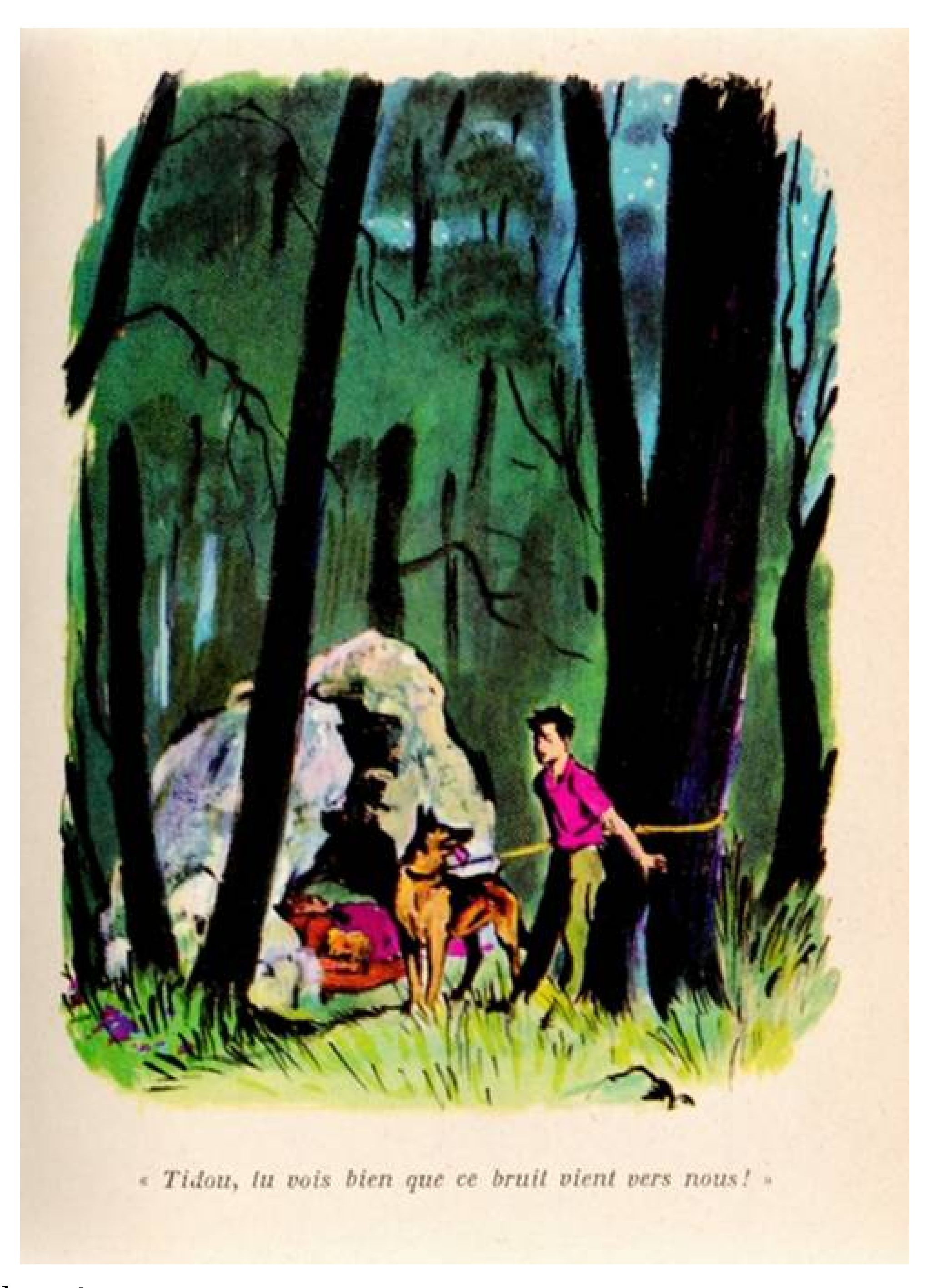
ronfle déjà. Je finis par m'endormir, en rêvant aussitôt d'explosions qui font voler les deux gros rochers en éclats.

Je n'ai pas le temps de connaître la suite de mon rêve. Quelque chose vient de me tomber sur le nez. Je me réveille en sursaut. Non, c'est Bistèque qui me chatouille les narines avec un brin d'herbe.

« Debout, Tidou, c'est ton tour !… Prends la montre. »

Bistèque vient occuper ma place encore toute chaude. Adossé à l'arbre où Kafi est attaché, j'écoute l'impressionnant silence de la nuit. De temps en temps, m'arrive, lointain et sourd, le bruit des autos qui passent sur la grande route de Nîmes. Assis entre mes jambes, Kafi me tient compagnie. Par moments, il tire sur sa corde, puis me regarde d'un air de dire : « Pourquoi m'as-tu attaché ? »

Minuit ! Toujours le même silence. L'auto viendra-t-elle ce soir ? Je commence à douter, mais, soudain, sous ma main posée sur la tête de Kafi je sens comme un frémissement. Brusquement, mon chien se dresse sur ses quatre pattes ; dans la pénombre, je vois ses oreilles s'orienter, à droite, à gauche, comme un radar qui cherche à capter un signal. Il a vu ou entendu quelque chose. Je prête l'oreille, moi aussi. Rien. Kafi s'est trompé. Mais, une seconde plus tard, il tressaille encore ; je perçois un bruit d'auto, non pas d'une auto qui roule très vite sur la grande route, mais beaucoup plus proche. Kafi me regarde encore en retenant un grondement qui veut dire : « Tidou, tu vois bien que ce bruit vient vers nous ! » Mon cœur commence à battre. Je réveille mes camarades, en les secouant rudement.



« Tidou, tu vois bien que ce bruit vient vers nous ! »

« Alerte !… »

La respiration suspendue, nous écoutons. C'est bien le bruit d'une auto qui roule lentement dans le bois. Cependant, à travers les branches, on ne distingue aucune lumière.

« Avançons-nous jusqu'au chemin », ordonne Corget.

À tâtons, en file indienne pour éviter le bruit en froissant les branches, nous arrivons en bordure de la piste.

Nous nous embusquons derrière une grosse touffe de buis sauvage et nous attendons.

« Attention ! » souffle Corget.

Le bruit de moteur, jusque-là assez sourd, s'amplifie brusquement comme si la voiture venait d'atteindre le sommet d'une côte ou de dépasser un écran de rochers. Cependant, elle roule trop lentement pour que nous puissions faire un rapprochement entre le ronflement de l'auto de nos campeurs et celle qui vient vers nous.

Soudain, Gnafron tend un doigt vers la gauche.

« Là-bas ! ça bouge !… »

Le ciel est sans lune mais dégagé, laissant apparaître de petits espaces moins sombres entre les branches des arbres. Tout à coup, je vois ces petits espaces clairs se déplacer, disparaissant à un endroit pour reparaître en arrière comme si quelque chose les masquait momentanément. C'est elle, l'auto !

Tapis derrière notre buis, nous ouvrons les yeux. Je pense soudain avec effroi que j'ai eu tort de laisser Kafi, là-bas, attaché à son arbre. Si, malgré mes recommandations, il lui prenait fantaisie d'aboyer !

L'auto continue de venir vers nous, tous feux éteints. Elle va passer…, elle passe devant la touffe de buis. Est-ce celle de nos campeurs ? Il semble bien, mais on la distingue si mal sur le fond sombre du feuillage ! Pourtant, elle roule lentement, les cahots de la mauvaise piste faisant gémir ses ressorts.

C'est fini…, elle nous a dépassés, elle s'éloigne. Jusqu'où va-t-elle poursuivre sa route ?… Nous sommes consternés. Dire qu'elle est passée si près, et que nous ne l'aurons pas reconnue, que nous ne saurons pas ce qu'elle est venue faire dans le bois. Le petit Gnafron ne peut cacher son dépit.

« Manqué !… notre coup est manqué ! »

Mais, au même moment, nous poussons un soupir de soulagement. Le ronronnement du moteur vient de cesser brusquement. Corget nous fait signe de quitter la touffe de buis pour nous avancer jusque sur la piste. De là, nous découvrons le chemin en enfilade, sur une longue distance. Où est l'auto ? Elle a dû s'arrêter sur le côté, sous les arbres. De toute façon, elle ne peut pas redémarrer en roue libre sans que nous l'entendions, puisque la piste est en légère pente. Tout à coup, Bistèque me pousse du coude :

« Là-bas !… au bord du chemin !… »



J’ai vu, moi aussi. Devant la trouée claire que laissent les arbres au-dessus du chemin, j’aperçois une ombre qui traverse la piste, une silhouette d’homme suivie aussitôt d’une autre plus petite et d’une troisième, à peu près de la même taille que la première. Cette vision n’a duré qu’un instant, le temps pour les trois ombres de traverser la piste de gauche à droite pour s’enfoncer dans le bois. Nous percevons ensuite un léger bruit de feuilles mortes froissées, puis, plus rien.

Dans l’ombre, nous échangeons des regards muets. La même pensée nous est venue à tous, en même temps. Deux silhouettes d’hommes et une plus petite ! comment hésiter ?…

Tremblants d’émotion, nous attendons. Des minutes passent qui paraissent durer des siècles. Pour combien de temps ces trois ombres ont-elles abandonné l’auto ? Où sont-elle parties ?… Et quoi faire ?

« Nous sommes fixés, dit la Guille. Courons prévenir la police.

— Pas encore, proteste Corget. Les trois inconnus vont certainement revenir, puisque l’auto est toujours là.

— Alors, propose l’intrépide Gnafron, approchons-nous pendant qu’il n’y a personne. »

Nous rampons à travers les broussailles. L’auto n’est toujours pas visible, mais on la devine, toute proche. Soudain, Bistèque retient Gnafron, en tirant sur sa manche.

« Arrête-toi. On n’entend rien, c’est vrai, mais un homme est peut-être resté au volant, prêt à démarrer.

— Peu probable, répond Gnafron. À Reillanette, ils n’étaient toujours que trois.

— À Reillanette, oui, mais, ici, ils peuvent avoir des complices.

— Bistèque a raison, approuve Corget. Attendons encore. »

Le bois est retombé dans un silence impressionnant. Je pense à Kafi ; jusqu’ici il n’a pas aboyé, saura-t-il se contenir jusqu’au bout ? Si ou l’entend, on va tirer sur lui.

« Il faut que j’aille le chercher !

— Tu es fou ! me lance Corget en m’empoignant à l’épaule. Suppose qu’il se mette à aboyer au moment où tu es près de lui. Tu risquerais de recevoir une balle, toi aussi… et Kafi ne serait pas sauvé pour autant. »

J’obéis, en tremblant de peur pour mon chien, et je sens mes camarades aussi anxieux que moi.

De longues minutes s’écoulent. Gnafron bout d’impatience.

« Puisqu’on n’entend toujours rien dans la voiture, allons voir de près ! »

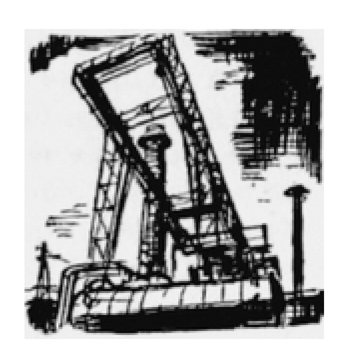
Mais, au même moment, Bistèque nous fait signe de la main.

« Écoutez ! »

Nous percevons le même petit bruit craquant de feuilles mortes sous les pas. Nous nous plaquons au sol. Une ombre réapparaît, qui s’immobilise quelques instants, juste au milieu de l’échancrure plus claire et semble inspecter les alentours. Va-t-elle nous découvrir ? Non. Tout à coup, elle lance un bref coup de sifflet. Presque aussitôt, l’autre silhouette d’homme débouche sur la piste ; elle est courbée en deux, comme sous le poids d’un lourd fardeau. Toutes deux se dirigent vers l’auto et se confondent avec elle dans la nuit. On entend alors le grincement léger d’une portière ouverte avec précaution, et un bruit plus mou, produit sans doute par le fardeau déposé dans la voiture. Un chuchotement de démarreur !… Un ronronnement de moteur !… Et l’auto démarre, tous feux éteints.

Qu’est devenue la troisième silhouette, la plus petite ?… Est-elle demeurée dans le bois ? A-t-elle traversé le chemin sans qu’aucun d’entre nous l’ait aperçue ? Ce n’est pas possible ; elle n’a pas échappé à nos six paires d’yeux braqués dans cette direction. Alors ? Une seule et tragique explication : le pesant fardeau que portait la deuxième silhouette était le

corps de Niky qu’on avait amené vivant dans le bois et qu’on remportait, mort, pour le faire disparaître…





CHAPITRE XII

LE FLAIR DE KAFI

Si les silhouettes des trois inconnus étaient bien celles de nos campeurs, Niky serait donc mort ?… Comment croire à une chose si horrible ? Ou bien il ne s'agit pas de Niky, ou bien le garçon de la tente verte avait menti à Mady en affirmant que l'un des deux hommes était son père. Comment supposer, en effet, qu'un père, si méchant, si dur qu'il fût, ait pu faire disparaître son propre enfant ?

« Donc, déduit Corget, ou bien Niky n'a pas dit la vérité, ou bien nous avons mal vu, et ce n'était pas un corps que transportaient les deux hommes, ou bien encore il ne s'agissait pas de Niky… En conclusion, nous ne sommes guère avancés. »

Cependant, la Guille a son idée.

« Pour moi, dit-il, nous venons bien d'avoir affaire à nos campeurs. Niky faisait partie de la bande…, mais n'était pas le fils de l'un d'eux. On l'avait

embauché, précisément parce que c'est un gamin et qu'un gamin peut toujours servir d'alibi… Il est possible aussi qu'on l'utilisait pour se faufiler dans des passages trop étroits pour le corps d'un homme. Ces hommes le gardaient de force avec eux, mais, au dernier moment, le garçon a eu peur, il n'a pas voulu les suivre jusqu'au bout et ils se sont débarrassés de lui comme d'un témoin dangereux.

— Non, proteste Gnafron, ce n'est pas possible. Ils ne le gardaient pas de force. Si Niky avait voulu se sauver, il avait la partie belle. À Reillanette, on le laissait seul toutes les nuits.

— Évidemment, dit Corget, rien ne l'empêchait de s'échapper.

— De toute façon, conclut Bistèque, à présent, nous perdons notre temps. Nous ne savons pas exactement ce qui vient de se passer dans ce bois, mais à coup sûr, il s'agit d'une affaire bizarre, pour ne pas dire plus. Notre rôle est terminé, alertons la police.

— Pas encore, répond aussitôt Corget. Il est possible que les bandits – s'il s'agit bien de bandits – ne reviennent pas dans ce bois avant la nuit prochaine, ou même ne reviennent pas du tout…, mais supposez qu'ils reparaissent tout à l'heure.

— Alors, dit la Guille, c'est bien simple, séparons-nous en deux groupes, l'un qui se débrouillera pour courir avertir la police, l'autre qui restera ici à faire le guet. »

La proposition de la Guille met tout le monde d'accord. Corget désigne donc les deux groupes, mais au même moment une idée me vient.

« Si, comme l'a dit Corget tout à l'heure, ce n'était pas un corps que les deux hommes emportaient dans l'auto ? »

Mes camarades me regardent.

« Pourquoi cette supposition ?

— Quelque chose n'est pas clair. Pourquoi ces hommes seraient-ils venus jusqu'ici, dans ce bois, et auraient ensuite marché à travers les broussailles pour supprimer ce garçon ? Si, encore, ils voulaient étouffer le bruit d'un coup de revolver, mais nous n'avons absolument rien entendu.

— L'autre jour non plus, Tidou, nous n'avons rien entendu quand ils ont tiré sur Kafi. »

Je proteste énergiquement.

« C'est vrai, mais l'autre nuit, après tous ces kilomètres abattus dans la journée, sous la chaleur, nous dormions comme des souches… et nous

étions à l’autre bout du bois.

— C’est exact, approuve Corget, tout à l’heure nous étions sur nos gardes, nous aurions entendu un coup de feu… mais où veux-tu en venir, Tidou ?

— Les inconnus ne sont pas venus dans ce bois pour y étouffer un coup de feu ou pour y déposer un corps. Pourquoi auraient-ils fait tant de chemin ?… Il leur était si simple de supprimer Niky à l’endroit même où ils voulaient l’abandonner, sans avoir ensuite à le transporter ailleurs.

— C’est juste, dit Gnafron en se grattant la tête, nous avions pensé à tout, sauf à ça… Mais ça ne nous avance guère.

— Au contraire. Si Niky n’est pas revenu vers l’auto, c’est que, mort ou vivant, il a été abandonné dans le bois… Donc, ce n’est pas lui que remportaient les inconnus. »

Corget se gratte la tête à son tour. Cette supposition vient de bouleverser nos plans.

« C’est bon, dit-il, tout le monde reste ici, nous allons explorer le bois. »

Nous rejoignons notre campement pour y prendre la lampe électrique, les deux bougies et pour détacher Kafi. Brave Kafi ! il nous a attendus patiemment, sans aboyer une seule fois. En récompense, je le caresse et lui donne à croquer deux morceaux de sucre. À lui, maintenant, de nous aider. Je le conduis à l’endroit où la voiture a stationné pour lui faire flairer le sol, tout en le maintenant en laisse.

« Cherche, Kafi !… cherche la trace de ces hommes à travers le bois. »



Il tourne en rond au bord du chemin creux, s'arrête, repart, fouille dans les feuilles mortes, s'écarte, revient, tourne encore en rond, puis, brusquement, tire sur la corde pour s'élancer vers la gauche.

« Regardez, il a trouvé une trace ; c'est par là que les inconnus sont entrés dans les broussailles. »

Nous le suivons, curieux de savoir où il nous conduit.

« Cherche, Kafi, cherche !… »

De caillou en caillou, de touffe d'herbe en touffe d'herbe, il nous entraîne dans la nuit. Nous avons peine à le suivre. N'osant allumer la lampe, nous nous heurtons à chaque instant à des arbres. Gnafron reçoit une branche dans l'œil. Parfois, à force de chercher, Kafi entortille sa corde autour d'un tronc de chêne vert et m'oblige à tourner comme lui pour le dégager. Corget commence à s'inquiéter.

« Où diable nous mène-t-il ? »

Mais, soudain, Kafi cesse de me tirer en avant de tout le poids de sa force. Il recommence de tourner en rond en laissant échapper de sourds grondements. Nous sommes alors dans une petite clairière semée de pierres où les racines d'arbres n'ont pu se fixer. On se croirait dans une ancienne carrière. Oui, c'est cela, une carrière abandonnée. Pourquoi Kafi s'est-il arrêté là, à découvert ?

« Cherche, Kafi, tu dois te tromper, ce n'est sûrement pas là, cherche encore !… »

Mais mon chien s'entête. Les inconnus se sont-ils assis, un instant, sur ces pierres ?

« Nous pourrions peut-être éclairer », propose Gnafron.

Avant de pousser le déclic de la lampe électrique, il nous demande de tendre l'oreille. Aucun bruit dans le bois. Pas le moindre ronflement de moteur. Alors, un cercle lumineux jaillit, se promène sur l'amoncellement de pierres. Aucune trace de passage, rien qui puisse nous faire supposer que les inconnus sont bien venus ici.

Cependant Kafi refuse absolument de nous conduire plus loin. Il ne cesse de tourner devant une grosse pierre, à peine différente des autres, sinon plus large et dressée presque verticalement.

« Approche ta lampe, Gnafron !… »

Cette dalle épaisse ne présente aucune marque, aucune particularité.

« Essayons tout de même de la déplacer, dit le Tondu qui retrousse déjà ses manches, on en aura le cœur net. »

La pierre est lourde. Le Tondu et Corget ont besoin de toutes leurs forces pour la faire basculer.

« Oh !… »

La pierre ne recouvrait pas d'autres pierres mais une sorte de passage dans l'éboulis de rochers, un passage assez large pour permettre à un homme de s'y faufiler. Gnafron avance la torche qui fait sortir de l'ombre d'autres blocs de pierre. Bistèque boche la tête.

« On ne doit pas pouvoir aller très loin ; c'est un simple éboulement de la carrière.

— Non. Regarde Kafi ! »

En effet, Kafi tire de toutes ses forces sur la corde pour pénétrer dans la galerie.

Cependant, nous hésitons avant de nous engager sous cette voûte qui ne paraît pas très stable… et puis, si les inconnus revenaient, nous serions pris comme des rats dans un piège.

« Je vais faire le guet, dit la Guille, j'ai l'habitude. Si j'entends quelque chose, je lance un coup de sifflet… et vous me répondez pour que je sois sûr que vous avez bien entendu. »

Toujours intrépide, le petit Gnafron s'engage le premier, la lampe électrique au bout du poing. Je le suis, tenant Kafi par son collier, ce qui n'empêche pas mon chien de tirer encore de toutes ses forces pour passer devant. Nous progressons ainsi, en file indienne, courbés en deux ; à un certain endroit, la voûte s'abaisse à moins d'un mètre du sol. Nous avons parcouru une dizaine de mètres, quand la galerie sinueuse est barrée par un bloc de rochers. Allons-nous devoir faire demi-tour ? Non, Gnafron nous fait signe. Il vient de découvrir une suite à la galerie.

« Tout de même, s'inquiète le Tondu, si tout ça s'éboulait sur nos têtes ! »

Devant, Gnafron avance toujours. Il débouche dans une sorte de salle qui doit être le fond de l'ancienne carrière, un fond resté intact après l'éboulement. Il promène le faisceau de sa lampe sur les parois pour l'explorer. Soudain, sa lampe se met à trembler entre ses doigts. Il se retourne, le visage horrifié.

« Il… il est là ! »

Et, d’une voix étranglée, il ajoute :

« On le dirait mort. »

Gnafron a perdu tout son courage. Il n’ose aller plus loin.

« Tiens, Tidou, prends la lampe, donne-moi la corde de Kafi et passe devant. »

Moi aussi, je me sens trembler. Ainsi je ne m’étais pas trompé… Niky n’était pas revenu avec les deux hommes. Nous nous avançons sans bruit, le cœur serré d’émotion. Niky est étendu, à même le sol, bras et jambes liés par des cordes. Ses yeux sont fermés, mais il ne porte aucune blessure, aucune trace de sang.



Nous l’entourons. Cependant, personne n’ose le toucher. Malgré tout le mal que nous avons pensé de ce garçon, les larmes nous montent aux yeux. Après tout, s’il avait dit à Mady la vérité ? S’il était innocent ? Oh ! c’est trop épouvantable. Pauvre Niky ! C’est une soudaine pitié que nous éprouvons pour lui.

Mais, tout à coup, Bistèque tend un doigt.

« Regardez… sa poitrine… on dirait qu’elle se soulève. »

Nous retenons notre respiration comme si nous allions entendre la sienne. Le Tondu s’approche, pose la main sur le front du garçon.

« Sa peau est chaude… et même brûlante… Il vit. Aidez-moi à le détacher. »

Corget et Bistèque sortent leur couteau et manquent de se couper les doigts en cisaillant trop nerveusement les cordes. Le corps reste inerte.

« Ne le laissons pas à terre, dit Corget, soulevons-le par les épaules et adossons-le à la paroi. »

Le pauvre garçon n’a aucune réaction ; sa tête retombe sur son épaule et son corps glisse contre la pierre.

« Pourtant, affirme Corget en tâtant ses membres, il n’est pas blessé, ce n’est sans doute qu’un évanouissement. Il va revenir à lui. »

Nous n’avons ni eau fraîche pour le ranimer, ni quelques gouttes d’alcool à glisser entre ses lèvres décolorées.

« Frictionnons-le, dit Bistèque, un jour ma petite sœur s’est évanouie en tombant dans l’escalier. On lui a donné des gifles et on a frotté ses jambes pendant une bonne demi-heure avant qu’elle n’ouvre les yeux. »

Tandis que nous nous occupons de Niky, Corget et Gnafron partent explorer le fond de la carrière, à l’aide de nos deux maigres bougies. Quelques instants plus tard, Gnafron reparaît.

« Vite !… passez-moi la lampe électrique et prenez vos bougies… Nous venons de dénicher un attirail : des pelles, des pioches, de grosses bobines de fil électrique… un véritable arsenal. »

Il redisparaît avec la torche, tandis qu’à la lueur dansante des bougies, nous essayons toujours de ranimer Niky. Par moments, on dirait que ses paupières cherchent à se soulever. Ce n’est peut-être qu’une illusion. Un médecin, il faudrait un médecin ! Où le trouver, en pleine nuit, et quand viendra-t-il ?

« Frottons encore », dit le Tondu en s’essoufflant à masser les bras.

Tandis que je tapote les joues de Niky, mon chien me regarde, avec l’air de se demander si je frappe tout de bon. Mais Corget et Gnafron reparaissent. Gnafron brandit quelque chose.

« Regardez !… encore un plan de Marcoule, pas le même que l’autre. Il y a aussi des croix, mais pas aux mêmes endroits… et les traits qui relient les croix viennent tous se rassembler au même point, en dehors de l’enceinte. Pas difficile à comprendre ; les traits représentent les fils électriques ; leur point de départ, en dehors de l’enceinte, est le quartier général des bandits. Ils veulent faire sauter toutes les installations en même temps. »

Nous nous penchons sur le plan. Corget suit, du bout du doigt, les traits rouges, tracés au crayon. Certains ont été effacés pour être déplacés. Aucun doute. L’explication de Gnafron est la bonne.

« Pourvu que ce ne soit pas pour cette nuit, dit Corget. Nous aurions découvert trop tard leur repaire. »

Au même moment, tandis que nos yeux sont encore fixés sur le plan, un léger bruit, derrière nous, nous fait tressaillir. Niky vient de bouger. Il nous regarde, d'un air ni surpris ni effrayé, mais absent. Nous le soulevons pour l'adosser de nouveau à la paroi. Lentement, il tourne la tête, mais j'ai l'impression qu'il ne nous voit pas. Puis, il se penche sur lui-même, remue faiblement les mains, les jambes, comme surpris de pouvoir les déplacer. Alors, ses yeux prennent une expression d'angoisse.

« Nous venons d'enlever tes liens, dit le Tondu. Les deux hommes sont partis, tu es libre… »

Le garçon regarde encore ses bras, ses jambes, cherchant à se souvenir de ce qui lui est arrivé. Il veut parler. Les mots restent au fond de sa gorge serrée. La frayeur a paralysé sa voix.

Corget essaie quand même de le questionner :

« Ces deux hommes qui t'ont conduit ici, les connaissais-tu ?… Pourquoi t'ont-ils ligoté ? »

Le malheureux ne paraît pas comprendre. Pourtant, il voudrait parler. Il porte les mains à sa gorge comme s'il allait pouvoir la desserrer. Nous observons ses lèvres pour saisir les mots qu'il articule sans voix. Tout à coup, nous tressaillons. Avons-nous bien compris ? Est-ce vraiment le mot « père » qu'il répète par deux fois ? Je me penche vers lui.

« Est-ce de ton père que tu veux parler ?… Où est-il ? »

Une vive inquiétude se peint aussitôt sur son visage blême. Silencieusement, il répète encore : « Père… père. » Nous nous regardons, atterrés. Impossible d'en savoir davantage. L'émotion a de nouveau terrassé Niky qui laisse aller sa tête sur l'épaule. Pendant quelques instants, il referme ses yeux, puis, passant la main sur son front, soupire longuement.

Une idée vient alors à Gnafron. Il apporte le plan de Marcoule découvert dans l'arsenal des inconnus, le place devant le garçon. Celui-ci regarde la feuille d'un air absent, puis, elle semble lui rappeler quelque chose. Son visage se contracte. La peur remonte en lui. Il cache son visage dans son bras replié. Puis il étend une main vers nous et, un à un, comme s'il avait beaucoup de peine à les compter, déplie trois doigts.

« Trois ? demande Gnafron, est-ce bien ce que tu veux dire ?… trois quoi ? »

Le garçon ne peut pas répondre, mais son regard va et vient, plusieurs fois, de sa main au plan comme s'il voulait nous faire comprendre qu'il existe un rapport entre Marcoule et le nombre trois.

« Trois quoi ? insiste Gnafron, trois hommes ?… Tu veux dire qu'ils sont trois à vouloir faire sauter Marcoule ? »

Cette fois, le garçon semble avoir compris la question ; il s'impatiente de ne pouvoir y répondre. Alors, il rapproche ses deux mains l'une de l'autre, les arrondit comme s'il tenait une boule et les écarte brusquement.

« Compris, fait Bistèque. Il parle de l'explosion ! »

Niky approuve de la tête, puis il plie son bras gauche, faisant semblant de regarder l'heure à son poignet. En même temps, il tend de nouveau les trois doigts de l'autre main.

Le visage de Corget s'illumine soudain.

« Ça y est, j'ai trouvé !… L'explosion aura lieu cette nuit, à trois heures. »

Niky soupire, soulagé de s'être enfin fait comprendre. Nous nous regardons, le cœur serré d'angoisse. Marcoule sautera à trois heures, cette nuit… et il est 2 h 10. Dans cinquante minutes, la grande cité atomique n'existera plus…



CHAPITRE XIII

LE POINT ZÉRO

Dans cinquante minutes, Marcoule doit sauter !… Avons-nous le temps d'alerter la police ? N'arrivera-t-elle pas trop tard ?

La miraculeuse chance de sauver Marcoule, c'est nous seuls qui la tenons entre nos mains. Ah ! si Niky pouvait dire tout ce qu'il sait pour éviter une perte de temps précieux. Mais à quoi bon chercher encore à l'interroger ? Le malheureux est de nouveau trop abattu pour se souvenir.

Heureusement, nous possédons l'essentiel : le plan découvert dans l'arsenal des saboteurs. D'après ce plan, le point de rencontre des fils électriques qui partent vers les parties essentielles des installations de Marcoule est nettement situé en dehors de l'enceinte. Les saboteurs ont donc pratiqué une brèche dans la clôture… ou plutôt, comme semblent le prouver les pioches et les pelles rassemblées dans la carrière, un tunnel sous

cette clôture. Ce point Zéro, toujours d'après le plan, se trouverait près de l'angle nord-ouest des installations.

« Évidemment, dit Corget, cinquante minutes, c'est peu. Cependant, nous devons tout tenter. Voici ce que je propose : Bistèque et la Guille, dont le vélo risque encore d'avoir des ennuis sur ce mauvais chemin, resteront ici. Vous, le Tondu et Gnafron, vous filerez à toute vitesse alerter la police. Où la trouver ?… Nous n'avions pas prévu d'être pris de si court. Vous vous présenterez à l'entrée devant laquelle nous nous sommes arrêtés l'autre jour. Toi, Gnafron, tu pourras allumer l'éclairage de ton vélo pour filer plus vite. Emportez le plan. En le montrant aux policiers, ceux-ci vous croiront plus facilement… et il leur sera utile. Pendant ce temps-là, Tidou et moi, nous allons tâcher, avec Kafi, de repérer le fameux point Zéro. Naturellement, si nous avons la chance de le trouver, il n'est pas question, pour nous, de nous mesurer avec des bandits qui sont certainement armés jusqu'aux dents…, mais cela nous permettra de faire des signaux pour indiquer la position. Nous agiterons la torche électrique de cette façon, à bout de bras. Vous accourrez, au plus vite, avec les policiers. Compris ?

— Compris ! »

J'admire la présence d'esprit de Corget et la précision de son plan. Sa voix tremble d'émotion, mais il n'a pas perdu son sang-froid. C'est formidable.

À l'instant même, nous quittons la galerie en rampant, laissant Niky seul avec Bistèque. Nous atteignons la sortie, dans la clairière, où la Guille commençait à s'inquiéter de ne voir personne reparaître.

« Pas le temps de t'expliquer, dit vivement Corget, va rejoindre Bistèque, au fond de la carrière, il te donnera les instructions. Ensuite, l'un de vous deux reviendra monter la garde, ici. »

Nous partons dans la nuit. Cette fois, nous n'hésitons pas à allumer notre lampe. Nous retrouvons sans trop de peine notre campement. Les vélos sont sortis de leur cachette de feuilles mortes. Hélas ! il n'est pas possible de les enfourcher, en plein bois. Il nous faut bien, même en courant, dix bonnes minutes pour atteindre la lisière. Alors, sous la voûte étoilée du ciel, brillent soudain les lumières de Marcoule. Qui pourrait croire que, dans cet immense calme de la nuit, se prépare une terrible catastrophe ?



C’est le moment, pour les deux équipes, de se séparer. Corget fait ses dernières recommandations à Gnafron et au Tondu.

« Faites vite et dites bien aux policiers que nous ferons nos signaux dès que nous aurons repéré la cachette des bandits. De toute façon, rendez-vous au point marqué sur la carte.

— Compris ! »

Gnafron saute sur son petit vélo et démarre le premier en direction des lumières de Marcoule. Le Tondu suit son sillage.

Corget et moi, nous partons presque à l’opposé pour atteindre le côté nord des installations. La nuit est toujours sans lune mais claire grâce aux étoiles qui scintillent sur la grande plaine du Rhône. Cependant, nous ne pouvons rouler vite, à cause des ornières qui creusent ces petits chemins sans goudron. Par deux fois, nous sommes obligés de mettre pied à terre, nous étant engagés en plein champ. Oh ! toutes ces précieuses minutes perdues ! Combien nous en reste-t-il ?

Kafi trotte à côté de moi. Je tiens le bout de la corde, en même temps que le guidon de mon vélo. Brave Kafi ! il nous a déjà fait retrouver Niky, découvrira-t-il les autres ?

C’est extraordinaire comme, en si peu d’instants, tant de choses peuvent passer dans ma tête. Je commence à avoir peur, grand-peur…, un peu pour moi, bien sûr, mais surtout pour Kafi, pour Niky aussi dont le visage plein de frayeur et d’angoisse m’a bouleversé… Je pense à Mady. Je voudrais

tant, pour elle, à présent que nous avons trouvé le malheureux garçon dans cet état, qu'il ne soit pas coupable.

Et nous roulons toujours dans la nuit, guidés par les lumières de Marcoule. Enfin, Corget, à quelques mètres devant moi, ralentit son allure, désigne quelque chose que je ne vois pas.

« La clôture électrique ! »

Nous mettons pied à terre. Le chemin est d'ailleurs devenu un sentier qui se perd un peu plus loin dans les terres. De cette clôture on ne distingue qu'un enchevêtrement de fils qui se confondent presque avec la nuit.

« Suivons-la, à distance, pour ne pas nous égarer, murmure Corget. Mais faisons vite ; plus que vingt-sept minutes. »

À chaque instant, il regarde l'heure à la montre de la Guille qu'il a passée à son poignet.

« Encore plus vite, Tidou ! »

La nuit est chaude, nous transpirons. Je ne prends pas le temps de sortir mon mouchoir pour éponger les gouttes de sueur qui roulent sur mon front. Kafi a compris que nous sommes encore à la recherche de quelqu'un. Instinctivement, il flaire le sol. Pourvu qu'il sache, tout à l'heure, nous mettre sur la bonne piste.

Enfin voici l'endroit où la clôture fait un brusque coude, à angle droit.

« Attention, Tidou, nous approchons. »

Nous devons redoubler de précautions et cependant perdre le moins de temps possible. Nous abandonnons nos vélos, à présent ils ne peuvent que nous gêner. Tout à coup, je m'arrête, le cœur battant.

« Corget !… là-bas !…

— Où ?

— Sous ces mûriers !… Une auto. »

Nous écarquillons les yeux. Une même pensée nous vient à l'esprit. Ce ne peut être que l'auto des saboteurs, qu'ils ont camouflée là et qui les attend. Nous nous approchons sans bruit et reconnaissons la voiture noire des campeurs de Reillanette. Leur quartier général est donc sans doute près de là. Où ?…

Soudain, Kafi tire de nouveau sur sa corde. Il cherche à nous entraîner, plus loin, vers une sorte de garrigue broussailleuse qui se dessine vaguement dans la nuit. J'essaie de lui faire comprendre qu'il se trompe.

Cette garrigue est à une bonne centaine de mètres de l'enceinte, les saboteurs n'ont certainement pas creusé une galerie de cette longueur.

Mais Kafi fait la sourde oreille. Il se tourne vers moi d'un air de dire : « Pourquoi me retiens-tu, Tidou ? »

Eh bien, après tout, pourquoi pas ? Seuls, sans le secours de notre lampe, que nous n'osons allumer, nous avons peu de chance de trouver ce que nous cherchons… et les dernières minutes sont si précieuses.

Nous pénétrons dans cette sorte de maquis qu'est une garrigue, sans échanger un mot, même à mi-voix. Kafi flaire toujours le terrain, à droite, à gauche, puis, de temps à autre, dresse les oreilles. A-t-il vu ou entendu quelque chose de suspect ? Mon cœur bat si fort dans ma poitrine, qu'il va sûrement éclater. Dire que nous sommes à quelques pas seulement de ceux qui vont réduire Marcoule en cendres et que nous aurons peut-être été impuissants à les en empêcher. La fièvre nous dessèche la gorge ; nous continuons quand même de suivre Kafi dans les broussailles.

Soudain, mon chien flaire le sol d'une curieuse façon, que je connais bien et qui consiste à tourner en rond autour du point flairé, en grattant le sol avec ses pattes. Nous constatons qu'à cet endroit, sous nos pieds, la terre est molle, comme de la terre remuée depuis peu de temps…, la terre de déblai du tunnel. Mes dents claquent, je ne parviens pas à empêcher le tremblement de mes mâchoires. Corget est aussi angoissé que moi, mais, lui, sait se retenir.

Nous avançons encore de quelques pas. Kafi s'arrête de nouveau, les deux pattes de devant raidies, les oreilles pointées vers le sol. À cet endroit le terrain est recouvert de branchages coupés dans la garrigue. Nous les écartons. Un trou apparaît, un trou à peine visible dans la nuit mais d'où monte une lourde odeur d'humidité. C'est là.



Je colle mon oreille contre le bord.

« Écoute !… on entend du bruit… des voix… Elles paraissent venir de loin. Ils sont au bout du tunnel en train de faire leurs derniers préparatifs avant de se sauver.

— Tidou, passe-moi vite la lampe, je suis plus grand que toi, on verra mieux mes signaux. »

Corget grimpe lestement sur un chêne vert et, levant le bras au-dessus des feuillages, agite la lampe en dirigeant le faisceau lumineux vers Marcoule. C'est tout ce que nous pouvons faire. Il ne nous reste qu'à attendre.

Oh ! cette attente ! Nos deux camarades ont-ils trouvé tout de suite le poste de garde ?… Pourvu qu'une crevaison ne les ait pas retardés ! Non, si l'un est tombé en panne, l'autre n'aura pas été assez stupide pour l'attendre. Pourquoi ne répondent-ils pas à nos signaux par d'autres signaux ? Notre lampe n'est pas visible de loin ?… Plus que quelques minutes avant l'explosion ! Dire que nous ne pouvons rien, qu'attendre ! C'est épouvantable.

Tout cela trotte dans ma tête, à une vitesse effroyable, tandis que Kafi, au bord du trou, tire toujours sur son collier, furieux de se sentir retenu.

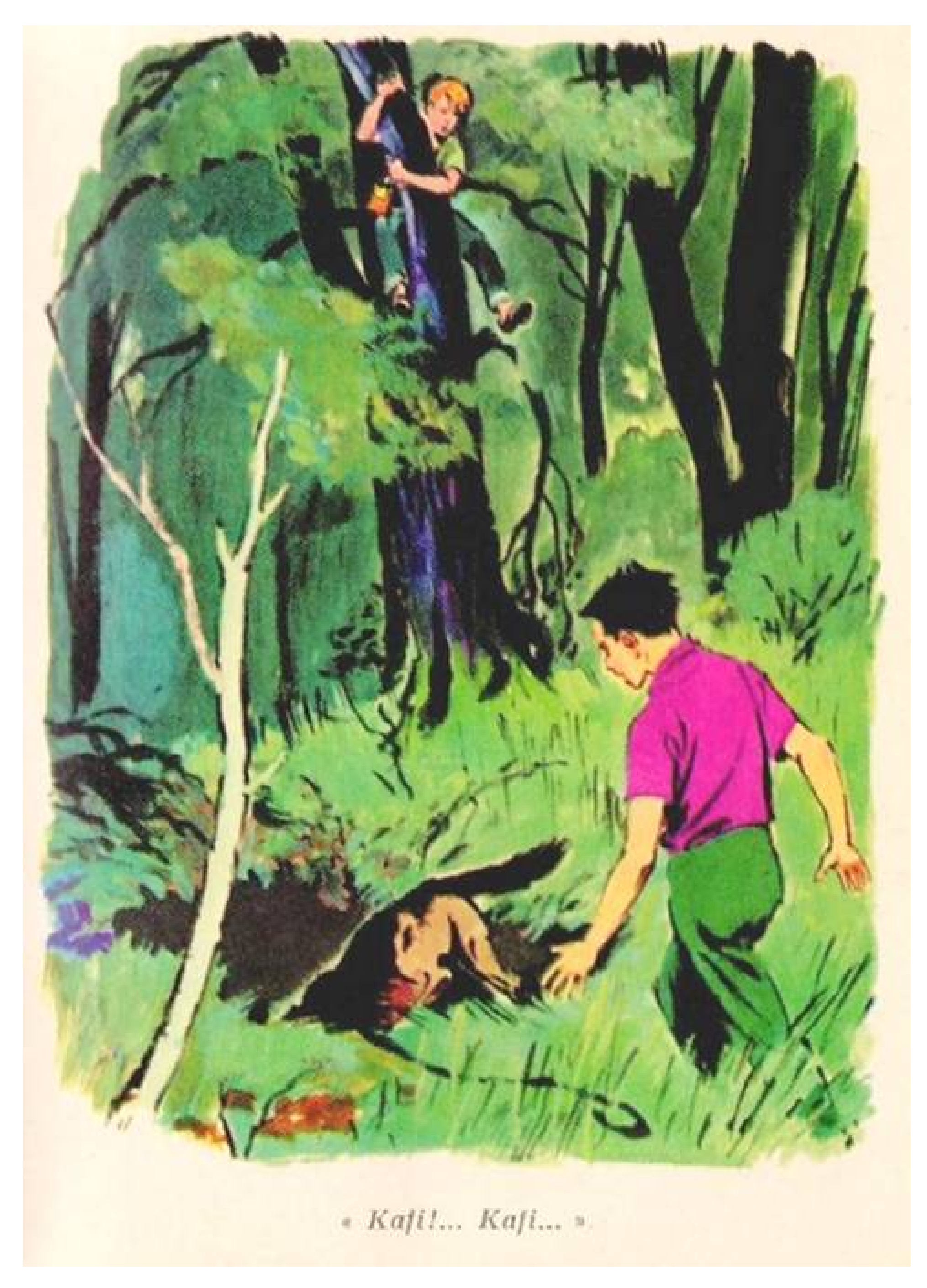
Dix fois, vingt fois, je lève les yeux vers Corget, dans l'espoir de le voir me faire un signe rassurant, du haut de son perchoir. Hélas ! Inlassablement, il agite son bras comme un naufragé lançant ses appels angoissés vers le

navire qui passe sans le voir. Tout bas, en moi-même, je murmure, comme une prière :

« Gnafron ! le Tondu ! faites vite… Venez à notre secours. »

Et soudain, tout se précipite. En voulant grimper encore un peu plus haut sur son arbre, Corget vient de faire craquer une branche morte. J'ai à peine entendu le petit bruit sec, mais j'ai sursauté comme si Marcoule explosait. Un instant, ma main tremblante a relâché sa prise sur le collier de Kafi. Cet instant a suffi. Mon chien s'est échappé. Il a disparu dans le souterrain. Mon sang ne fait qu'un tour.

« Kafi !… Kafi… »



« Kafi!... Kafi... »

Le cri est sorti de ma gorge malgré moi. Kafi n’a pas entendu… ou il n’a pas voulu l’entendre. Mon chien est obéissant, mais il ne peut tout comprendre. Cette nuit, dans le bois, nous lui avons fait suivre une piste… et, à présent, nous lui avons demandé de retrouver cette piste. Il sent que les hommes que nous recherchons sont des ennemis. Il ne comprend pas pourquoi je l’arrête, alors qu’il les a découverts. Il ira jusqu’au bout du tunnel et, cette fois, les bandits ne le manqueront pas.

Oubliant le danger, je me laisse glisser dans le trou noir. Sans pitié pour mes mains et mes genoux qui s'écorchent, je m'enfonce le long du tunnel. À peine conscient de mon imprudence, j'ai déjà parcouru plusieurs mètres quand une main me saisit à la cheville droite. Haletante, la voix de Corget me souffle :

« C'est de la folie, Tidou !… Reviens !

— Je ne peux pas… Kafi !…

— Arrête-toi, je t'en supplie…

— Je veux retrouver Kafi. »

Comprenant qu'il ne pourra me raisonner, il serre ma cheville encore plus fort, essaie de me tirer en arrière.

« Laisse-moi !… Kafi est en danger. »

Corget ne relâche pas ses doigts. Tandis qu'il me paralyse et que nous sommes immobilisés tous deux, plaqués au sol, j'entends tout à coup, très loin, comme venant d'une caverne, la voix de mon chien, la voix sauvage qu'il prend chaque fois qu'il est en colère ou se sent attaqué. Une peur terrible me saisit : la peur d'entendre claquer soudain le coup de feu qui va le tuer. Je retiens ma respiration. Même un chien comme Kafi ne peut rien contre des hommes armés. Je serre les poings dans l'attente de cette détonation qui ne vient pas. Alors, un soudain espoir calme mon cœur affolé. Les bandits ne tireront pas par crainte du bruit. De toutes mes forces, je hurle :

« Courage, Kafi !… défends-toi !… »

Hourra !… il a entendu !… il se défend…, il attaque. Ses sourds grondements résonnent dans le souterrain.

Puis on entend des cris. Privés de lumière, peut-être les bandits sont-ils impuissants à parer les attaques de la courageuse bête. Ah ! Kafi, si tu pouvais tenir bon… Courage, Kafi !…

Je rampe de nouveau en avant. Cette fois, Corget me suit, mais, tout à coup, il m'arrête.

« Écoute !…

— Où ?

— Derrière nous… du bruit… les bandits ont des complices ; ils nous ont pris à revers. »

Pendant quelques secondes, nous demeurons paralysés par une nouvelle frayeur, mais notre décision est vite prise.

« Tant pis, Corget. Pris pour pris, mieux vaut chercher à secourir Kafi. »

Et nous rampons de nouveau dans la nuit du souterrain. Sans éclairage, déchirant nos mains aux racines coupées, aux éclats de pierre, nous progressons lentement. Derrière, les autres gagnent du terrain, ils vont bientôt nous rejoindre. Nous allons être pris entre les deux bandes. Les voilà !… ils sont sur nos talons. Le rayon de leur lampe électrique glisse le long de la paroi. Nous nous retournons. Aveuglés par la clarté éblouissante de la torche, nous ne voyons rien. Nous sommes perdus. Mais, au même moment, une voix lance :

« C’est nous… avec du renfort ! »

Est-ce possible ?… Gnafron ! la voix de Gnafron ! Ma tête tourne, n’est-ce pas une illusion ?… Mes tremblements de peur deviennent des tremblements de joie.

« Vite, laissez passer les policiers ! » lance le Tondu.

Nous nous aplatissons, pour donner le passage à trois hommes en armes, qui rampent prudemment devant nous. Nous sommes sauvés, mais Kafi ?… Aussitôt une frayeur apaisée, une autre revient me serrer le cœur. Depuis quelques instants je n’entends plus Kafi. Que s’est-il passé ? Les bandits ont-ils réussi à prendre la fuite ?… ou plutôt ont-ils tué Kafi ?

Oh ! ces derniers mètres dans le souterrain, sans savoir ce qui nous attend au bout ! Mon cœur me fait mal. Avec anxiété, je suis le rond de lumière que fait la torche du policier rampant devant moi. Et tout à coup, je pousse un cri, un cri de délivrance :

« Kafi !… mon brave Kafi !… »





CHAPITRE XIV

LA CLEF DU MYSTÈRE

Ah ! Kafi !… mon courageux Kafi !… Jamais je n'oublierai ce spectacle. Kafi, tranquillement assis sur son train de derrière, barrant la sortie du souterrain à deux hommes affolés qui, les vêtements en lambeaux, les mains levées, attendent qu'on vienne s'emparer d'eux. À terre, git, renversé, un étrange appareil muni de boutons et d'une sorte d'antenne à côté d'une torche électrique dont le verre est brisé. Il est facile de reconstituer la scène. Kafi est arrivé si doucement que les bandits ne l'ont pas entendu. Il s'est jeté sur eux… probablement sur celui qui tenait la lampe. Celle-ci est tombée à terre et s'est brisée. Privés de lumière, ne sachant pas ce qui leur arrivait, les deux hommes désemparés, n'ont su que faire pour se protéger. Kafi n'a cessé alors de les harceler. Il ne les a pas mordus, car ils ne portent aucune blessure, aucune trace de sang, mais il a su les maîtriser. De crainte de se mitrailler entre eux dans la nuit, ou de peur d'être entendus de

l’extérieur, les bandits n’ont pas fait usage de leur revolver… Peut-être, aussi, ont-ils pris ma voix pour celle d’un homme quand j’ai crié pour encourager Kafi.

Peu importe, ils sont là, prisonniers, dans cette sorte de grotte qu’ils ont creusée pour y disposer les appareils qui devaient réduire Marcoule en cendres. Mon chien nous a sauvés… et en même temps il a sauvé Marcoule. Je le serre de toutes mes forces contre moi et l’embrasse en pleurant de joie.

En un clin d’œil, les policiers se sont précipités pour refermer les menottes sur les poignets des deux bandits qui cachent leurs sinistres visages. L’autre sortie est à quelques mètres seulement. Ah ! les saboteurs avaient bien combiné leur coup ! La galerie débouche dans l’enceinte même de Marcoule, au milieu d’un dépôt de poutrelles métalliques destinées à la construction d’un hangar. Qui aurait songé à chercher là une issue secrète ?

Nous émergeons de cet amas de ferraille dans le hurlement des sirènes d’alarme. Aussitôt nous nous trouvons entourés de policiers, d’ingénieurs, d’ouvriers. En quelques minutes, la nouvelle se répand aux quatre coins de la cité atomique.

Solidement maintenus, les deux hommes sont conduits dans une salle où on nous fait entrer tous les quatre, ainsi que Kafi. La lumière crue des lampes au néon éclaire violemment les visages des deux malfaiteurs. On les a placés contre un mur. Un policier les interroge.

Mais les deux hommes se refusent à dire depuis quand ils préparaient leur coup et de quelle organisation secrète ils font partie.

Tous quatre, nous les détaillons, de la tête aux pieds.

« Curieux ! constate Gnafron, les campeurs de la tente verte étaient plutôt grands et blonds… et ceux-ci sont de taille moyenne et bruns. Je ne les reconnais pas.

— Les campeurs de Reillanette n’étaient peut-être que des complices…

— Probablement… mais cela n’explique pas pourquoi ils ont ligoté Niky. »

En effet, le mystère de Niky demeure entier. Après notre explosion de joie, tout à l’heure, nous ressentons une sorte de malaise. Puisque les bandits ne veulent rien révéler, notre devoir, à nous, est de parler. Nous hésitons. Est-ce à cause de Mady ?… ou parce que Niky nous a fait pitié ? Nous sommes presque certains qu’il faisait partie de la bande et, cependant, quelque chose nous retient de le dénoncer.

Nous sommes toujours là, dans l'hésitation, quand, brusquement, la porte s'ouvre sur deux hommes. Une voix angoissée domine le brouhaha.

« Mon fils !… mon fils a disparu ! »

Nous tressaillons. Tous, en même temps, nous venons de penser à Niky. Nous jouons aussitôt des coudes pour nous frayer un passage à travers la foule. Les hommes qui viennent d'entrer se trouvent tout à coup devant nous. Mon cœur fait un bond. Les campeurs de la tente verte !… Impossible de se tromper… Que viennent-ils faire ici ?… On n'a donc pas vu qu'ils faisaient partie de la bande ?

Mais que se passe-t-il ? On s'empresse autour d'eux, comme si on les connaissait. Je crois même distinguer un tutoiement. Nous nous regardons, complètement ahuris. Le petit Gnafron tire la manche d'un homme en blouse blanche, un ingénieur sans doute.

« Ces deux hommes qui viennent d'entrer, qui sont-ils ?… Vous… vous les connaissez ?

— Bien sûr, mon petit gars… Ils sont à Marcoule depuis quelques semaines… Ce sont des policiers en civil. »

On nous aurait assené un coup de marteau sur la tête que nous n'aurions pas été mieux assommés. Mes oreilles bourdonnent. Le Tondu chancelle, prêt à perdre l'équilibre. Des policiers !… c'étaient des policiers !… Dire que nous avions pensé à tout, sauf à cela. C'est incroyable.

« Vous êtes sûr, monsieur ? redemande encore Gnafron.

— Tout à fait sûr. Ils campaient près d'ici dans un petit village qui s'appelle, je crois, Reillanette ; ils venaient toutes les nuits faire des rondes autour de Marcoule… »

Cette précision éclaire tout. Reprenant nos esprits, nous nous avançons vers les deux hommes qui parlent avec des gestes nerveux. Corget s'adresse à celui qui paraît le plus angoissé.

« Monsieur !… nous avons entendu !… Vous cherchez votre fils… Est-ce qu'il ne s'appelle pas Niky ? »

À ce nom de Niky, l'homme sursaute.

« Niky ?… vous savez où est mon fils ?… »

Il nous regarde anxieux, se demandant qui sont ces quatre gamins.

« Nous vous connaissons, explique le Tondu. Nous campons, à Reillanette, dans le Moulin-Jaune.

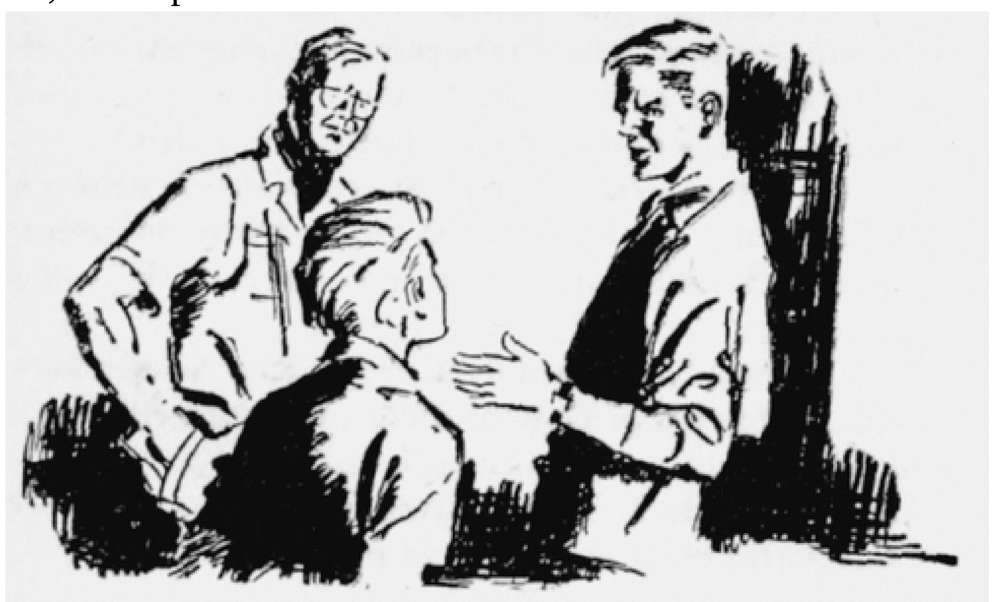
— Ah ! c’était vous !… Et vous savez où est Niky ?…

— Les bandits l’ont enlevé, caché dans une ancienne carrière.

— Enlevé !… »

L’homme et son compagnon pâlissent.

« Vite !… si vous connaissez le lieu, conduisez-nous. Mon petit Niky a été enlevé, c’est épouvantable !… »



Les deux hommes nous poussent dehors. Une voiture stationne devant la porte, la fameuse voiture noire que nous connaissons bien.

« Montez vite ! En route !… »

Nous nous entassons tous les quatre, avec Kafi sur la banquette arrière. La voiture démarre, longe des hangars, des cheminées, sort de l’enceinte. Au volant, le père de Niky laisse échapper de longs soupirs. Son compagnon essaie de le calmer. Ce compagnon parle avec un fort accent, l’accent alsacien probablement, comme l’a dit Niky.

« Ce bois, demande le père, vous saurez le reconnaître ? Est-ce encore loin ?… »

Son anxiété est trop grande, il ne songe même pas à nous demander comment nous avons su que Niky était aux mains des saboteurs. La voiture roule vite ; dans les tournants, nous sommes jetés les uns sur les autres. Enfin, voici le bois de chênes verts.

« Attention ! s’écrie le Tondu en faisant signe au conducteur. Le chemin est très mauvais dans le bois. La voiture va rester en panne. Il vaudrait mieux aller à pied ! »

Le policier ne répond pas. Il fonce dans le bois, sur la piste bosselée qui nous fait sauter, sur la banquette, jusqu'à toucher le toit. Kafi qui, tout à l'heure, n'avait pas peur des bandits, est complètement affolé.

Enfin, Corget fait signe de s'arrêter. Nous bondissons hors de la voiture. Les deux policiers s'essoufflent à nous suivre dans les broussailles. Voici la clairière où Bistèque monte la garde. Notre arrivée ne l'a pas effrayé, il avait reconnu nos voix.

« Fini, Bistèque ! s'écrie le Tondu. Les bandits sont sous clef. Viens avec nous. »

À quatre pattes, nous pénétrons dans la galerie.

« Attention, prévient Corget en se tournant vers les policiers, le plafond est bas. »

Mais le père de Niky est trop impatient. Il étouffe un juron chaque fois qu'il heurte une pierre, mais ne s'arrête pas. Nous parvenons à l'extrémité du souterrain. Niky est adossé contre la roche, les yeux clos.

« Niky !… mon petit Niky ! s'écrie le père affolé.

— Rassurez-vous, s'empresse de dire la Guille, il va mieux. Pendant l'absence de mes camarades, il a prononcé quelques mots. Ensuite, il s'est endormi tranquillement. »

Le père se précipite, le prend dans ses bras, l'embrasse tendrement en pleurant.

« Mon petit Niky !… toi qui es ce qui me reste de plus cher au monde !… »

La scène est déchirante. Nous avons tous les larmes aux yeux. Mais le père de Niky ne songe qu'à emmener au plus tôt l'enfant hors de la sinistre caverne.

« Aidez-moi ! Nous le descendrons jusqu'à l'infirmerie de Marcoule. »

Niky se laisse soulever, sans s'éveiller. Sa respiration est régulière ; ses joues ont même retrouvé quelques couleurs. Sitôt dans la clairière, son père le soulève dans ses bras pour l'emporter vers la voiture. Puis, se tournant vers nous :

« Venez, vous aussi ! »

Nous protestons. Nous voulons les laisser seuls avec Niky.

« Si, répète le père de Niky, venez. Dans mon affolement, je ne vous ai même pas remerciés… et puis, nous aurons besoin de vous. Les coupables

sont arrêtés, mais l’enquête ne fait que commencer. »

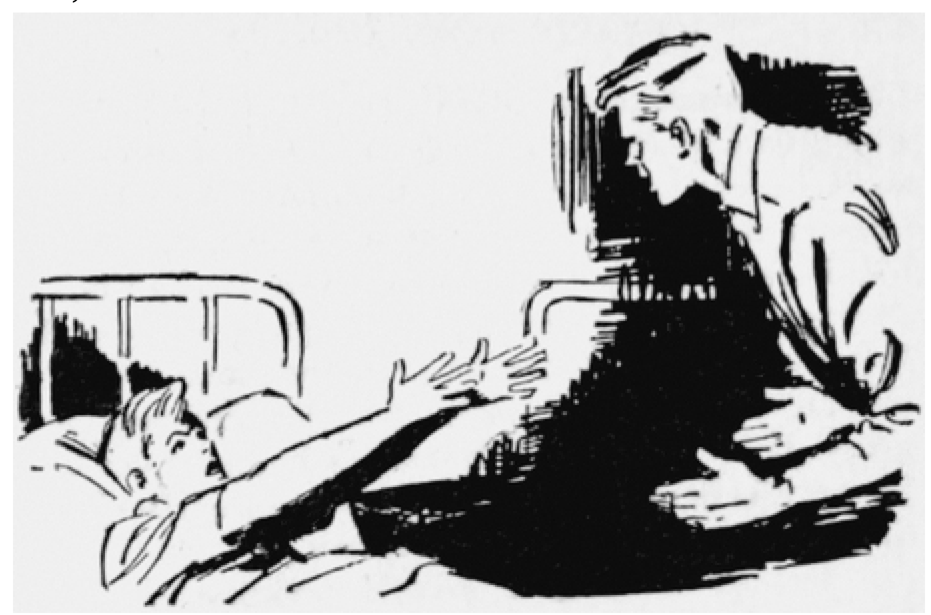
Nous nous entassons de nouveau dans la voiture, avec Kafi, tandis que la Guille et Bistèque courent chercher leurs vélos pour nous rejoindre ensuite à l’entrée du centre atomique.

Niky est aussitôt conduit à l’infirmerie, dans une petite salle blanche où on lui prépare un lit. Un des ingénieurs, qui a fait ses études de médecine, est immédiatement appelé… inutilement, car au moment où il entre dans la salle, Niky vient de s’éveiller. On dirait qu’il attendait l’instant où on l’allongerait dans un lit pour revenir à lui.

Il regarde à la ronde, reconnaît son père, et lui tend les bras.

« Papa !… papa !… je te demande pardon… C’est ma faute… Je n’aurais pas dû… »

Il fond en larmes sur l’épaule de son père qui le presse contre lui, comme tout à l’heure, dans la carrière.



« Mon petit Niky, mon cher petit Niky, essaie de te souvenir, je ne comprends pas ce qui t’est arrivé. Ne crois pas que c’est ta faute. J’aurais dû te dire de rester sous la tente, comme les autres soirs.

— Si, ma faute, répète l’enfant. Cette nuit, quand vous m’avez laissé pour aller faire votre ronde de surveillance, je suis resté dans la voiture, comme tu me l’avais recommandé, papa… mais au bout d’un moment j’ai aperçu un lapin de garenne qui trottait dans un champ. J’ai voulu le voir de près ; sans bruit, je suis sorti de l’auto. Le lapin est parti en trottinant, pas très loin. Je l’ai suivi. Le lapin s’est encore éloigné, comme s’il voulait

jouer à cache-cache avec moi. Alors, je me suis laissé prendre au jeu et entraîner dans une garrigue où le lapin a disparu. Quand j'ai voulu revenir me coucher dans la voiture, je n'ai plus retrouvé mon chemin. J'ai erré au hasard dans les broussailles et, tout à coup, je me suis trouvé face à face avec deux hommes que je ne connaissais pas et qui avaient de drôles de têtes. Ils m'ont demandé ce que je faisais dans cette garrigue, en pleine nuit. Je ne pouvais dire la vérité, je me suis embrouillé. Alors, ils ont échangé quelques mots, à voix basse et, brusquement, m'ont enfoncé un mouchoir dans la gorge pour m'empêcher de crier. Ils m'ont ensuite obligé à les suivre vers une auto, une voiture noire, la même que la nôtre, et qui se trouvait bien cachée dans un taillis. La voiture a démarré, et, après un long détour, est entrée dans un bois, où elle s'est arrêtée. J'ai eu si peur que j'ai essayé de m'enfuir. Ils m'ont rattrapé et giflé. À coups de pied, ils m'ont poussé dans une galerie cachée par une grosse pierre. Je me suis alors trouvé dans une sorte de caverne. Les deux hommes m'ont lié les bras et les jambes et m'ont laissé étendu sur le sol. Je les ai entendus s'éloigner vers le fond de la caverne, puis revenir en portant quelque chose de lourd et de fragile, car ils prenaient beaucoup de précautions. En tournant la tête, j'ai cru voir une grosse boîte avec des cadrans, des boutons, des fils. Ils paraissaient pressés. À plusieurs reprises, j'ai distingué ces mots : « Trois heures. »

« Depuis longtemps, j'avais compris que ces hommes faisaient partie de la bande que vous recherchiez, mais je n'étais pas sûr qu'ils en étaient aux derniers préparatifs de leur mauvais coup. Dès qu'ils furent partis, je me suis rendu compte que c'était, cette nuit même, à trois heures, que Marcoule allait sauter. Alors, j'ai pensé à toi, papa, à vous, monsieur Meyer, et j'ai eu peur. C'est à ce moment-là que je me suis évanoui.

« Quand je suis revenu à moi, j'ai aperçu plusieurs têtes penchées sur moi ; je ne les ai pas reconnues. Je ne me souvenais plus de ce qui m'était arrivé. J'ai essayé de parler, je ne pouvais même pas prononcer ton nom, papa. Oh ! quel affreux cauchemar !… »

Niky passe une main sur son front moite de sueur. Son père le serre encore dans ses bras et l'embrasse.

« Mon cher petit Niky ! dire que, sans ces enfants, j'allais peut-être te perdre ! Je n'ose imaginer ce qu'auraient fait ces bandits s'ils n'avaient pas été arrêtés. Marcoule détruit, ils se seraient enfuis, t'abandonnant dans cette carrière où personne n'aurait jamais songé à te chercher. »

Puis, se tournant vers nous :

« Ah ! mes enfants ! comment vous remercier ?… Je suis encore trop bouleversé, je ne trouve pas de mots pour vous dire ma reconnaissance. Quand je pense que, depuis trois semaines, nous rôdions toutes les nuits autour de Marcoule, et que ces bandits nous échappaient. Qui aurait pensé que ces individus pourraient creuser une si longue galerie partant d'une garrigue presque inaccessible ? Ah ! ils ont bien su donner le change en faisant plusieurs fois semblant de s'attaquer à la clôture, à l'endroit opposé à celui où ils travaillaient secrètement. Par quel miracle, quel extraordinaire hasard, mes enfants, vous êtes-vous trouvés là au bon moment ?

— Oh ! monsieur », répond Gnafron en baissant la tête, comme s'il avait honte de ce qu'il va dire pour nous, « ce n'est pas un miracle ni un hasard, et vous n'avez pas à nous remercier… au contraire. »

Le policier lève vers nous un regard stupéfait.

« Comment ?… au contraire ?…

— C'est vrai, monsieur, ce n'est pas le hasard. Si nous étions à Marcoule, cette nuit, c'est que… que… »

Gnafron s'arrête, embarrassé. Les deux hommes et Niky nous regardent, de plus en plus étonnés.

« C'est que ?…

— Notre camarade a raison, répond Corget, ne nous remerciez pas. Nous étions ici, cette nuit, parce que nous étions certains que les coupables… c'était vous ! »

Tout à l'heure, nous avons failli tomber à la renverse en constatant notre méprise, à présent c'est au tour des policiers et de Niky de rester suffoqués.

« Nous ?… vous nous soupçonniez ?… Ah ! par exemple… et pourquoi ?

— Dès le moment où nous sommes arrivés à Reillanette, quand nous avons vu cette tente verte, près du Moulin-Jaune, nous vous avons surveillés… à cause de l'auto qui sortait toutes les nuits pour ne rentrer qu'au petit jour.

— Et c'est là-dessus, sur ces simples sorties nocturnes, que vous avez bâti vos suppositions ? Vous nous avez donc suivis pour savoir que nous venions à Marcoule.

— Avec nos mauvais vélos, nous ne pouvions pas. Mais la première nuit, comme nous arrivions de Lyon, nous avons couché dans le bois de chênes

verts ; cette nuit-là, le chien de Tidou a reçu une balle de revolver dans l'épaule. »

Le père de Niky et son ami échangent un regard d'étonnement et nous sourient.

« Ça, par exemple ! Et c'est sur ce simple rapprochement que vous êtes partis en campagne ?… C'est formidable ! Savez-vous que vous feriez de fameux détectives ?

— Sûrement pas, répond Bistèque, puisque nous nous sommes trompés.

— S'il y a d'ailleurs un vrai détective parmi nous, ajoute Gnafron, c'est bien Kafi. Sans lui, nous n'aurions jamais découvert la cachette de la carrière ; ensuite nous n'aurions pas retrouvé la piste des bandits dans la garrigue… N'est-ce pas, Kafi ? »

En entendant son nom, mon brave Kafi s'est dressé. Oui, c'est lui qui, sans le vouloir, nous a entraînés dans cette effarante aventure, mais c'est lui aussi qui a eu le mot de la fin… et quel mot !



CHAPITRE XV

LE MOULIN-JAUNE PAVOISE

Hier, quand nous sommes revenus, à toutes pédales, annoncer la formidable nouvelle, Mady a explosé de joie. Non, ce n'était pas le triomphe d'une fille qui a eu raison contre six garçons. Sa joie était plus pure. Elle était heureuse, simplement parce que Niky était sauvé et qu'il n'était pas coupable.

« Oh ! que je suis contente ! que je suis contente ! redisait-elle. Il faut que nous fêtions tous ensemble cette bonne nouvelle… Pourquoi ne pas se réunir au Moulin-Jaune ? Vous aviez toujours promis de m'y conduire et je ne le connais pas encore. Nous nous débrouillerons pour trouver ce qu'il faut pour préparer un repas et maman vous aidera à faire la cuisine.

— Oui, avait approuvé Bistèque, mais pas la cuisine. Au Moulin-Jaune, nous sommes chez nous ; la cuisine, c'est moi qui m'en charge. »

Ainsi, depuis ce matin, le Moulin-Jaune est sens dessus dessous. Dès l'aube, nous sommes allés ramasser du bois mort. Nous en avons assez pour faire rôtir un bœuf entier. En ce moment, Bistèque est en train de ranimer son feu qui s'est déjà éteint deux fois.

Gnafron, lui, s'occupe de mettre le couvert : assiettes, couteaux, verres, empruntés au café des Platanes. Dans la grande salle du moulin qui sent bon la lavande, le Tondu a posé, sur des tréteaux, deux anciens volets du moulin qui forment, bout à bout, une table imposante. Elle ne sera, d'ailleurs, pas trop grande ; nous serons nombreux. En plus de nous six et de Kafi qui tient sa place comme un autre, il y aura Frigoulet, Niky et son père (qui s'appelle M. Vatier) et l'autre policier, M. Meyer… et puis, bien sûr, Mady et sa mère.

On m'a chargé, moi qui connais bien Reillanette, du ravitaillement. Les gens de mon ancien village ont été très gentils… presque trop, car je ne savais comment les remercier. Pour fêter notre exploit, l'épicière (dont maman disait souvent qu'elle était avare) nous a fait cadeau d'une douzaine d'œufs et d'un bocal d'olives du pays. Le marchand de vin qui se trouvait là quand je suis entré m'a entraîné dans sa cave pour me donner deux bonnes bouteilles de châteauneuf-du-pape. Le père de Frigoulet, en plus de trois gros pains, a fourré dans mon sac une brioche aux amandes, comme il a le secret de les faire.

Seul, le boucher nous a oubliés… pour la bonne raison qu'il n'y a pas de boucher à Reillanette. J'ai donc dû pédaler jusqu'à Barthezon pour acheter des côtelettes, des côtes premières comme me l'avait recommandé Bistèque qui s'y connaît puisque son père travaille dans une boucherie de la Croix-Rousse.

Le silencieux la Guille, dont notre maître, à l'école, disait qu'il était un peu poète, s'est chargé de la décoration de notre moulin. Faute de fleurs (les fleurs sont rares en Provence quand arrive l'été brûlant), il a découpé patiemment de vieux journaux pour en obtenir de curieuses guirlandes qu'il achève de tendre d'un bout à l'autre de la salle.

La matinée a passé vite. Il est déjà midi.

« Dépêche-toi ! lance Gnafron à notre décorateur, perché sur son échelle. Tu n'auras pas fini quand ils vont arriver. »

Si, tout est prêt au moment où, sur le chemin cahoteux, ronronne un moteur d'auto.

« Les voilà !… »

Nous nous précipitons. Pour accueillir nos invités, nous avons quand même trouvé le temps de faire un peu de toilette, trempé nos cheveux dans une bassine, lavé nos chemises à la fontaine en les laissant ensuite sécher au soleil, sur les pierres chaudes.

Seul, notre pauvre la Guille n'est peut-être pas très présentable. Nous devrions plutôt l'appeler « la Guigne ». N'a-t-il pas trouvé encore le moyen hier, au retour de Marcoule, de passer par-dessus son guidon, juste en arrivant à Reillanette ? La maman de Mady a dû lui coller en long, en large, et en travers du visage trois bandes gommées qui lui donnent un air de zèbre.

La voiture s'est arrêtée au bas de la colline. Comme convenu, en passant au village, la fameuse voiture noire qui nous a si longtemps intrigués, a pris à son bord Mady et sa mère puisque, hélas ! Mady n'aurait encore pu venir à pied. Pour sa visite au Moulin-Jaune, elle a mis sa belle robe, celle qu'elle portait le jour où nous l'avons accompagnée à la gare quand elle a quitté Lyon. Quant à Niky, je reconnais à peine, en lui, le garçon au regard froid rencontré un jour près de la fontaine ou le malheureux qui gisait, ligoté, dans la carrière. Est-ce Mady qui lui a redonné le goût de vivre et a réussi ce miracle de lui rendre le sourire ?… Il nous tend les mains, heureux d'oublier un peu son lourd chagrin, heureux d'être devenu notre ami.

Il tient à soutenir lui-même Mady pour l'aider à monter, à pied, le court sentier qui s'élève vers le moulin. Nous n'en sommes pas jaloux. Il a tant besoin d'être heureux.

En franchissant la porte du moulin, Mady pousse une exclamation de joyeuse surprise.

« Comme vous êtes bien installés !… Qui a fait ces merveilleuses guirlandes ? On dirait de la dentelle. »

La Guille rougit jusqu'au bout des oreilles. Il est toujours horriblement gêné quand on lui fait des compliments. Mais sa rougeur le trahit, et Mady éclate de rire…, ce qui le fait rougir encore davantage.

Pour cette petite fête, le père de Niky nous a apporté de belles boîtes de nougat, une pour chacun et un collier pour Kafi, un beau collier de cuir avec une plaque sur laquelle nous ferons graver son nom. La maman de Mady dépose sur la table le gâteau spécialement confectionné pour nous, le même

que celui que nous avions mangé chez elle la veille du départ de Mady, mais beaucoup plus gros.

« Allons ! à table ! » s’écrie Bistèque qui, pour se donner des airs de cuisinier, a noué un sac à pommes de terre sur ses hanches et s’est fait une toque de marmiton avec un torchon.

La place d’honneur est réservée à Mady, entre Niky et le grand héros de cette nouvelle aventure, mon bon Kafi, qui a droit à un tabouret où il se tient très droit, dominant la table.

Et, tout de suite, les langues se délient. De quoi pourrait-on parler, sinon de Marcoule ? Depuis hier, nous ne savons plus rien.

Les deux policiers nous apprennent que les saboteurs ont été transférés à la prison de Nîmes, mais que, avant leur départ, ils ont dénoncé deux complices.

« Oui, deux complices, répète M. Meyer avec son accent alsacien…, mais ne les cherchez pas sous la tente verte, ce n’est pas nous. »

Tout le monde rit.

« Tout de même, soupire le petit Gnafron d’un air grave, que de bêtises on peut faire quand on se monte la tête !

— Oui, approuve le père de Niky, mais en définitive vous aviez raison… D’ailleurs, je le reconnais, vous pouviez vous tromper. On ne rencontre pas tous les jours des inspecteurs de police qui préfèrent camper sous une tente, dans un endroit désert, plutôt que de dormir douillettement dans une chambre d’hôtel… Je comprends encore davantage que nos allées et venues nocturnes vous aient intrigués.

— Ah ! pour ça oui, monsieur », fait Bistèque, noir de fumée pour avoir soufflé de trop près sur son feu, en faisant griller ses côtelettes, « on peut dire que nous nous sommes bien des fois cassé la tête là-dessus.

— Et quand je pense, reprend Gnafron en se moquant de lui-même, qu’en visitant la tente verte, j’étais persuadé avoir entendu une machine infernale dans la grosse valise que nous n’avions pas eu le temps d’ouvrir.

— Bien sûr, il s’agissait d’un vieux réveille-matin battant la breloque, remisé là avec des piles de livres.

— En tout cas, ajoute Corget, convenez que votre départ précipité, juste au moment où le journal annonçait l’alerte sur Marcoule, n’était pas fait pour nous rassurer.

— Ça c’est *pien frai,* reconnaît l’Alsacien, en riant… mais c’est justement parce que nous avions appris cette alerte que nous avions décidé de nous rapprocher.

— Au fond, déclare le Tondu, ce qui a fini de nous embrouiller, ce sont les empreintes, comme si nous ne savions pas que sur dix voitures trois ou quatre, au moins, sont montées avec les mêmes modèles de pneus.

— Moi, ce qui me tracasse, à présent, avance la Guille qui n’a pas encore ouvert la bouche, c’est de savoir si les gendarmes de Barthezon avaient réellement vu vos papiers, comme ils l’ont affirmé, ou tout simplement s’ils nous ont dit ça pour se débarrasser de nous.

— Ils n’ont pas menti. En nous installant à Reillanette, nous les avons prévenus, leur demandant même de nous signaler ce qu’ils pourraient découvrir de suspect dans leur secteur.

— Alors, pourquoi ne nous l’ont-ils pas dit ?

— Parce que des inspecteurs de police ne doivent pas être reconnus…, puisque c’est pour cela qu’ils sont en civil.

— Évidemment, soupire Gnafron, d’un petit air penaud, nous avions bonne mine. Ils ont bien dû se payer notre tête.

— Peut-être, répond vivement le père de Niky, mais à présent ce sont eux qui doivent se mordre les doigts de n’avoir pas cru à la balle de revolver dans l’épaule de Kafi.

— Ça, c’est vrai, constate le Tondu, soulagé. Chacun son tour. »

Et le repas continue, dans la gaieté. Malgré le lourd chagrin qui sommeille au fond de son cœur, Niky s’efforce d’être à l’unisson. Sa frayeur dans la carrière est déjà presque oubliée. Il s’intéresse à ce qu’on dit. De ma place, face à lui, je le vois sourire doucement en parlant à Mady. Pauvre Niky ! Dans quelques jours, quand nous rentrerons à Lyon, je retrouverai mon père, maman et mon petit frère, lui et son père ne trouveront qu’une maison vide… Ah ! que Mady avait raison de le plaindre… mais non, Niky ne sera plus aussi seul. Nous lui écrirons comme nous écrivions à Mady et peut-être, l’an prochain, pourrons-nous, tous ensemble, revenir camper au Moulin-Jaune ?…

Mais, tout à coup, un bruit venu du dehors interrompt mes réflexions. Une auto ! qui donc peut venir sur ce chemin où il ne passe jamais personne ?

« Je parie que ce sont des journalistes », dit Gnafron en se précipitant dehors.

Et aussitôt, il rentre, suffoqué :

« Encore une voiture noire !… exactement la même. »

Oui, encore la même voiture comme si, dans ce pays, on ne connaissait qu'une marque d'autos. Mais Gnafron a deviné juste, ce sont bien des journalistes, qui en descendent, armés de caméras et d'appareils photographiques.

« Ah ! non, s'écrie Corget, pas de journalistes ! Ils vont nous ennuyer avec toutes leurs questions.

— Oh ! proteste Mady, pourquoi les renvoyer ? Ils font leur métier… et moi je serais si contente d'avoir une photo de nous tous, réunis devant le Moulin-Jaune.

— Non, dit la Guille en rougissant. Ils sont capables d'envoyer leur article et les photos dans un journal de Lyon ; demain, nos parents s'imagineront que nous avons fait encore toutes sortes d'imprudences et de bêtises, alors que tout cela est arrivé presque malgré nous.

— Rassurez-vous, mes enfants, répond la maman de Mady, je connais vos parents, je vais leur écrire, leur dire la vérité. Je me charge d'obtenir votre pardon.

— Un pardon qui devrait plutôt être des félicitations, ajoute le père de Niky. Moi aussi je tiens à leur écrire. »

Puisque c'est ainsi, nous n'avons plus qu'à nous incliner. Les journalistes, d'ailleurs, ne nous ennuient pas longtemps avec leurs questions. C'est surtout la photo qui les intéresse. Ils nous demandent de nous grouper devant le moulin. Kafi, qui n'a plus peur des photographes comme autrefois, pose fièrement avec la serviette que Mady lui a passée au cou, quand il était à table.

Clic !… la photo-souvenir est prise.

« Oh ! s'écrie tout à coup Mady, tandis que les journalistes replient leurs appareils, je viens de m'apercevoir que nous étions treize, avec Kafi. »

Je me tourne vers elle.

« Eh bien, Mady, serais-tu superstitieuse ?… Tu as peur qu'il arrive malheur à l'un d'entre nous dans l'année ?

— Au contraire, Tidou pour moi, treize est un nombre porte-bonheur.

— Alors, que va-t-il nous arriver ?

— Je ne sais pas… peut-être une nouvelle et extraordinaire aventure avec Kafi. »

Et mon bon Kafi, en entendant son nom, de pencher la tête vers Mady d'un air de dire : « Pourquoi pas ?… »

---

[1] Elles ont été racontées dans le livre intitulé : Les Compagnons de la Croix-Rousse (même collection).